

Dans le miroir

André Brink

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Jusqu'à aujourd'hui, le miroir de notre salle de bains ne m'avait jamais paru bizarre. C'est Carla qui l'a acheté, peu après notre mariage, il y a douze ans. Pour tout dire, il ne me plaît pas vraiment : Carla a beau avoir six ans de moins que moi, elle a des goûts plus traditionnels que

ANDRÉ BRINK

Dans le miroir

suivi de

Appassionata

réécrits traduits de l'anglais (Afrique du Sud)
par Bernard Turle

les miens. Je crois que j'aurais choisi un objet plus rectiligne et fonctionnel (ce pour quoi je penche toujours, sauf dans le cas où la courbe est clairement plus économique). Mais voilà, elle a toujours eu un penchant pour l'art nouveau.

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Au Cap, Steve est architecte. Marié et père de deux enfants, séducteur et carriériste, il découvre un matin avec effroi que la couleur de sa peau a changé. Cet homme qui jusqu’alors se payait le luxe de ne pas être engagé politiquement, ce Blanc avide de privilèges, se retrouve soudain du mauvais côté de l’histoire sud-africaine.

Au soir de cette étrange métamorphose, Steve est confronté à la violence d’un groupe armé et cagoulé...

Dans le restaurant où se déroulait l’attaque dînaient également un pianiste et une soprano. Incapables d’oublier la violence de cette soirée, ils partent pour quelques jours à l’écart de la ville. Mais cette soudaine promiscuité révèle en eux une dangereuse fascination...

Dans ces deux récits qui, avec *La Porte bleue* (Actes Sud, 2007), se répondent en composant un subtil triptyque, André Brink met en scène deux couples aux vies parallèles et qui subissent sous un éclairage différent de troublantes épreuves. Jouant en virtuose de la réalité comme du paraître, l’auteur explore de façon envoûtante leur identité. Comme si l’Afrique du Sud avait à ce niveau un pouvoir de destruction aux frontières du sortilège.

ANDRÉ BRINK

André Brink est né en 1935. Son œuvre romanesque, aujourd'hui importante, accompagne depuis toujours son engagement politique.

DU MÊME AUTEUR

LA PORTE BLEUE, Actes Sud, 2007.

L'AMOUR ET L'OUBLI, Actes Sud, 2006 ; Babel, 2009.

L'INSECTE MISSIONNAIRE, Actes Sud, 2006 ; Babel n° 808, 2007.

AU-DELÀ DU SILENCE, Stock, 2003 ; LGF, 2005.

LES DROITS DU DÉSIR, Stock, 2001 ; LGF, 2003.

LE VALLON DU DIABLE, Stock, 1999 ; LGF, 2002.

RETOUR AU JARDIN DU LUXEMBOURG, Stock, 1999.

LES IMAGINATIONS DU SABLE, Stock, 1996 ; LGF, 1997.

TOUT AU CONTRAIRE, Stock, 1994 ; LGF, 1996.

ADAMASTOR, Stock, 1993 ; LGF, 1995.

UN ACTE DE TERREUR, Stock, 1992.

Tome I : *NINA*.

Tome II : *LISA. ÉTATS D'URGENCE. NOTES POUR UNE HISTOIRE*

D'AMOUR, Stock, 1988 ; LGF, 1990.

L'AMBASSADEUR, Stock, 1986.

LE MUR DE LA PESTE, Stock, 1984.

SUR UN BANC DU LUXEMBOURG, Stock, 1983.

UN TURBULENT SILENCE, Stock, 1982 ; LGF, 1983.

UNE SAISON BLANCHE ET SÈCHE, Stock, 1980, prix Médicis 1980 ;
LGF, 2004 (nouvelle présentation).

RUMEUR DE PLUIE, Stock, 1979.

UN INSTANT DANS LE VENT, Stock, 1978.

AU PLUS NOIR DE LA NUIT, Stock, 1976.

Titres originaux :

Mirror et Appassionata

Editeur original :

Barnes & Noble, New York

© André Brink, 2008

© ACTES SUD, 2008

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-02974-6

ANDRÉ BRINK

Dans le miroir
suivi de
Appassionata

récits traduits de l'anglais (Afrique du Sud)
par Bernard Turle

ACTES SUD

*pour Geoff, Stephen et Kerneels
éditeurs, amis*

DANS LE MIROIR

Voici, songea-t-il, ce que pourrait être le point de départ de son récit : reconnaître tous les jours ses habitudes de pensée comme il reconnaît son sempiternel visage dans le miroir devant lequel il se rase.

NADINE GORDIMER

Un événement devient l'interprétation qu'on en donne.

MARSHALL SAHLINS

Jusqu'à aujourd'hui, le miroir de notre salle de bains ne m'avait jamais paru bizarre. C'est Carla qui l'a acheté, peu après notre mariage, il y a douze ans. Pour tout dire, il ne me plaît pas vraiment : Carla a beau avoir six ans de moins que moi, elle a des goûts plus traditionnels que les miens. Je crois que j'aurais choisi un objet plus rectiligne et fonctionnel (ce pour quoi je penche toujours, sauf dans le cas où la courbe est clairement plus économique). Mais voilà, elle a toujours eu un penchant pour l'art nouveau.

“Steve est architecte, explique-t-elle volontiers, comme pour m'excuser. Il aime les lignes nettes, sans ambiguïté. Moi, je préfère les courbes. C'est pourquoi, des deux, c'est moi la potière.”

Ce qui me permet de sortir ma boutade habituelle : “Je n'ai aucun problème avec tes courbes. Tu sais bien que je n'ai jamais pu y résister !”

Même après douze ans de mariage et deux filles (Francesca, qui a dix ans, et Leonie, sept), ses courbes me ravissent comme au premier jour.

Non que j'aie de fréquentes occasions d'assouvir le genre de désir qu'elle provoque en moi : avec deux filles aussi curieuses que des écureuils toujours dans nos pattes, je dois être constamment sur mes gardes. Sans compter que, presque tous les jours, Carla doit aller au bureau du magazine féminin dont elle dirige la section fiction ; désormais, la poterie n'est plus qu'un passe-temps. Restent donc les week-ends où les filles dorment chez des camarades. Pendant la semaine, depuis plusieurs mois, nous avons une jeune fille au pair, Silke, qui vient de Stuttgart et que Carla a engagée pour s'occuper d'elles. (Je devine que Silke, blonde et soyeuse comme son nom, a d'autres vertus, que l'on peut imaginer se fondant dans des vices délectables ; mais c'est là un territoire que je ne me suis pas permis d'explorer.) Il est donc possible, plus souvent qu'avant, de demander à Carla de faire la grasse matinée. Depuis douze ans, son inventivité, qui fut pour moi dès le début l'un de ses principaux attraits, n'a pas diminué ; au contraire, car elle est devenue encore plus ingénieuse, plus imaginative, plus merveilleusement provocante.

J'en ai eu la preuve pas plus tard que ce matin. J'avais encore des picotements d'excitation lorsqu'elle s'est penchée sur moi pour me dire au revoir : j'eus le plus grand mal à ne pas agripper ses longs doigts pour la faire revenir au lit. Mais non : à sa manière ludique et gracieuse, elle s'échappa, alla jusqu'à la porte et me fit un signe de la main.

“Ne paresse pas trop au lit, dit-elle, avec un sourire taquin, le teint encore un peu rougi par le plaisir, suivi par la douche qu'elle venait de prendre.

— Ne t'inquiète pas pour moi. J'ai rendez-vous à dix heures au chantier avec le promoteur et le directeur de projet.

- Au nouveau centre commercial ?
- Hélas.
- Il serait temps que tu passes à autre chose. Ils t’exploitent, Steve.
- Je ne leur accorde pas plus d’une heure, la rassurai-je. Je les ai prévenus hier. Je veux avancer sur le projet de rénovation de Khayelitsha.
- Celui avec Lydia ?
- *Ja*. Ce n’est pas que ce soit lucratif...
- Nous n’avons pas besoin de l’argent. Tu devrais t’investir plus souvent dans ce genre de projet.
- Parce qu’il est destiné au « peuple » ?
- Pas de cynisme, je t’en prie, Steve.
- Absolument aucun, mon amour. Je te le promets. Cela dit, ce pays n’a plus besoin de charité. Mais de se retrousser les manches. De foncer. Et d’acquérir le sens des responsabilités.
- Oui, monsieur le ministre.
- Si seulement plus de ministres pouvaient tenir ce discours ! Je ne plaisante pas.”

Elle revint doucement et se pencha sur moi pour un dernier baiser. Je tentai de glisser une main lubrique entre ses cuisses. Elle se mit à rire et retira les couvertures avant de les laisser tomber par terre et de partir en courant. Quelques minutes plus tard, j’entendais sa voiture sortir du garage tout en bas sous la maison. Je la suivis mentalement, le long des rues sur les hauteurs de Fresnaye, jusqu’à Beach Road, glissant en surplomb des flots qui scintillent dans l’éclat du matin, et puis Lion’s Rump jusqu’au quadrillage des rues du centre-ville. Les mêmes mouvements fluides que j’ai souvent contemplés, fasciné, tandis qu’elle fait tourner un pot sur son tour, avec une harmonie parfaite entre improvisation et maîtrise totale, ou bien quand, avec délicatesse, à partir de tresses d’argile luisante elle crée une forme.

Il aime les lignes nettes, sans ambiguïté. Moi je préfère les courbes.

Je peux comprendre pourquoi le miroir lui a tellement plu. Dans la catégorie art nouveau, c’est une splendeur, en forme de harpe tenue par une jeune créature langoureuse et nue, crinière flottante tombant sur le visage, bras aux allures sinueuses d’ailes de cygne, terminés par de longues mains aux doigts effilés faits pour les caresses sensuelles. Trop beau, en réalité, pour une salle de bains ; mais il est vrai que je m’étais plaint de notre miroir fêlé au-dessus du lavabo, dans la bâtisse xix^e de Kenilworth où nous avons entamé notre vie de couple. (C’est elle qui avait insisté pour que nous l’achetions mais, quelques années plus tard, quand avait été mis en vente un terrain en hauteur à flanc de colline, surplombant la mer, je me suis précipité : c’était un investissement à ne pas manquer, sans compter qu’il me permettait de réaliser mon rêve : dessiner les plans de ma propre maison.)

“Désormais, tous les matins, tu pourras te raser avec panache.

— Tu sais bien que je ne me rase que tous les deux jours.”

Elle fit une grimace moqueuse : “Mon pauvre petit mari démuni. Tu n’étais

pas vraiment fait pour l'Afrique, n'est-ce pas ?

— Toi non plus, tu n'es pas vraiment faite pour l'été, le soleil et le surf. Avec ta peau de rousse genre lait écrémé et tes pites de rousseur. Nous serons toujours inadaptés ici, ma chérie. La petite tribu blanche perdue d'Afrique. Et fière de l'être.

— La nation arc-en-ciel est censée tous nous intégrer. Si ce n'est pas le cas, je peux toujours me teindre.

— Je te l'interdis.”

Car c'est sa crinière qui m'a attiré d'abord : rousse, rouille, catégorie cabernet sauvignon, épaisse, abondante, généreuse, luxuriante, cascadeant jusqu'au creux des reins, signe indéniable de passion et de générosité.

“Nous essaierons simplement de réussir ensemble, dis-je avec un sérieux de façade, comme si j'avais proposé un toast. Si tout le reste échoue, dorénavant nous aurons toujours un miroir... Miroir, dis-moi qui est la plus belle.

— Ne t'en fais pas, tu es un as de la survie, Steve, répliqua-t-elle sans rire.

— Pourquoi dis-tu ça ?

— Tu sais jouer le jeu. Et battre tous les autres sur leur terrain.”

Compliment ou gifle du revers de la main ?

Cela dit, je suppose qu'elle avait raison. Et que c'est toujours le cas ? Au tout début, j'avais souvent l'impression d'avoir démarré dans la vie avec un handicap, comparé à d'autres étudiants auxquels leurs pères avaient tracé la voie avec ce qu'il fallait d'argent et d'appuis politiques du bon bord. Avec l'âge, ma mère, dont la famille aimait rappeler qu'elle avait fait un mauvais mariage, devint plus acariâtre et venimeuse ; elle décida de devenir dactylo et finit secrétaire au Divisional Council. Mon père travaillait aux chemins de fer et finit contrôleur dans le Trans-Karoo. Ce qui, à mes yeux de tout jeune enfant, avait d'abord été auréolé d'une aura de glamour se réduisit au fil du temps en occupation honteuse. Mais, à sa façon, ce fut peut-être une bonne chose puisque, pour réussir, j'ai toujours dû travailler deux fois plus que tous mes amis, de sorte que je me faisais remarquer. Il n'était pas exclu, même s'il y avait un soupçon de condescendance dans l'attitude, de considérer la pauvreté comme une vertu. Et puis, en fin de compte, ma famille n'a jamais vraiment été “pauvre” : au pire, j'imagine que nous appartenions à la masse des “moins privilégiés” auquel faisait invariablement allusion le *dominee* dans l'avant-dernière phrase de son sermon le dimanche, intimant bientôt au plus jeune membre de la congrégation d'arrêter de gigoter alors qu'on allait entonner les arpegges triomphants de *La Grâce singulière de Ta Miséricorde éternelle, amen*.

Il est indéniable que, pendant ces années sombres, quand je me préparais à entrer dans le milieu fermé des architectes, c'était marche ou crève. Mais, finalement, je réussis à marcher sans trop de mal. L'important, c'était de ne pas faire chavirer le navire, jamais ; ne pas non plus paraître s'accommoder trop facilement de la situation ; et, enfin, s'assurer d'être assez bon ou de faire

ce qu'il fallait pour attirer l'attention sur soi : les gens qui comptaient devaient s'intéresser à vous, vous distinguer et vous vouloir, vous et personne d'autre. Car, au fur et à mesure que l'apartheid se raffina (même si ses principes de base demeuraient aussi rudimentaires que jamais), il fallait que ses technocrates vous perçoivent comme un créateur à la page – en matière de technologie, de planning social, d'engineering économique, en bref, dans toutes les stratégies d'avenir, dans tous les domaines où l'architecture avait un rôle à jouer ou était susceptible d'en jouer un. Il suffit de voir ce que des architectes comme Albert Speer ont pu réaliser sous la férule de monstres tels que Hitler. Et, de façon moins condamnable, moins controversée, Niemeyer, Frank Lloyd Wright ou Alvar Aalto. Sans oublier Haussmann et sa rénovation de Paris ou, plus récemment, Renzo Piano sous Pompidou ou encore des gens comme Johann Otto von Spreckelsen sous Mitterrand. Et Tokyo. Sydney. Berlin.

D'abord, je devais être, au niveau politique et moral, entièrement transparent, un "homme sans qualités", déviant ni à gauche ni à droite. Dans le domaine politique, cela me venait aisément. Moins par calcul, d'ailleurs, que parce que ça ne m'intéressait pas, voilà tout. Les idéologues diraient, je le sais bien, que, dans un pays comme l'Afrique du Sud, c'était déjà, en soi, un choix politique ; mais je crois, honnêtement, que je ne voyais pas les choses de cette façon. En toute sincérité, ça m'était "équidistant". Bien sûr, j'avais ma propre expérience du bien et du mal et ma petite idée sur la question ; mais il me semblait vain ne fût-ce que d'essayer de penser à "agir". J'étais d'avis que ce n'était pas du ressort des individus. Donc, je préférais ne pas m'en mêler. Ayant pris consciemment ma décision, je dus ensuite m'assurer de faire impression, d'une manière ou d'une autre, dans mon travail, dans mes activités sportives, que sais-je ! Je faisais du sport depuis toujours (du cricket, du tennis et un peu de rugby) mais je ne me distinguais d'aucune manière dans le domaine. A éliminer, donc. Dans le domaine musical ou théâtral, en peinture, je suppose que j'avais un certain talent mais, dans ce pays, à cette époque-là, ça n'aurait eu aucun effet. Les hommes au pouvoir se moquaient totalement de la culture, de quelque façon qu'on envisageât la chose.

Restaient les études. De façon sereine, très concentré, très méthodique, j'établis une stratégie. Après tout, ce qui était en jeu, ce n'était jamais que toute ma vie à venir. Mais, en fin de compte, je dois avouer que ce fut autant une question de chance que de calcul.

Pour mon avant-dernière année en fac, je présentai un portfolio dont les croquis et les projets étaient si audacieux et novateurs que le chef de la section, flanqué de deux examinateurs extérieurs, fut obligé de m'accorder un rendez-vous. L'entrevue fut longue et, à l'occasion, pénible. Mais je m'étais bien préparé. J'évitai le moindre soupçon de provocation ou d'affrontement. Je leur témoignai tout le respect qui leur était dû sans faire acte de soumission : prêt à la discussion mais pas à la dispute. Je tentai de donner de moi l'image d'un garçon intelligent et original, sans une trace d'arrogance ou

de suffisance. Je voulais apprendre d'eux et de mes erreurs, pas leur donner une leçon. Ils appréciaient. Non, je ne réussis pas à gagner sur tous les plans, loin de là, mais je les amenai à revoir leurs positions. Et cela eut des effets en dernière année. Après les examens de fin d'études et la distribution des diplômes, je reçus des propositions de trois grandes entreprises du Cap, pas moins. C'est ainsi que tout a commencé.

Sans oublier une sacrée aubaine. Mon meilleur copain de fac, Martin Coetzer, devint avocat, mais nous partagions le même goût pour la musique, notamment l'opéra. Or voilà qu'un jour, en dernière année de fac, tandis que je me rendais à une conférence sur l'urbanisme, un connard ne marqua pas le stop et manqua réduire en bouillie la petite auto que je venais de m'acheter ; il eut l'audace de prétendre que j'étais responsable. Quand Martin eut vent de l'histoire, il insista pour que, vainquant ma répugnance à traiter avec la justice, au lieu de régler les réparations et les dommages exigés par le coupable, je lui fasse un procès. Il me guida en sous-main lors de la procédure, à l'issue de laquelle mon adversaire dut prendre tous les frais à sa charge. Vers la même époque, lors d'un des nombreux week-ends que je passai avec Martin chez ses parents, la discussion vint sur les aménagements qu'ils envisageaient de faire dans leur maison. Je fus amené à prendre part à la conversation et suggérai plusieurs idées que je leur présentai ensuite par le biais d'une série de croquis ; pour mon plus grand plaisir et à ma grande surprise, ils me confièrent le projet, plus, je crois, parce que j'étais l'ami de Martin que pour toute autre raison. Le père de Martin (corpulent, affable d'apparence, généreux envers ses amis et sa famille mais réputé impitoyable par ailleurs) était une des sommités du Parti et je savais ce qui pourrait advenir si je réussissais à le persuader de m'accorder son approbation, sans parler de son soutien enthousiaste !

L'affaire prit un tour plus favorable que tout ce que j'aurais pu espérer. Je pense qu'un peu de l'inspiration illuminée qui m'avait animé lors de la constitution du fameux portfolio à la fac se retrouva dans le nouveau projet : solide et fiable, il dénotait aussi – vous êtes libre de me croire ou pas – un certain sens de l'inventivité et de l'inattendu. Le clan familial fut ravi et tint absolument à me présenter à ses amis. Dont plusieurs me demandèrent de travailler à leurs propres projets : des rénovations et des extensions mais aussi de nouvelles demeures. Et de nouveaux bureaux. Sans compter une église, pour une congrégation de Johannesburg qui jugeait indispensable de faire mieux que la congrégation voisine. Mais le pompon, si je puis me permettre, ce fut un nouvel immeuble pour une grande compagnie d'assurances, une société qui avait alors besoin de redéfinir son image : la plupart de ses succursales disséminées dans le pays étaient à l'époque d'un gris fonctionnel, aussi sévères, rassurantes et peu novatrices que la mine pincée des chefs du Parti et de l'Eglise : les deux faces de la même pièce. Désormais, ce que cette entreprise souhaitait, c'était caracoler à l'avant-garde de la pensée originale (quoique toujours fidèle et fiable) du Parti.

Ce fut le premier pas vers la réalisation de la construction dont je suis encore le plus fier aujourd'hui : Claremont Heights, l'immeuble d'habitation controversé, dénigré par d'aucuns comme une version moderne de *La Tour de Babel* de Bruegel mais jugé par d'autres (les connaisseurs, si je puis me permettre) comme l'égal de l'immeuble Chrysler de New York, de certains gratte-ciels les plus récents le long de la Tamise ou à Leipzig, sans omettre Dubaï, bien que mon ensemble ait été exécuté, bien sûr, à une échelle plus modeste. Je réussis à obtenir le contrat au nom d'un des premiers consortiums de pointe établis sous la bannière du Black Empowerment, l'émancipation économique des populations noires en Afrique du Sud.

Tout ceci je l'ai fait, suis-je heureux de dire, sans causer de remous et en restant en phase avec les bouleversements politiques et sociaux de notre pays. Durant les années d'apartheid, tout en évitant les positions ouvertement politiques, j'avais engagé de prudentes manœuvres dans le sens d'une coopération avec des architectes, des ingénieurs civils et des acteurs du planning social noirs, ce qui, j'en suis intimement convaincu, persuada le gouvernement qu'il "était en phase avec l'air du temps" et "à la pointe du progrès" ; lorsque le mouvement pour la démocratie gagna du terrain, j'étais donc prêt à me montrer sous mon vrai jour et à suivre le rythme des acteurs du nouveau régime.

Ce matin, allongé bras et jambes écartés dans notre grand lit aux draps froissés encore mouillés après nos ébats, je ne pus m'empêcher d'éprouver un sentiment d'intense satisfaction. A quarante-quatre ans, je ne me suis pas si mal débrouillé, non ? Maison tout en verre et acier brossé sur trois niveaux, énergie solaire et chauffage au sol, le moindre centimètre carré conçu par moi, sur les hauteurs de Fresnaye avec vue sur le vaste panorama outremer de l'Atlantique ! Partenaire d'un des grands bureaux d'architectes du Cap, jouissant en outre d'une enviable réputation personnelle. (Dans mon bureau du niveau moyen de la maison sont affichés sous verre plusieurs certificats qui témoignent de récompenses glanées au fil des ans.) Une épouse que m'envient mes amis et tous mes clients qui ont eu la chance de la rencontrer. Deux petites filles charmantes et bourrées de talent : en décembre dernier, la petite Leonie a dansé dans un ballet à Artscape ; il y a deux ans, à l'âge de huit ans, une peinture de Francesca fut sélectionnée pour illustrer un calendrier de Sanlam sur la peinture à l'école. Pour être totalement honnête, je dois avouer que j'aurais aimé avoir au moins un fils ; cela dit, il n'est jamais trop tard. Dans notre garage dont "on pourrait faire un appartement" (comme dirait un agent immobilier), sont garés : une Volvo gris métallisé pour les sorties en famille ; un 4 X 4 Ranger pour les week-ends dans notre maison de campagne près de Paternoster ; la petite Mercedes de Carla (elle aurait préféré prendre une vieille Volkswagen cabossée, ce dont j'ai réussi à la dissuader) ; sa vieille Renault que nous gardons pour des gens comme Silke ; et, naturellement, mon petit bijou à moi, ma Porsche rouge super classe.

La décoration intérieure de notre villa consiste principalement en œuvres de

mon beau-père : nous travaillons ensemble depuis si longtemps qu'il connaît mes goûts de A à Z. Carla participe largement au choix des tableaux, même si j'ai fait quelques suggestions, notamment les deux Irma Stern, le Maggie Laubscher et, plus récemment, le Gerard Sekoto, et des toiles de jeunes peintres qui sont des valeurs montantes. Qu'on me permette d'insister : il ne faut pas voir là un quelconque matérialisme conquérant ou le moindre désir d'accumuler, de *posséder*. Je crois à des valeurs spirituelles (j'ai dans ma bibliothèque toute une série de romans de Coelho, que j'ai fait relier en cuir et dont l'un, *Manuel du guerrier de la lumière*, est dédié par l'auteur). Si je puis me permettre de préciser les choses, tout cela est plutôt le signe que je souhaite vivre la vie à fond.

Il est très heureux que Carla et moi soyons encore assez jeunes et vigoureux pour que tout cela fonctionne. Compte tenu de ses responsabilités au magazine, elle n'a pas beaucoup de temps libre même si, en ce moment, elle peut se reposer sur Silke. Quant à moi, j'essaie d'aller à la salle de sport trois fois par semaine. Pas plus, pas moins. Nos corps ont besoin qu'on s'occupe d'eux et, qui sait, peut-être même qu'on les dorlote. Je dois avouer que, lorsque je me regarde dans la glace (le plus souvent le miroir art nouveau que Carla m'a acheté pour que je me rase), je suis content du reflet qu'elle me renvoie. Il n'est jusqu'au léger grisonnement des tempes qui ne soit seyant. Je suppose qu'à l'instar de la plupart des hommes de ma connaissance je n'aurais aucune difficulté à me lancer dans une aventure ou deux. Ce ne sont pas les opportunités qui manquent. Plus d'une fois, une jeune créature m'a fait du gringue. Mais je suis heureux de dire que, depuis mon mariage, je n'ai jamais cédé une seule fois à l'envie de vagabonder. J'ai foi dans les anciennes valeurs comme la monogamie. Cela dit, je suis forcé d'avouer que je suis attiré par la jeune et nubile Silke. Je me suis surpris à me demander comment étaient ses seins. Et, impudiquement, ses poils pubiens. Sont-ils aussi blonds, lumineux et soyeux que ses cheveux ? A moins qu'elle ne se rase ? Je me rappelle une fille au bureau peu après que j'eus rejoint la compagnie, *avant* mon mariage. Stephanie. Son naturel, son ingénuité quand elle s'est déshabillée la première fois : la candeur de sa fente, l'arrondi provocant des lèvres.

Quand, peu après, j'ai rencontré Carla et, dans un moment de grand enthousiasme, lui ai demandé de raser sa motte, elle a refusé, sans en faire une histoire mais avec fermeté. Je n'ai pas insisté. C'eût été idiot, de toute manière. Elle était, et est encore, assez belle sans rien ajouter ou retrancher. Allongé dans notre lit, ce matin, je n'avais même pas besoin de fermer les yeux pour voir ce coin de poils roux foncé, ensorceleurs, d'une douceur et d'une longueur inhabituelles, qui recouvrait son mont avec une telle discrétion que, de loin, on aurait cru à la touche hésitante d'un pinceau : quelques traits qui montrent autant qu'ils cachent. (J'ai vu ce même effet sur des tableaux de David Le Roux. J'en ai même acheté un. Compte tenu de l'état actuel du marché, il devrait bientôt valoir son pesant d'or.) La voir, la humer, la goûter.

Il pourrait sembler tiré par les cheveux de sauter du con de Carla à ses

céramiques mais le lien est direct et intime. Je ne pourrais imaginer faire l'amour avec elle sans voir ses mains. Ses longs doigts effilés, sensibles, délicats, dont les extrémités, néanmoins, sont étonnamment carrées. Ses doigts qui se déplacent avec ce que je ne puis décrire que comme une énergie langoureuse sur la surface lisse, glissante d'une poterie qu'elle tourne : gestes adroits, assurance infinie, comme si elle savait toujours précisément où elle allait et pourquoi – alors que, en même temps, elle m'a toujours avoué que tout n'était que tâtonnement, littéralement, en quête du produit final (une expression qu'elle n'emploierait jamais).

La première fois que j'ai vu ses poteries, c'était à *La Porte jaune*, la galerie d'art de Gardens Centre. Elles étaient toutes de sa période bleue, pendant laquelle elle mettait une bonne dose de cobalt dans ses engobes et ses vernis ; ses poteries étaient inhabituellement bulbeuses, les bases de grosses calebasses bien rondes s'affinant en cols délicats ou, parfois, tels des champignons, fines à la base et gonflant pour se terminer en plénitudes globuleuses. Des formes sensuelles, sexuelles. J'ai acheté sur le coup toutes les pièces exposées et ai demandé aux galeristes l'adresse du sculpteur. Ils ont refusé de la communiquer. Ils m'ont cependant proposé de lui transmettre la mienne et de la laisser décider si elle voulait me contacter. La procédure était tout à fait correcte mais me mit passablement en rogne, laquelle fut aggravée par le fait qu'il lui fallut trois semaines pour me répondre : et encore ! une simple carte sur laquelle elle avait griffonné son numéro à la hâte. J'étais tellement agacé que j'ai fait exprès d'attendre un mois avant de lui répondre.

Par la suite, tout est allé beaucoup plus vite. Lors de notre toute première rencontre (inévitavelmente, à *La Porte jaune*), nous avons entamé une discussion dont on pourrait dire qu'elle se poursuit encore. Et dont le moteur fut, assez bizarrement, non pas son travail mais celui de son père : nous découvriâmes en effet que c'était le décorateur avec lequel je collaborais sur plusieurs projets depuis près d'un an déjà. Il n'avait jamais parlé d'elle lors de conversations que j'avais eues avec lui : notre relation était strictement professionnelle, même s'il était venu chez moi plusieurs fois pour discuter de projets. Si... pardon : il avait signalé qu'il lui avait demandé de réaliser de grandes jarres pour la demeure d'un mondain à Llandudno, sur laquelle nous venions à peine de commencer à nous pencher. Mais Carla avait refusé, prétextant qu'elle n'avait pas envie de travailler pour ce genre de personnes ; le client et moi-même pouvions aller nous faire foutre. Sa façon de parler n'a jamais été des plus délicates ; il m'arrive régulièrement de m'étonner d'entendre un tel langage sorti de la bouche d'une femme dotée de son genre de beauté apparemment si fragile.

Pour notre deuxième rencontre, un soir où elle a accepté de prendre une liqueur chez moi après un dîner, au milieu de la conversation très intense et érudite sur une exposition que nous avions vue dans la journée, elle me demanda soudain : “Pourquoi me regardez-vous avec ces yeux-là ? – Je ne vous regarde pas avec un regard particulier, je fais seulement attention à ce

que vous dites. – Conneries ! Je pense que tout ce que vous voulez c’est me sauter.” Je me suis mis à bégayer comme un adolescent : “Carla ! Comment pouvez-vous ! Je vous assure.” M’adressant alors un petit sourire presque collet monté, avec une lueur profane dans ses yeux verts angéliques, elle dit sans ciller : “Fais-le tout simplement, Steve. Tu te sentiras tellement mieux, après.” Un infime scintillement dans ses yeux qui me mettaient au défi. “Dans ce cas...”

Elle continua de refuser la commande pour Llandudno, refusa de s’engager avant de se sentir prête pour ce genre de compromission mais, peu avant la date de livraison de la villa au client, elle céda : “D’accord, j’ai réfléchi. J’ai besoin de l’argent. Je vais essayer. Mais pas plus de cinq jarres.

— Nous avons en tête une douzaine, Carla. Tu comprends, il en faut dans toute la...

— Alors prends-toi une autre pute qui fasse les autres.

— Comment peux-tu insulter les artistes de la sorte ?

— Parce que, en fin de compte, nous sommes tous pareils.” Son petit sourire méprisant, désormais familier. “Au moins, certains d’entre nous le font par plaisir.”

Allongé ce matin dans le lit sur nos draps froissés, me remémorant ces souvenirs avec bonheur, j’ai entendu une voiture arriver au pied de la maison, la porte d’entrée claquer, puis des bruits de pas : Silke revenait de l’école où elle avait déposé les enfants. Il était vraiment temps de me mettre à pied d’œuvre.

Je repoussais les draps imprégnés de notre odeur, pivotai sur le derrière et restai assis au bord du lit pendant un bon moment, à regarder par la baie vitrée l’envolée du golfe au loin, en contrebas, avant de poser le pied sur l’épaisseur moelleuse du tapis qui me mena jusqu’à la salle de bains. Il y avait encore des flaques d’eau sur le carrelage blanc ; Carla avait laissé sa serviette vert foncé roulée en boule en plein milieu. Je la pris, la pendis à la barre en chrome, avant d’attraper la mienne, que je posai sur l’épais tapis blanc devant la douche ; puis je grimpai dans le bac et me soumis au jet abondant d’eau brûlante.

Je pris mon temps pour effectuer l’immuable routine de la douche quotidienne : savonner, laver et rincer les cheveux, les bras, les aisselles, la poitrine, le ventre et, lentement, avec satisfaction, le sexe, les fesses, avant de descendre le long des jambes jusqu’aux pieds : tout cela les yeux fermés à cause de la mousse. Quelques secondes d’eau froide, pendant lesquelles je manquai d’air, vocalisai sous le choc d’un plaisir primitif, avant de ressortir. Je pris ma serviette et me séchai vigoureusement jusqu’à ce que mon corps resplendisse d’une vitalité recouvrée.

C’était jour de rasage. Je sortis le rasoir de son boîtier brillant à côté de l’élégant lavabo double, fis couler l’eau chaude, vérifiai la température, appliquai voluptueusement la crème à raser sur mon visage et me préparai à poursuivre...

C'est là que je m'interromps.

Je fixe le miroir art nouveau, le miroir en forme de harpe que tiennent les bras et mains gracieusement sinueux de la fille nue en étain, à la longue crinière flottante.

Ahuri, pétrifié, grelottant tout à coup à cause d'une brusque sensation de froid, je contemple mon regard.

Puis je me penche en avant jusqu'à ce que mon front touche la surface embuée de la glace.

Je vois mes yeux accablés, écarquillés, puis réduits à de simples fentes.

Je passe une main mouillée sur la glace pour essayer d'y voir plus net.

La fille nue en relief sur le cadre en étain me renvoie mon regard. Est-ce bien une grimace que je vois là sur son beau visage, une grimace que je ne lui aurais jamais vue ?

Je lâche le rasoir, me penche en avant pour rincer la mousse, avant de me redresser.

Encore une fois, je scrute mon reflet dans le miroir. Je n'ai jamais vu ce visage avant. Involontairement, je porte la main à la joue. Le reflet fait de même.

Je sens sur ma joue les extrémités ahuries de mes doigts. C'est donc bien : moi.

C'est impossible. Ce ne peut pas être moi.

L'homme qui me dévisage est noir. De même la main qui touche sa joue.

Lorsque, me détournant du reflet, j'abaisse les yeux sur ma poitrine, sur mon ventre, sur la vulnérabilité de mon pénis encore en partie distendu d'avoir été en contact avec le jet exubérant de la douche, sur mes jambes, jusqu'aux pieds : mon corps, uniformément net, propre et luisant, est marron foncé.

La scène paraît primitive. Je songe à Adam et Eve surpris au jardin d'Eden, allant se cacher au milieu des feuillages parce qu'ils sont nus. Je ne me suis jamais senti autant exposé de ma vie. J'entends des bruits ailleurs dans la maison : Silke marche, sans doute pieds nus, cheveux blonds ramenés en une queue de cheval à l'arrière de son petit crâne ; Alida, notre domestique, dont la stature est plus imposante, s'agite dans son ample salopette. Je m'accroupis, couvre mon entrejambe avec les mains, regarde autour de moi, cédant à la panique. (Steve ! Qu'as-tu fait ?) Je ne puis rester dans cette position indéfiniment. Je dois sortir. Aller quelque part. Mais où ? Je suis dans ma maison, ma salle de bains, ma chambre ! Mon Saint des Saints, pour l'amour de Dieu ! S'il est envahi, tout sera exposé perpétuellement, à jamais. *Je suis nu. Je suis noir. Où puis-je me cacher ? Ils ne peuvent pas me voir dans cet état.*

Ils. Qui ?

La maison résonne de bruits. Et de fureur. Je serai poursuivi jusqu'au bout de la planète, traqué, matraqué à mort, bouillie informe.

Je me dis : Arrête ce mélodrame. Il n'est encore rien arrivé. Je suis encore ici. Je contrôle la situation.

Pourtant je suis noir et nu !

Aie le sens pratique. Fais quelque chose. Pour commencer, pourquoi pas fermer la porte de la chambre et t'habiller ?

J'inspire profondément et traverse la pièce pour aller fermer la porte à clef. Ce sera toujours ça de gagné.

Je retourne à la salle de bains. Il est tentant d'éviter le miroir, de le nier, d'entamer la journée sans chercher à confirmer ce que je sais désormais. Mais je comprends que cette nouvelle réalité ne me lâchera pas si facilement. Je me suis vu. Je dois fouiller cette découverte, la mettre à l'épreuve, l'examiner, l'explorer. Je me penche à nouveau en avant, je recommence à scruter le visage de cet inconnu noir derrière sa surface lisse et sereine. Les yeux marron foncé, le nez, la bouche aux dents d'un blanc étincelant. Les épaules (plus larges qu'avant ?... non, ce doit être une illusion), les mains ouvertes, paumes claires appuyées contre la glace, ongles carrés coupés ras. La poitrine et ses rares tortillons de poils. J'abaisse les yeux sur mon ventre, la touffe dense de poils pubiens plus rêches, le pénis reposant sur les testicules bien compacts dans leur scrotum. Voilà qui me fascine tout particulièrement, comme au tout début de mon adolescence. La forme, la taille ne semblent pas avoir changé, c'est rassurant, mais la couleur n'est plus du tout la même. A la différence de celle du reste de mon corps, que je pourrais encore reconnaître comme étant la

mienne, quoique dans une variante plus foncée, cette chose-là ne semble pas m'appartenir. Je décalotte le gland afin de l'examiner : il se révèle être d'un violet virulent. Le scrotum se contracte et gonfle comme d'habitude mais il est très noir. Retour à un territoire plus familier : jambes, genoux, chevilles, pieds. Semelles des pieds entre le jaunâtre et le rosâtre. Des marques et des taches dont je me rappelle soudain l'histoire ancienne, certaines remontant à l'enfance : cette cicatrice sur le gros orteil, par exemple ; cette tache au-dessus du talon quand un morceau de braise est tombé dans ma chaussure ; ou cette entaille dans l'envie d'un orteil. Je reconnais tout ça. C'est bien *moi*. Et pourtant pas le *moi* que je croyais connaître.

Je reviens à l'auscultation de mon visage et le fais passer par toute une série de grimaces. Je me moque de moi. C'est moi. Ce n'est pas moi.

Je ne peux pourtant pas rester enfermé ici toute la journée. Je n'ai plus rien à découvrir de mon anatomie. Même si tout cela est temporaire, je dois m'adapter. Pour l'heure. Car je n'ai pas le choix.

Abasourdi. Pour l'amour de Dieu, *ça n'est pas possible* ! Je me force enfin à passer à autre chose.

J'ouvre la porte coulissante du dressing. A ma grande surprise, tous mes vêtements sont là. Ma garde-robe m'est parfaitement familière. Après tout, il n'y a peut-être aucun problème.

Mais, lorsque je me retourne pour me regarder dans le miroir en pied face au placard, l'inconnu est encore là, il rôde comme un intrus, un voleur, un assassin potentiel.

Involontairement, je m'accroupis et ne me relève pas avant un bon moment. Contrôlant ma respiration comme une femme qui accouche (j'ai assisté à la naissance de mes deux filles), j'attends que mon cœur recouvre son rythme normal après avoir battu frénétiquement comme un oiseau pris dans une cage bat des ailes, sachant, d'instinct, que tôt ou tard il se retrouvera dans la trajectoire d'un chasseur armé d'un fusil. Je commence une inspection méthodique de ma garde-robe. C'est facile : j'ai toujours été méticuleux. Il est réconfortant de constater que tout est exactement comme ça devrait être, comme je l'ai arrangé moi-même, pendu ou mis en pile.

Jeans blancs, chemise rayée bleue. Sous-vêtements rouge vif (j'affectionne les détails inattendus, voire téméraires, du moment qu'ils sont bien cachés, invisibles de l'extérieur). Chaussettes et chaussures de jogging. Pas de cravate. Je ne me rends pas à une réunion officielle, seulement à un rendez-vous de chantier avec Gerald et Derek. Tous deux sont parfaitement conscients de mon statut, de ma position dans la hiérarchie. (Même le promoteur, Gerald, ne peut guère la ramener : il a davantage besoin de ce projet que moi ; c'est moi qui ai contacté le ministre pour obtenir le feu vert quand il y a eu, au début, un problème de modification de zone.) Dans les circonstances, si l'un d'entre nous peut jouer de sa position, c'est plutôt moi.

En théorie, ma nouvelle apparence pourrait même se révéler être un avantage. Telle est la nouvelle Afrique du Sud. La couleur compte (une fois

encore) même si le paradigme est modifié.

Sauf que la situation n'est pas théorique. Ce qui m'est arrivé, un nouveau coup d'œil furtif dans le miroir le confirme, est des plus réels et pragmatiques. Urgent, aussi.

A moins que je ne doive mettre ça au passé ? Au début du projet, j'étais blanc. Je ne le suis plus.

Je m'habille. Sciemment, je prends tout mon temps et m'interromps régulièrement pour vérifier encore. Les glaces du dressing et de la salle de bains confirment à l'envi ce dont je suis déjà convaincu.

Détournant le regard de ce que je vois de moi-même, si c'est bien moi, je vois notre lit. En vitesse, je retourne ôter les draps de l'amour et les fourre dans la corbeille à linge en acier brossé. En temps normal, je ne m'en serais pas soucié mais, aujourd'hui, je trouve gênant de laisser traîner les signes de nos ébats matinaux.

Je sais que ce pays n'est plus l'Afrique du Sud de l'apartheid mais j'imagine encore ce que ça a dû être, de voir de telles "preuves" exposées aux yeux de tous. Quand nous étions à la fac, mon ami Martin a eu une amourette secrète aussi inattendue que brève avec une fille noire. Etudiante à la fac de droit en même temps que lui, c'était l'un des éléments les plus brillants de sa promotion. Et elle était superbe. Ils furent surpris par la police. Six gros bras déboulèrent dans l'appentis où se tenaient leurs rendez-vous clandestins. Une semaine avant les diplômes. Je me rappelle sa description de leur irruption dans la petite pièce. Ils avaient retiré les draps d'un coup, un homme avait passé la main, doigts écartés, sur la zone mouillée du drap de dessous. Un autre avait ordonné à Martin de se lever pour qu'on le photographie le pénis encore tumescent. La fille, par ailleurs toujours chic, raffinée, sur son quant-à-soi, ne put s'empêcher de sangloter pendant toute l'opération, tandis qu'ils lui écartaient les jambes et les bras pour lui enfoncer le manche d'une lampe torche dans le vagin, sans parler des ignominies dont ils l'abreuèrent.

En fait, ils n'eurent pas de problème. Le père de Martin, un pilier du Parti, parla au ministre (si on savait à qui s'adresser, tout pouvait toujours "s'arranger") et ils ne comparurent jamais devant le tribunal. Martin et la fille – Valerie, je m'en souviens tout à coup ! – obtinrent brillamment leur diplôme. Mais ce fut la fin de leur aventure. Après ça, elle refusa de lui adresser la parole. Avant le début de l'été, elle avait discrètement quitté le pays pour Dublin, où l'ami d'un ami de son père réussit à lui trouver une place dans un cabinet juridique.

C'est un univers avec lequel, au fil des ans, j'ai eu la chance de n'avoir que de rares contacts, tout au plus quelques échos dérangeants et des aperçus peu agréables. Mais, d'une certaine façon, nous avons tous grandi dans cette atmosphère et nous en gardons les séquelles. Cela n'était d'ailleurs pas exempt, de temps à autre, d'une touche d'*humour noir*. Par exemple, ce souvenir, au hasard : une jeune femme, Nelia, dont le père, cardiologue de renom, fut l'un des premiers à me proposer un contrat important dans la

première compagnie où j'ai travaillé. Je devais concevoir une maison pour Nelia et son époux, un jeune homme insipide qu'elle tenait en laisse de sa poigne bien galbée. Tous les deux, nous collaborions très étroitement, car elle était responsable du projet. Fille unique, gâtée mais très mignonne. Et que trop consciente de l'être. Comme de son corps, notamment pendant les mois d'été. J'ignore comment, un jour, nous en arrivâmes à parler de la douleur et de la souffrance ; elle me raconta ce qu'elle avait dû subir pendant toute sa jeune existence. Notamment quand elle avait pris en flagrant délit son ex-fiancé avec une fille noire. Ça l'avait quasiment "bousillée". ("Avec une *meid*, Steve !" J'entends encore ses crisements. "Tu imagines ? Avec une *meid* !") Pendant de longs mois, m'assura-t-elle, elle avait dû prendre trois bains par jour, pour se laver de ce souvenir. En ce qui me concerne, le nadir de la brève apparition de la douce Nelia dans mon existence réside dans la manière dont elle essaya de jouer sur sa souffrance pour m'attirer dans son lit. Ce que je refusai avec tout le tact dont je fus capable. Que ferait-elle si, me revoyant aujourd'hui, je lui rappelais cet épisode ? ("Avec *moi*, Nelia ? Avec un kaffir ?") Durant toutes ces années, il y a toujours eu, derrière la surface, cette conscience d'*eux* d'un côté et de *nous* de l'autre. Aujourd'hui, soudain, je me retrouve être l'un d'*eux*.

Dans la profusion de pensées qui se pourchassent dans mon esprit, l'une d'elles s'impose avec plus d'urgence que les autres : le besoin de parler à Carla. Je *dois* lui parler, entendre sa voix, être près d'elle, lui demander de me rassurer. Je tends le bras vers mon téléphone portable posé sur le plateau en verre de la table de chevet et, d'instinct, compose son numéro au bureau du magazine. La réceptionniste m'informe de sa voix aussi mélodieuse que synthétique que Carla est en réunion. Peut-elle prendre un message ? Je réfléchis un instant, avant de décliner. Je suis presque soulagé. Qu'aurais-je bien pu dire à Carla si elle avait été disponible ? Que pourrais-je dire qui ne semblerait pas absurde ?

Malgré tout, ce coup de fil infructueux imprime une certaine direction à ma matinée. Je ne puis rester caché plus longtemps. Même si j'ignore totalement comment affronter l'extérieur.

Abandonnant la sécurité et les souvenirs mouillés de nos ébats, je m'aventure dans le couloir. C'est une sensation étrange, comme si je quittais un espace pour un autre radicalement différent : le genre de métamorphose qu'on associerait plutôt à un rêve, comme si on passait de l'autre côté du miroir. Mais je continue à m'accrocher avec l'énergie du désespoir à ce qui devrait m'être familier : les trois niveaux de la villa, avec les obstacles programmés méticuleusement tout au long du parcours : des éléments aquatiques, une minuscule pelouse sous une verrière, des mosaïques, des carreaux de faïence mexicains et, disposées à des endroits stratégiques, telles des amphores grecques, plusieurs grosses jarres bleues de Carla.

Un peu avant d'arriver au rez-de-chaussée, je m'arrête pour essayer de deviner où se trouvent les deux femmes. Alida dans la cuisine (aucun doute

là-dessus : elle a une façon gaiement sonore, résonnante même, d'indiquer à tout moment où elle est). Et Silke...? Plus subreptices, feutrés, ses pas ne font que chuchoter. Mais je finis par détecter le bruit de succion sensuel de ses pieds nus dans l'aire de vie : elle va sans doute à la piscine. Je me demande si, quand nous sommes sortis, elle nage à poil. Je résiste à la tentation d'aller vérifier. Je ne dois pas risquer d'être découvert ainsi. Imaginez-la découvrant un inconnu, un Noir, dans la maison ! Enclencherait-elle aussitôt l'alarme comme nous le lui avons appris ? Préviendrait-elle la police ? L'entreprise de gardiennage ?

Ma main, sur la rambarde, se détend. Je descends les dernières marches. Sur la toute dernière, je saisis un reflet de ma silhouette dans l'un des miroirs rectilignes disposés géométriquement sur les murs opposés, parsemés d'ouvertures dans les cloisons, qui fournissent une vue fuyante d'autres pièces et du jardin plus loin – d'où, parfois, une perte d'orientation chez le visiteur : est-on à l'intérieur ou à l'extérieur ? Ici ou là ? C'est comme se perdre dans un dessin d'Escher, beaucoup plus complexe et subtil qu'un trompe-l'œil traditionnel.

Evitant la cuisine, je fonce vers la porte latérale qui donne directement sur notre immense garage. J'ouvre la portière de ma Porsche et me glisse à l'intérieur. Enveloppé par le grondement feutré, rassurant du moteur, j'appuie sur le bouton qui actionne la plateforme tournante pour me retrouver face à la porte coulissante : elle se soulève en même temps, et je démarre. Quelques maisons plus loin, je quitte notre paisible petite rue, pour obliquer à gauche dans l'avenue qui descend jusqu'à l'océan. A partir de là, d'ordinaire, je conduis presque sans m'en rendre compte ; aujourd'hui, je me concentre furieusement sur tous les tournants, les feux rouges, les changements de voies : n'importe quoi pour éviter de penser à ce qui s'est passé et à ce qui va arriver au chantier. Ce sera probablement la fin de ma carrière. Sans doute Gerald et Derek ne me reconnaîtront-ils même pas. Et s'ils me reconnaissent, ce sera pire.

Mon estomac n'est plus qu'une grosse masse toute d'un bloc, comme du porridge froid. Peut-être devrais-je simplement faire demi-tour. Téléphoner à Carla ou à ma secrétaire au bureau de Dunkley Square, lui demander d'annuler tous mes rendez-vous jusqu'à nouvel ordre. Jusqu'à ce que je trouve un moyen d'affronter le monde. Un monde irrévocablement changé. Parce que je ne suis plus qui et ce que j'étais.

Cela dit, qui sait qui j'étais ou ce que j'étais ? Peut-être ma mémoire a-t-elle buggé, comme un ordinateur, toujours au pire moment imaginable.

Comment pourrais-je dire qui et ce que je suis, ici, à cet instant précis ? Suis-je un Blanc dans la peau d'un Noir ? Un Noir ? Qu'est-ce qui fait qu'un Noir est "différent" ? N'y a-t-il pas de réelle différence ? Cela dépend-il de qui on est ou de l'image que les autres ont de vous ? Suis-je déterminé par l'extérieur (mon image dans le miroir) ou suis-je noir au tréfonds de moi, déterminé de l'intérieur ? A moins que tout cela ne fasse simplement partie de

l'hallucination qu'est l'Afrique du Sud à l'époque précise où nous y vivons ?

De la Grand-Rue, juste après Giovanni, le traiteur italien, j'oblique dans une petite artère. Un ami à moi a un studio un peu plus haut. David Le Roux. Le peintre. Je pourrais m'arrêter chez lui pour y prendre une tasse de thé. Ou un whisky, pourquoi pas ? Sans doute pourrait-il m'aider à résoudre mon dilemme ou, du moins, à trouver une explication à l'intention de Gerald et Derek. C'est un artiste. Je suis sûr qu'il comprendrait.

Vraiment ? Comment en être sûr à cent pour cent ? Qui, parmi les millions d'habitants que compte cette nation de dingues, peut espérer comprendre ce qui m'est arrivé, ce qui m'arrive ?

Je trouve une place. J'arrête le moteur. Pendant cinq bonnes minutes, je reste assis dans ma Porsche rouge sans bouger. Ce qui n'est guère prudent, dans cette ville. Sur un lampadaire, à deux pas, un gros titre proclame :

Le ministre de la Sécurité déclare : "Les Blancs mécontents n'ont qu'à quitter ce pays."

Je me rappelle des photos de lui en première page des journaux, récemment : dents inégales et étincelantes, large sourire idiot lancé à un monde qui, de toute évidence, le dépasse. Le regard vide, de maigres touffes de barbe pas nettes, tel un champ de maïs frappé de sécheresse dans l'Etat libre.

On tape à ma vitre. Un ivrogne s'appuie en équilibre instable contre ma voiture, gesticulant pour attirer mon attention. Consterné, je confonds son visage avec celui que j'ai vu à la une des journaux. Mais ce visage-ci est blanc. Gonflé, déformé, ravagé mais indéniablement blanc ; des yeux bleu clair injectés de sang. Un membre du peuple "des élus". Au prix d'un gros effort, je me ressaisis et marmonne :

"Dégage !"

Il continue de gesticuler. Il triture la poignée de la portière.

Derechef, je crie. "Fous le camp !" Et, furibond, je mets les gaz.

Il perd l'équilibre et trébuche en tentant de s'écarter mais, sans l'appui de la voiture, il ne tient pas droit. "Vous, les *blarry*, vous croyez que vous pppouvez conduire des belles voitures et ppprendre pppossession de ce pppays !" beugle-t-il dans une rage incohérente. Et puis, dans une ultime et vociférante explosion, soudain il se penche et vomit : une éruption grisâtre, violacée, vient s'écraser sur ma vitre. Je démarre alors en trombe, pneus crissants. Dans la dernière vision que j'ai de lui, il recule de quelques pas en titubant et s'assoit lourdement sur le bitume. Une voiture qui passe par là le manque de peu, klaxonnant furieusement. De mon côté, tremblant de rage, je remonte la rue suivante, puis tourne à gauche pour redescendre. Je n'ai pas le choix. Je vais devoir affronter ce qui m'attend, quoi que ce soit.

Ils patientent devant l'énorme bâtiment soutenu par l'échafaudage comme un dinosaure reconstitué dans un musée d'histoire naturelle. Tous deux portent des casques de protection jaunes. Je prends une profonde inspiration, ouvre ma portière et sors pour me confronter à eux dans le soleil aveuglant. Gerald, le promoteur, ne bouge pas de l'ombre du seringa chétif, épargné (du moins pour l'heure) par les bulldozers qui ont déblayé le terrain. Après un instant, il retire de sa bouche sa cigarette à moitié consumée, l'écrase sous sa semelle, rajuste le nœud papillon à fleurs qui agrmente sa chemise blanche amidonnée et sort un mouchoir pour s'essuyer le front où des billes de transpiration captent la lumière sur sa peau sombre. Derek, le directeur de projet, quant à lui, vient tout de suite, à grandes enjambées, débordant de sa saharienne tel un écolier qui a poussé trop vite. Jovial comme à son habitude, il me tend la main alors qu'il est encore à dix mètres de moi. (Il a, je le sais de ma vie antérieure, une poigne d'acier et moite : il y met en balance toute sa réputation de pilier d'équipe de province, censé rester à la hauteur de sa célébrité des pages sportives d'il y a quinze ans.)

“Salut, mec !” beugle-t-il avec son exubérance coutumière. Sur quoi, au moment même où il me serre la main, son énorme main bronzée, hérissée de poils blonds, il paraît se figer. “Dis donc, qu'est-ce qui t'est arrivé ?”

Mon sang ne fait qu'un tour. J'essaie, aussi stoïque que possible, de soutenir son regard horrifié.

Alors seulement, je m'aperçois que son regard est rivé non pas sur ma couleur de peau mais, derrière moi, sur la vitre éclaboussée de ma Porsche. “Quelqu'un a pris ta bagnole pour les chiottes ?

— Une ssaleté d'ivvrogne.” Je ne suis pas encore remis du choc, je bégaie.

Sans lâcher ma main (je vais avoir des fourmis pendant toute la journée !), sa tête pivotant au-dessus de ses épaules massives, il crie à l'intention du chef de chantier : “Bennie ! Demande donc à un des *boys* de nettoyer ce putain de carrosse !

— Pas bbesoin.” Je réussis tout juste à sourire – jaune, sans doute.

Gerald, arrivé dans le dos de Derek, nous rejoint. La terminologie de ce dernier, l'espace d'un éclair, l'a-t-elle fait tiquer ? Je suppose qu'il a trop l'habitude pour s'offusquer, pour montrer la moindre réaction (il n'est pas novice comme moi). Après s'être épongé le visage, il a l'air aussi chic et prospère que jamais. “Bonjour, monsieur, dit-il, en serrant à son tour ma main meurtrie. Content de vous voir. Je crois que nous avons des choses intéressantes à vous montrer.

— Ça marche comme prévu ?” Mes mâchoires ont du mal à se desserrer.

“Je crois que nous avons même gagné du temps sur le planning. Derek me dit que le nouveau chef de chantier mène les gars à un train d’enfer.”

Pas un mot sur mon apparence. Comme s’il n’était rien arrivé de bizarre. Pourtant, ma main, je le vois au moment où il la lâche, est de la même couleur que la sienne. Aussi noire, comme on dit en Afrique du Sud, que celle de Derek est blanche.

Je ne comprends rien à ce qui se passe : m’ont-ils toujours vu noir ? Me voient-ils encore blanc ? A moins qu’ils ne fassent semblant... par politesse ? Ou bien c’est moi qui m’illusionne... Quoi qu’il en soit, pour l’instant, le flou me convient. Mais il ne résout en rien le mystère. Au contraire, il entretient la confusion.

Je suis conscient, entre autres, d’une sensation curieuse qui instille dans la matinée un élément nouveau : comme si je nous observais, pas seulement mes deux compagnons mais moi-même : comme si je jouais dans une pièce dont je serais aussi le metteur en scène. Je suis conscient, pas de façon mécanique, passive, mais avec un œil critique, de chacun de mes mouvements, de chaque mot que je prononce. Comme si je courais le risque de *me trahir* à chaque mot, chaque geste. A la fac, Martin et moi faisions partie du groupe de théâtre ; pendant plusieurs années, nous sommes partis en tournée, jusqu’à ce que nos études deviennent trop contraignantes. Je m’intéressai même à l’écriture de pièces et m’y essayai une ou deux fois. J’en ai une en tête que je n’ai jamais écrite mais dont le sujet m’a tarabusté longtemps. Un groupe d’amis est invité à une soirée : à leur arrivée chez leur hôte, chacun doit tirer d’un chapeau un papier sur lequel est inscrit le nom d’un invité ; pendant le reste de la soirée, chacun doit jouer à être la personne dont il ou elle a tiré le nom. C’est une sorte de défi, l’occasion de se moquer gentiment de l’autre, de montrer à quel point on le connaît bien, ce qu’on imagine de sa personnalité profonde ; on peut même être satirique ou carrément salaud. Mais le vrai défi, qui génère une espèce d’angoisse existentielle, c’est lorsqu’un membre du groupe tire son propre nom et doit se représenter lui-même. C’est exactement le genre d’impression que j’ai aujourd’hui, ici, sur ce chantier. Je ne suis plus le Steve que j’ai été, sans effort, naturellement, toute ma vie. Je suis quelqu’un qui fait *semblant* d’être ce Steve. Je *joue à être* Steve. Je dois essayer de rassembler tout ce que je me rappelle de cet homme, tout ce que j’ai jamais observé, tout ce que je peux imaginer, avant de projeter ce que je comprends de lui quand il entre en contact avec ces deux innocents compagnons. Je dois les convaincre que je suis Steve. Je dois *me* convaincre que je suis Steve. Ce qui ne va pas de soi car, à tout instant, je découvre qu’en fait je ne connais pas cette personne aussi bien que je le croyais : pas assez, en tout cas, pour donner une performance convaincante de sa vie, de son comportement, de ses pensées, de son être. Je dois travailler dur. Plus je suis persuasif (plus *eux* me semblent persuadés, plus il me semble que je suis persuasif en raison de leur réaction à mon jeu), plus je m’aperçois des efforts que je fournis pour tenter

de me persuader que je les persuade que je suis qui je suis : c'est-à-dire qui je ne suis pas. Plus ils mettent de la conviction dans leur manière de me montrer qu'ils croient vraiment que je suis qui je suis, plus je doute de leur performance et plus je m'affole car, au fond, ils pourraient tout aussi bien jouer à la perfection un rôle qui consisterait à me faire croire qu'ils n'ont pas percé mon jeu. Ils pourraient être aussi bons acteurs que moi, aussi bons mystificateurs. Voire meilleurs.

Un ouvrier m'apporte un casque de sécurité jaune comme les leurs ; puis, portant un seau plein d'eau jusqu'à ma voiture, il lave la vitre maculée. Avec Gerald et Derek, nous commençons l'inspection. Ils m'informent des derniers développements du chantier. Je pose des questions, fais des observations : à mon grand soulagement, je découvre bientôt que je suis encore, du moins, l'architecte que j'étais, même si je ne suis plus la même personne. (Pourquoi ai-je pu penser qu'en changeant de couleur de peau je pourrais être devenu une *personne* différente ?!) De temps à autre, nous nous arrêtons pour comparer nos plans ou consulter nos notes. Une ou deux fois, nous marquons une pause lorsque, signalant un non-respect de mes indications, j'exige une explication, soulève une objection, exprime ma surprise, mon insatisfaction, ma contrariété, mes craintes. Au fil de la visite, ces pauses se multiplient. Il me semble que la sérénité décontractée de nos précédentes rencontres a fait long feu. Peut-être sommes-nous tous un peu plus irritables que d'habitude. Il peut y avoir plusieurs raisons à cela : c'est lundi matin, le week-end a charrié avec lui une certaine répugnance à reprendre la routine ; faut-il chasser, qui sait, les dernières séquelles d'une gueule de bois ? Ces facteurs mis à part (nous nous voyons régulièrement le lundi matin), d'autres paramètres semblent entrer en ligne de compte aujourd'hui.

Au départ, ils sont subtils, presque imperceptibles et je ne sais d'ailleurs pas s'ils sont manifestes ou n'existent que dans mon imagination. Mais ils semblent croître et devenir plus pesants, plus agaçants, au fil des minutes. Les analysant plus consciemment, c'est-à-dire les percevant et me percevant de plus en plus clairement à travers eux, je me rends compte qu'ils me marquent plus profondément. Par exemple, je me suis toujours très bien entendu avec Derek, parce que les hommes d'un certain gabarit, le genre nounours, notamment ceux qui ont une réputation de joueurs de rugby de bon niveau, tendent à m'inspirer des sentiments de bonhomie et de camaraderie. J'ai envie de leur donner une tape dans le dos ou dans le biceps, ne fût-ce que métaphoriquement. En tout cas, je leur fais confiance de façon implicite. Il est rare qu'au final je ne la leur accorde pas tout à fait. Mais, aujourd'hui, je me trouve un tantinet sur la réserve avec Derek, au point de me montrer impatient ; pour une fois, son exubérance ne m'inspire aucune réciprocité ; je commence au contraire à soupçonner que son aisance et ses fanfaronnades pourraient n'être qu'un écran de fumée, une couverture cachant un travail bâclé. Je découvre que je ne suis pas préparé, comme je l'étais sans doute avant, à lui passer de la pommade dans le seul but de m'assurer que nos

relations restent détendues. Parce que, aujourd'hui, je suis noir. (C'est bien ça, non ?) Je ne peux le laisser me commander, utiliser sa blancheur comme une excuse, une confirmation par trop facile de sa supériorité fictive, ou voir dans ma négritude le signe que je suis un perdant. J'entre donc davantage dans les détails que je ne l'aurais fait en d'autres circonstances (mais puis-je en être certain ?) : pour quelle raison a-t-il fait ceci ou cela, pourquoi a-t-il changé, ne fût-ce que dans une infime proportion, le pourcentage de sable dans le mortier ? Pourquoi a-t-il retiré les étais des échafaudages quelques heures plus tôt que d'habitude ? Devant sa mine dépitée, j'insiste pour qu'il recommence entièrement plusieurs parties du boulot. Si quelqu'un ici fait valoir sa supériorité hiérarchique, c'est moi.

Gerald et moi avons toujours entretenu d'excellents rapports, je l'ai toujours respecté puisque c'est le promoteur, sans lui permettre de s'écarter de mes instructions dans le seul but de rogner les angles et de réduire les coûts. Or, aujourd'hui, me surprenant d'ailleurs moi-même, je me trouve plus enclin à remettre en question ses décisions. A un moment donné, pour la première fois depuis le début de notre collaboration, nos humeurs s'échauffent. Levant la voix, il me rappelle que c'est lui le responsable du projet : c'est son argent, c'est à lui de trancher en dernier recours. J'en perds mon sang-froid. Je réplique qu'il m'a choisi comme architecte, il ne peut plus remettre en cause mes instructions. Ça ne change absolument rien au fait que c'est son projet, insiste-t-il. Dans ce cas, lui dis-je, d'un ton calme mais ferme, il peut travailler à sa manière mais il lui en coûtera plus, en temps comme en argent. Je serai heureux d'abandonner le projet sur l'instant s'il veut nommer un autre architecte, du moment qu'il me paie mon salaire entier plus les indemnités prévues par la clause 73.2 (c).

Tout au long de la prise de bec persiste le sentiment dérangeant que toute cette scène est du théâtre ; j'observe, de loin, mes deux interlocuteurs faire leur numéro et (c'est encore plus déconcertant !) moi-même faire le mien. J'ai l'impression particulièrement déplaisante que, même si les acteurs jouent bien, la pièce est mauvaise. Quelqu'un devrait songer à la récrire.

A moins que ce ne soit justement l'interprétation qui compte, malgré les haussements de ton.

Lorsque nous en avons fini, beaucoup plus tard que je ne l'avais envisagé, il me reste la sensation d'un mécontentement profond. Si mes doutes de départ se sont révélés sans fondement (j'ai, n'est-ce pas, survécu à cette première épreuve), je n'ai rien fait d'une importance capitale, je n'ai rien prouvé mais j'ai, par contre, gâché les bonnes relations que j'entretenais avec l'équipe. En surface, nous nous sommes séparés sinon amis du moins bons collègues. Mais un ressort est cassé entre nous : notre confiance mutuelle a été ébranlée.

Posant la main sur la poignée de la portière de ma Porsche (la vitre maculée a été nettoyée mais il reste des traces), je prends le temps de regarder en arrière. Arrête-toi, marque deux temps, retourne-toi, rappelle-toi de reculer la

jambe gauche, sinon ça aura l'air bizarre. Ils sont encore plantés là dans l'attitude qu'ils avaient quand je les ai quittés, à l'entrée principale de l'immense bâtiment gris gainé d'échafaudages. Avec leurs casques de chantier, on dirait des personnages de Lego. Par habitude ou mû par un tardif élan de bonne volonté, je lève la main droite pour leur faire au revoir. Pas de réaction.

Je m'installe au volant. Allez vous faire foutre !

Du moins ai-je surmonté cet obstacle. Maintenant, je peux affronter le reste.

Je sais pourtant que le pire est à venir. Je dois encore me confronter à ma famille. A leur tour, ma femme et mes filles vont devoir faire face à ce que j'ai vu moi-même ce matin dans le miroir.

Je reste assis un certain temps dans la Porsche. Ma première impulsion est une fois encore de téléphoner à Carla. C'est même plus urgent qu'avant, ce besoin de lui soutirer l'assurance sans laquelle je ne pourrai continuer à vivre cette journée intimidante. Je compose son numéro sur mon portable. Mais, au moment de l'activer, j'arrête mon geste et le laisse en suspens. Dois-je vraiment risquer de lui parler tout de suite ? Comment pourrais-je lui expliquer quoi que ce soit avant d'avoir moi-même une idée claire de ce qui se passe ?

Je tente de rassembler mes pensées. Rien n'a de sens.

Ma première réaction devant le miroir, je m'en souviens, ce fut la honte. Pourquoi ? Sûrement pas la honte d'être noir. Plutôt de ne pas me reconnaître : il n'y avait rien dans le reflet avec quoi je pusse m'identifier. Pire : rien que je pusse même reconnaître. Découvrir que je n'étais plus *moi*. Oui, ce doit être ça. Ne plus rien trouver en soi à quoi se raccrocher. Et si je ne peux plus me reconnaître, moi, alors il n'y a plus rien dans le monde que je puisse prétendre *connaître*. Prise de conscience qui commence à peine à se confirmer.

Je ne peux pas rentrer chez moi, pas encore. Il est peu probable que Carla y soit déjà. Sa journée du lundi au magazine est toujours très chargée, je ne l'attends pas avant cinq heures. Mais je ne peux courir le risque de tomber sur elle. En tout cas, je ne peux pas rentrer avant l'heure du déjeuner, heure à laquelle Alida part. Les filles ne rentreront pas avant quatre heures : d'ordinaire, elles restent à l'école pour une session de soutien, suivie par leur cours de musique. De son côté, Silke est un facteur plutôt négligeable : elle a ses propres habitudes secrètes et, la plupart du temps, nous évite. N'empêche, à cet instant précis, dans la maison le danger rôde.

Si je ne peux pas trouver en mon for intérieur la confiance nécessaire, je devrai la trouver à l'extérieur, au-delà de mes limites personnelles. Instantanément, je sais où je dois aller.

J'annule mon appel à Carla et allume le moteur. De façon presque mécanique, je me dirige vers De Waal Drive pour sortir du Cap, contourner la montagne et prendre la direction des banlieues sud. Je descends vers Paradise Road et Claremont. De près, l'immeuble, superbe, éclipse jusqu'à la montagne. Claremont Heights. Mon chef-d'œuvre : jusqu'à ce jour, en tout cas, aucun doute là-dessus... Au cours des trois dernières années, dès que je suis gagné par l'inquiétude, si je suis sujet à l'angoisse ou en proie au doute, quand j'ai besoin de reprendre confiance, c'est ici que je viens. La façon dont le bâtiment m'englobe, m'enveloppe de ses ailes d'aigle, m'accueille, me

réconforte, a un je-ne-sais-quoi de biblique. Il est majestueux, impressionnant, magnanime, provocateur, fun. Ce n'est absolument pas, à mes yeux, en tout cas, un remake de la tour de Babel que certains critiques y ont vu, de Fort Knox ou de Gormenghast, un cousin du musée Guggenheim de Bilbao, la résurrection d'un temple maya ou d'Angkor Vat, un décor pour *Les Aventuriers de l'arche perdue* ou *Star Wars*. Plus que tout autre, mon inspiration, c'est Escher.

Claremont Heights, donc, me requinque chaque fois que je viens ici. Je me fais l'impression d'être un enfant qui a fini son premier Lego. Mon immeuble me fait rire. Il me réconforte, me calme, m'inspire.

Je me gare dans une petite rue non loin, préférant entrer dans l'enceinte à pied (même si y pénétrer en voiture est un pur plaisir).

A cent mètres de l'entrée nord-ouest, par laquelle je passe le plus souvent, se trouve un petit groupe de *bergies*. Des clodos agglutinés sur le trottoir qui, tout en jouant aux dés et en buvant du *blue train* au goulot de bouteilles enveloppées dans du papier journal, se passent de la colle ou du *tik*, fument de la *dagga*, se chamaillent, rient et jurent à qui mieux mieux. Ils sont donc de retour ! Je ne les avais pas revus depuis des lustres : je pensais avoir réussi à les éloigner définitivement avec mes menaces. Un collègue m'avait refilé un truc qui marchait à tous les coups. Un après-midi, excédé par leur présence si près de *mon* immeuble (le bruit, les détritrus, l'alcool et la bamboche sur le trottoir, sans compter qu'ils pissaient et chiaient en public), je suis donc allé les trouver ; je suis resté debout près d'eux pendant un moment, puis je me suis assis sur le bord du trottoir, leur ai offert des chips dans un grand paquet que j'avais pris soin d'apporter, et me suis mis à parler à la galerie, sans en regarder un en particulier, comme si je parlais tout seul. D'abord, ils hésitèrent, jusqu'à ce que la bouteille d'Old Brown que j'avais apportée finisse par délier les langues.

“Alors, les gars, vous vivez dans les parages ?”

Et de se pousser, de se donner des coups de coude, de se taper sur la cuisse avant que l'un d'entre eux, encore hésitant, réponde que : oui, ils créchaient dans les parages.

“Ça fait longtemps ?

— Pour ainsi dire.

— Pourquoi tu veux savoir ?” demanda un jeune – la voix rageuse, le regard furibond, les yeux plissés, le blanc des yeux jaunâtre injecté de sang.

“Je m'intéresse à l'histoire de l'endroit, voilà tout.

— Quelle histoire ?” La méfiance s'étalait en une couche palpable sur sa langue ralentie.

“Comprenez-moi... je veux découvrir ce qui s'est passé ici autrefois.

— Pourquoi ça ?” Cette fois, c'était une femme. Elle avait un visage khoi typique, triangulaire, talé et amoché comme un avocat trop mûr, ridé par l'alcool autant que par l'âge : elle devait avoir, allez savoir, entre quatre-vingt-dix ans et la trentaine. Plus de dents, pour ainsi dire. Sa robe ou l'assortiment

de hardes qui en tenait lieu laissait voir un sein, ratatiné comme un sac en papier kraft mis en boule, le téton écaillé et violacé comme la tête d'un lézard.

“On m’a raconté qu’autrefois il y avait un cimetière juste là où se dresse cet immeuble maintenant. Il y avait des centaines de tombes...”

Avant même que j’aie pu terminer, ils avaient déguerpi. Un instant, ils étaient tous là, le regard rivé sur la bouteille d’Old Brown et le paquet de chips, le suivant ils avaient disparu. Evaporés. Pas un bruit, rien.

Aucun habitant de l’immeuble ne les avait jamais revus. Mais il y a quelque temps, très peu de temps, certains membres de la tribu ont donc fait leur réapparition dans le quartier : sans doute des nouveaux qui ne connaissent rien au passé.

L’ironie, c’est que mon histoire n’était pas du tout une invention, alors que ça l’avait été dans le cas de mon collègue. Nous avions presque terminé de creuser les gigantesques fondations lorsque avaient été mises au jour de vieilles tombes dépourvues d’inscriptions. Je sentis mon cœur se serrer quand le chef de chantier m’appela sur mon portable pour me faire part de sa découverte. A peine deux ans plus tôt, la même chose était arrivée à un promoteur : pendant les travaux, à Green Point, on avait trouvé des tombes d’esclaves datant des premières années de la colonie. Plusieurs associations d’archéologie, d’histoire et de protection du patrimoine étaient intervenues séance tenante et les travaux avaient été suspendus sur l’heure, jusqu’à ce qu’on puisse effectuer des fouilles complètes. Lesquelles avaient duré une éternité. Je fus pétrifié à l’idée qu’un obstacle semblable puisse retarder plus encore mon projet de Claremont.

Je ne sous-estime pas la valeur de la recherche historique. Comme tout le monde, j’estime notre héritage culturel ou quelque nom qu’on veuille donner à cela. Mais le temps jouait contre nous. A la suite d’un hiver excessivement froid et humide, nous avions essuyé des retards abominables. Si l’on devait arrêter de creuser pour permettre l’identification des tombes, ce pourrait être le coup de grâce. Je risquais de perdre les millions des investisseurs mais aussi, tout bonnement, le contrat.

Je n’avais qu’une solution : les preuves de l’existence des tombes devaient disparaître. Littéralement du jour au lendemain. Le chef de chantier partagea entièrement mon point de vue. La découverte inopportune lui coûterait un bonus considérable. Au moment où il m’avait appelé, seules deux tombes avaient été mises au jour et quelques ouvriers seulement étaient au parfum. Nous avons discuté de l’affaire très avant dans la nuit. Puis nous avons fait venir les bulldozers. Aux toutes premières lueurs du jour, nous avons terminé de creuser. Les quelques sacs d’ossements humains qui avaient été dérangés furent enterrés dans une tombe creusée à la hâte, à la limite du terrain. Les quelques hommes de confiance réquisitionnés pour l’opération reçurent une récompense importante en liquide, non pas pour élimination de preuves mais parce qu’ils avaient accepté de faire des heures supplémentaires, de nuit, pour

respecter un délai fictif. A part la poignée que nous étions à être dans le secret, personne n'y vit que du feu. Beaucoup plus tard, des rumeurs circulèrent et je promis de faire tout ce qui était en mon pouvoir pour "clarifier l'affaire". Les deux tombes clandestines à l'extrémité de la propriété furent fouillées, on transmit la poignée d'ossements aux archéologues de l'université du Cap et, au cours d'une cérémonie modeste mais touchante, nous fûmes félicités pour notre engagement dans la défense du patrimoine national. Les spécialistes conclurent qu'il était possible que les restes de squelettes humains trouvés dans les tombes sans inscriptions aient pu être ceux d'esclaves attachés au poste de rafraîchissement connu autrefois sous le nom de Papenboom et établi pour le confort des voyageurs qui se rendaient du Cap à Constantia ou dans ses environs. On installa une modeste plaque en cuivre dans l'une des entrées de Claremont Heights, et on en resta là.

Il existe une séquelle touchante à cet épisode. Moins d'un an après l'inauguration du bâtiment, des rumeurs commencèrent à circuler sur un fantôme qui aurait hanté le sous-sol et le rez-de-chaussée de l'entrée sud-ouest. Un vieillard hirsute, vêtu à l'ancienne mode, la barbe mangée par les mites, était censé errer, la nuit, trébuchant sans cesse, marmonnant, gémissant : il recherchait, prétendait-on, sa vieille demeure, accostait quiconque passait par là et envoyait les malheureux dans une direction où ils ne souhaitaient pas aller. En plusieurs occasions, lorsque de bons samaritains lui proposèrent en toute bonne foi de le reconduire chez lui, il les aurait amenés à prendre l'ascenseur du vingtième et dernier étage, d'où, dirent-ils, il avait essayé de les faire sauter dans le vide. Mais ces rumeurs ne furent jamais confirmées : qui l'eût cru ? C'est désormais devenu l'une des charmantes légendes urbaines du Cap, qui ajoute considérablement à la réputation (et donc à la cote) de mon immeuble.

Aujourd'hui, quand je découvre les *bergies* après une absence de près de six ou sept ans, j'ai envie de ressortir ma vieille histoire de cimetière. Mais quelque chose dans leur attitude me retient. Je n'entends pas le joyeux badinage malicieux d'autrefois. Assis là, l'air renfrogné, ils me fusillent du regard avec une hostilité crue. Quand je marmonne une salutation, ils continuent de me dévisager sans répondre. Je suis sûr que si, aujourd'hui, j'approchais avec ma bouteille d'Old Brown ils la refuseraient. Car, aujourd'hui, je ne suis pas un Blanc pétri de bonnes intentions qui essaierait de s'insinuer dans leurs bonnes grâces. Aujourd'hui, je suis noir : j'ai été promu du dernier échelon de l'échelle jusqu'au sommet, dépassant ceux-là qui jadis se trouvaient à mi-parcours et ont depuis été rétrogradés. (Quel est le vieux truisme bancal ? Hier, nous étions trop noirs pour les Blancs, aujourd'hui, nous sommes trop blancs pour les Noirs.)

Les *bergies* ne m'offrant plus aucune excuse pour m'attarder ici, je n'ai plus guère de raison de continuer à contempler la masse imposante de mon immeuble. Mais je m'aperçois que j'ai encore le temps de rendre une visite rapide à ma collègue, Lydia Le Roux, qui m'a associé à son projet pour le

quartier de Khayelitsha. Avec son époux, qui est professeur et peintre, elle habite ici, au treizième étage, depuis les débuts de Claremont Heights. Avec Carla, nous sortons souvent avec eux le soir ou partons ensemble en week-end. A vrai dire, nous sommes même censés venir dîner chez eux ce soir. Il pourrait ne pas être opportun de la voir maintenant et, de toute façon, elle ne doit pas être chez elle. Lydia déborde d'énergie. Elle est rousse, au fait, devrais-je ajouter ; et plutôt séduisante, même si elle n'a pas d'aussi beaux cheveux, une crinière aussi saisissante, aussi conquérante, que celle de Carla.

Par une curieuse coïncidence (qui ne fut révélée que quelque temps après), je fus témoin de la première rencontre entre Lydia et David.

Je connaissais les parents de Lydia, les Dreyer. Ils avaient une boutique de matériel pour peintres sur Long Street, avant qu'ils ne déménagent dans une petite rue près de Lansdowne Road. Leur fille suivait des études d'architecture à l'université du Cap. Nous avions plusieurs années de différence mais nous nous étions rencontrés lors d'une soirée de fin d'année organisée par la section archi de la fac ; peu après, nous étions sortis ensemble. Dès le départ, j'avais été attiré par sa façon d'être : elle ne s'en laissait pas conter. Des rumeurs circulaient selon lesquelles elle avait donné du fil à retordre à ses professeurs. Je la trouvais attirante : sa silhouette athlétique, l'expression sardonique qu'elle arborait la plupart du temps, la myriade de petites couettes qu'elle se faisait dans les cheveux. Mais elle n'était pas facile avec les garçons qui avaient le moindre penchant pour le romantisme.

Nous avions souvent passé ensemble la pause déjeuner soit à la cafétéria du club des étudiants soit simplement, un café et un sandwich à la main, sur les marches du Centlivres Building, mais la première fois que je lui ai demandé si elle accepterait de passer une soirée avec moi, elle répliqua du tac au tac :

“Pourquoi ?

— J'aimerais que nous fassions un vrai repas ensemble. Nous n'avons jamais le temps de vraiment discuter.

— Tu es sûr que tu veux seulement *discuter* ?

— Absolument.

— Dans ce cas, c'est d'accord.”

Ce fut le premier de nombreux rendez-vous. Elle tenait toujours à payer sa part, ce que, au début du moins, je prenais pour une insulte ; mais c'était ça, ou pas de rendez-vous. Or, faire la conversation avec elle valait vraiment la peine. Elle ne s'intéressait pas seulement à l'architecture : incisive et stimulante, elle pouvait discuter intelligemment sur la peinture, la sculpture, la musique mais aussi sur la politique. L'apartheid et ses séquelles, inévitablement (tout allait toujours trop lentement pour elle), mais aussi la détérioration de la politique américaine, la transition turbulente en ex-Europe de l'Est, les dissimulations sournaises de Blair, les innombrables trahisons de l'Afrique par l'Occident et ses propres gouvernants. Passer une soirée en compagnie de Lydia pouvait être épuisant. Mais cela valait toujours le coup. Ce n'est que lorsqu'on tombait dans le “mélo”, comme elle disait, que ça se

corsait. A la rigueur un baiser volé, quand j'étais assez rapide pour la prendre au dépourvu ; sans quoi, nos rendez-vous commençaient et se terminaient toujours avec une poignée de main virile (appuyée par son regard impénétrable).

Tout cela changea de but en blanc, un soir où nous étions restés tard dans le bâtiment d'archi. Souvent, de nombreux étudiants s'attardaient là pour travailler après les cours sur leurs projets et leurs portfolios ; mais, par cette soirée divine, nous étions miraculeusement seuls. Je travaillais sur un projet important. Lydia était venue me tenir compagnie. Ce que je trouvais de sa part à la fois généreux et stimulant mais, hélas, aussi, frustrant. Parce qu'elle se mit à commenter tout ce que je faisais, de façon incisive et même carrément hargneuse. D'abord, je m'évertuai à garder mon calme : après tout, elle n'avait pas mon bagage ; elle n'en paraissait pas moins résolue à me descendre en flèche.

Jusqu'à ce que, n'y tenant plus, je lui demande, sèchement, de la boucler.

Elle me dévisagea, incrédule : "C'est toi qui me demandes de la fermer ?

— Exact.

— Puis-je savoir pourquoi ?

— Parce que, de toute la soirée, tu n'as pas arrêté de te mêler de ce qui ne te regarde pas, tu m'as dérangé... et je n'en peux plus, tout simplement.

— Tu ne souhaites pas que je dise la vérité ?

— Je ne veux pas que tu prodigues tes conseils sur des sujets auxquels tu ne connais rien.

— Oh, désolée ! répondit-elle d'un ton sec. Mais, à voir ce que tu as produit ce soir, j'ai plutôt l'impression que c'est *toi* qui n'y connais rien.

— Lydia !" Je fis de mon mieux pour me retenir. "Tu es en troisième année et tu as le culot de croire que tu peux me corriger et m'insulter de cette façon !

— Je crois que tu as la folie des grandeurs, Steve, répliqua-t-elle, imperturbable. Et il faut que quelqu'un te fasse revenir sur terre, sinon tu vas bousiller ton projet.

— Bien sûr, tu juges que c'est toi qui dois t'en charger ?

— Oui. Parce que personne d'autre ne semble avoir le courage de te dire la vérité en face. Pas même tes profs.

— Je vois. *Toi* tu as la science infuse et tu sais mieux que tout le monde ?

— Non. Mais je tiens à toi.

— *Quoi ?*

— Je n'aime pas te voir gâcher un travail qui pourrait être dix fois meilleur.

— Je préférerais que tu gardes pour toi tes opinions de troisième année !

— Steve, tu n'es qu'un gamin gâté. Et je ne vais pas te laisser continuer cette merde.

— Merde à toi ! Qu'est-ce qui peut te faire croire que tu es une architecte de génie ?

— Tu n'es pas le seul génie dans les parages, figure-toi. Même si c'est ce que tu sembles croire.

— Oh, casse-toi, Lydia ! criai-je soudain, incapable de supporter davantage son impertinence.

— C'est exactement ce que je vais faire." Et de tourner les talons.

Je la regardai s'éloigner, sans voix.

Elle semblait être décidée à sortir, à se laisser engouffrer par le bâtiment plongé dans l'obscurité, puis par la nuit. Or, arrivée à la porte, elle se retourna lentement. Je vis qu'elle était furieuse. Mais elle réussit à contenir sa colère.

"Tu me déçois *tellement*, Steve", lâcha-t-elle après un long silence.

J'étais encore trop furieux pour lui répondre.

"Je ne t'aurais jamais cru aussi peu sûr de toi... au point de ne pas être capable d'accepter la critique, même de *moi*."

— Et pourquoi te crois-tu tellement spéciale ?

— Je te l'ai dit, dit-elle très posément. Je tiens à toi.

— Tu *quoi* ?" De toute évidence, je n'avais pas saisi toute l'implication de sa phrase, un peu plus tôt. Je la dévisageai, bouche bée.

"Ce n'est pas une invitation sous quelque forme que ce soit, fit-elle, agacée.

— Qu'est-ce que tu veux, alors ?

— Je ne veux pas te faire de mal ou briser quoi que ce soit entre nous. Mais, si tu veux me laisser une chance, je pourrais te montrer ce que *moi* je ferais à ta place."

Je plissai les yeux et scrutai son visage. Ensuite, me mettant de côté, je lui dis : "Bien. Montre-moi ça.

— N'aie pas peur de critiquer", déclara-t-elle sans rire, avant de s'asseoir sur le tabouret devant ma planche à dessin.

Certes, son croquis n'était pas parfait, il était bourré de défauts (le genre de défauts auxquels on pouvait s'attendre de la part d'une étudiante de troisième année). Mais l'idée de base était lumineuse, bien meilleure que la mienne.

Lorsqu'elle eut terminé, je restai très longtemps debout derrière elle, sans dire un mot.

"Alors ? s'enquit-elle enfin, tournant son visage vers moi.

— C'est..." J'étais sur le point de la descendre en flèche à mon tour. Mais quelque chose me retint. La limpidité de ses yeux ?

"C'est vraiment chouette, Lydia", dis-je, apaisé.

Je posai les mains sur ses épaules. Après un instant, je les descendis sur sa poitrine. Ses tétons réagirent instantanément. Elle ne portait pas de soutien-gorge sous son chemisier en coton.

Elle posa ses mains sur mes poignets. "Non, fit-elle doucement.

— Si."

Notre relation, établie sur des bases stables et saines, dura deux ans. Avant d'évoluer vers une brève période tempétueuse, en feu d'artifice, qui précipita sa fin. Lydia tomba enceinte. Nous aurions dû le prévoir : téméraires, nous ne pouvions supporter l'idée de laisser de mesquines considérations matérielles réprimer nos ébats ; tous les deux, nous détestions les préservatifs. D'un autre

côté, un bébé à cette époque-là nous aurait gâché la vie. Ses parents, quelque chaleureux, généreux et adorables qu'ils fussent, étaient de la vieille école. Ils insisteraient pour que nous nous mariions. Cela, au mieux, forcerait Lydia à interrompre ses études, sinon à y mettre un terme. Nous passâmes de longues nuits à discuter de la situation. Je voulais qu'elle garde l'enfant. Je lui promis que je ne la laisserais pas tomber. Ensemble, nous trouverions un moyen. Il fallait aussi, absolument, qu'elle ait son diplôme. Tout ce talent, cette énergie, cet enthousiasme ne pouvaient rester lettre morte !

Elle demeura inflexible. "Je ne peux pas continuer mes études *et* avoir le bébé, Steve. Pas maintenant. Dans quelques années, peut-être. Mais pas maintenant.

— Donc ?

— Tu le sais bien.

— Nous ne pouvons pas faire ça.

— Nous n'avons pas le choix.

— Je ne te le permettrai pas !

— La décision ne t'appartient pas, Steve.

— Nous l'avons fait ensemble. La responsabilité est partagée !

— C'est à moi de choisir.

— Tu ne peux pas me faire ça, Lydia !

— Il va bien falloir que tu t'en remettes à moi."

Et ainsi de suite. Nos disputes continuèrent dans cette veine. Nous atteignîmes un point où elle sembla se ranger à mon point de vue. Mais elle me demanda de lui accorder encore le temps de la réflexion, seule, en toute lucidité et tranquillité, prétendit-elle. A contrecœur, j'acquiesçai.

Trois semaines plus tard, elle manqua mourir.

En fin de compte, elle avait avorté. Elle ne s'était pas fait accompagner. Elle connaissait plusieurs étudiantes qui avaient employé les services d'une vieille bonne femme de Retreat. Une ou deux ne s'en étaient pas très bien sorties. Les autres oui. Elle n'avait pas fait partie du lot des chanceuses. Il arriva quelque chose de très grave, de très dangereux. Elle dut aller au Groote Schuur pour être opérée en urgence. Elle ne m'en informa qu'une fois tout terminé.

Encore aujourd'hui, j'ignore comment elle s'est débrouillée pour le cacher à ses parents. Le fait qu'à l'époque ils aient été en Europe, effectuant un voyage auquel ils rêvaient depuis des années, facilita les choses. Je fus pourtant étonné qu'elle ne leur ait jamais rien dit après leur retour, que jamais sa détermination ne faillît, qu'elle réussît à faire passer ça pour une appendicite bâclée.

Mais des mois s'écoulèrent avant que nous puissions ne fût-ce qu'essayer de reprendre notre relation. Nous ne pourrions jamais plus être amants. Dans un instant de faiblesse, le seul dont je me souviens de cette période sombre, elle m'avoua qu'elle ne pourrait jamais plus avoir d'enfants. Ce fut la cicatrice durable de cette épreuve.

“D’une certaine façon, c’est peut-être une bonne chose, déclara-t-elle, arborant un sourire courageux mais amer. Désormais, je pourrai davantage me consacrer à mon travail.”

Je fus incapable de supporter sa nouvelle dureté, le résidu d’aigreur que l’expérience laissa en elle. N’empêche, peu à peu, nous réussîmes à faire évoluer notre relation vers une espèce de camaraderie détendue. Nous restâmes bons collègues plutôt qu’amis intimes. Ce fut, indubitablement, l’une des grandes pertes de mon existence. Si je ne craignais de verser dans le “mélo”, je serais tenté de dire qu’après cette expérience je perdis une partie de ma capacité à aimer de façon aussi inconditionnelle, aussi folle, aussi absolue que j’avais aimé Lydia. Mais, oui, le temps a le don de panser ce genre de plaie. Son processus d’atténuation... Les plaies guérissent même si elles ont tendance à se raviver les jours de pluie. La vie continue, comme on dit. Nous, en tout cas, nous avons continué. Et, après l’apparition de Carla dans ma vie, tout ressentiment disparut entre Lydia et moi. Je n’ai jamais rien raconté à Carla de mes amours avant elle. Parfois, j’ai l’impression qu’elle soupçonne, de cette manière qu’ont les femmes de deviner, qu’il y a eu “quelque chose” entre Lydia et moi avant qu’elle ne fasse elle-même irruption dans ma vie. Mais elle ne s’est jamais sentie menacée, de sorte que c’en est resté là. Nul besoin de remuer un passé bien enterré. Lydia et moi avons donc pu continuer à travailler ensemble. Nous critiquons nos réalisations respectives sans empoignades. Le respect est mutuel. Carla n’eut aucun mal à nous avoir tous deux pour amis ; tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes. Comme on dit.

Et puis Lydia a rencontré David. Dès le début, je me suis dit : Cette histoire ne durera pas. Or ils sont encore ensemble. Et heureux, à ce qu’il semble. Peut-être l’absence d’enfants n’y est-elle pas étrangère : ils sont contraints de fouiller au plus profond d’eux-mêmes pour trouver encore à partager.

Le jour où ils se sont rencontrés, j’étais allé à Lansdowne Road prendre un café avec elle. Son père faisait un excellent café. Un mélange moka de Java, Blue Mountain et d’autres provenances dont il gardait le secret ; sans oublier, je crois, quelques ingrédients pas très orthodoxes. Un soupçon de cannelle, peut-être ? Qui sait, un infime soupçon d’écorce d’orange ? Barend Laubscher refusa toujours de révéler ne fût-ce qu’une partie de la recette.

Ce matin-là, je rencontrai Barend non loin de sa boutique et nous engageâmes la conversation. Lorsque nous parvînmes à la porte, qui était grande ouverte (c’était une journée d’été lumineuse et torride), nous entendîmes des cris à l’intérieur. Entrant pour apprendre de quoi il retournait, nous découvrîmes Lydia debout derrière le comptoir, en pleine dispute avec un client volumineux qui, vociférant, furibond, paraissait être au bord de l’apoplexie et avançait vers elle, bras tendus, comme pour l’étrangler. Un autre client, le genre universitaire pâlot, faisait de grands gestes aussi éperdus qu’inefficaces, comme s’il avait voulu attraper le gros homme par-derrière mais était en fait trop timide pour agir. Barend et moi nous hâtâmes de nous

interposer entre Lydia et son agresseur peu ragoûtant. De toute évidence dépassé par la tournure que prenaient les événements, il commença à opérer une manœuvre de repli ; le jeune homme fluet dirigeait encore vers lui des mouvements furtifs, comme on tente d'écraser une abeille tout en craignant de se faire piquer. L'affaire en resta là... une simple histoire de tube de peinture qui n'était pas celui que le client avait espéré... si ma mémoire est bonne. A sa manière joviale et cajolante, Barend endigua bientôt l'agression. Il invita même l'assaillant de Lydia à prendre une tasse de café avec nous mais l'homme refusa et partit en bougonnant et en bredouillant, telle une abeille prise dans une bouteille.

Moi non plus, je n'avais plus envie de café et, m'excusant, je partis aussi, laissant dans la boutique le père, la fille et l'inconnu falot : de toute évidence, un jeune homme bien intentionné mais plutôt mou. Une bonne semaine après, sinon plus, Lydia m'apprit, étrangement gênée et rougissante, que le jeune homme était peintre, qu'il s'appelait David Le Roux et que tous les deux... ma foi...

Ce n'est qu'après que nous fûmes mariés, Lydia à son David, moi à Carla, que notre relation à tous mûrit pour devenir le quatuor à l'équilibre délicat que nous formons encore aujourd'hui. Et c'est pourquoi, par cette chaude journée où tout semble à découvert et sans équivoque, je veux lui rendre visite. Pas pour une consultation professionnelle comme d'habitude mais pour une tasse de thé amicale. Sauf que, naturellement, aujourd'hui je ne suis pas l'homme que j'étais, l'homme qu'elle a vu la dernière fois.

Que se serait-il passé par cette soirée désormais lointaine au Centlivres Building, si j'avais été noir ? Aurais-je osé ? Aurait-elle... ? Il est fort probable que les choses auraient été différentes.

Peut-être est-ce ce que je suis venu chercher à Claremont Heights aujourd'hui : une sorte de certitude. Je cherche à me rassurer. Dans cet endroit où je peux me mettre en quête de qui et de ce que je suis. Parce que Lydia devrait être capable de m'aider.

Pourtant, je sais déjà que, même si elle est chez elle et si nous pouvons parler, je suis le seul à pouvoir fournir des réponses ou prendre des décisions. Tout, à l'intérieur et autour de moi, commence à se stabiliser et à mieux se définir.

Je dois bien aller *quelque part*. Mais comment ? Et où ?

Etre noir en Afrique du Sud n'est plus ce que c'était autrefois. De plus d'une façon, c'est peut-être même le contraire de ce que c'était. Voilà qui pourrait sûrement tourner à mon avantage, non ?

Rien que d'y penser, ça m'agace. Je ne dois pas chercher dans cette direction. Que l'évolution soit à mon avantage ou à mon détriment, ça n'a rien à voir dans l'affaire. Je veux découvrir ce que signifie : être noir. Je veux découvrir ce que cela signifie d'être *moi*. En cet instant précis existe une possibilité – l'espoir ? – que Lydia puisse m'y aider.

Je m'arrête devant l'appartement 1313 et appuie sur la sonnette.

Il ne se passe rien. Lydia n'est pas chez elle. Dommage, mais je n'aurais pas dû espérer l'y trouver en milieu de journée.

Je devrai donc attendre jusqu'au soir. J'aurais pourtant bien voulu discuter de notre projet. Nous l'avons conçu ensemble. Je ne me rappelle même plus lequel des deux a eu l'idée : depuis le début, c'est une collaboration. Dès notre première soirée dans le sinistre bâtiment de l'Upper Campus, nous avons appris à concocter nos projets ensemble. Parfois au prix de cris et de disputes. Mais toujours avec un profond respect mutuel.

En gros, un projet très simple. Pour essayer de rattraper le retard de l'habitat de la population noire et de vaincre l'apparente incapacité du gouvernement à agir vite et avec efficacité.

Nous nous refusons tout simplement à travailler sur un nouveau projet immobilier (avec des fonds scandinaves, chinois, canadiens, qu'importe) qui nous amènerait à construire des milliers de petits cubes après détournement de la moitié de l'argent par les directeurs d'études, leurs épouses et leurs petits copains, les ministres, leurs épouses et leurs petits copains, les P.-D.G., leurs épouses et leurs petits copains, les intermédiaires, leurs épouses et leurs petits copains, les consultants, leurs épouses et leurs petits copains... Tout ce que nous avons proposé, c'est de construire un mur. Un très long mur. Très solide. Pourvu d'une alimentation électrique suffisante pour alimenter un nombre spécifique d'unités. Et des canalisations d'eau et le tout-à-l'égout pour desservir le même nombre d'unités. Après quoi, nous invitons des populations déplacées, issues de campements illégaux, à venir construire leurs propres maisons contre le mur. Avec l'aide de notre consortium : pas sous forme de dons mais de prêts, suivant le principe du modèle bangladais de Muhammad Yunus. Nous répéterons l'exercice dix, vingt ou cent fois, dans le même township ou dans d'autres.

Le soir où, après d'innombrables cigarettes, whiskys et autres breuvages, nous avons finalisé le plan, fut une occasion semblable à notre lointaine première fois sur le campus : cela aurait pu déboucher sur un *Non*, suivi par un *Oui* et une folle session de jambes en l'air. Mais nous avons vieilli. Et, avec un peu de chance, nous nous sommes assagis. Sans compter que nous sommes mariés. Lydia avec David, moi avec Carla. Ni l'un ni l'autre, nous ne sommes enclins ou préparés à aller voir ailleurs.

Pour moi, aujourd'hui, notre projet a encore plus de sens. Si je suis bien ce que je commence à soupçonner que je suis, il me concerne directement. Après tout, il est destiné à "mes semblables". Même si je n'ai aucune idée de qui ils sont. Pour la simple raison que j'ignore qui je suis.

Je lâche la sonnette et rebrousse chemin. Je remonte le couloir jusqu'à l'ascenseur. Lequel arrive à l'étage avec un petit bruit feutré. Tout dans mon immeuble fonctionne à merveille.

Je me retrouve au rez-de-chaussée. L'espace d'un éclair, je suis tenté d'aller voir l'entrée sud-ouest. Qui sait, j'y rencontrerais peut-être le Mathusalem errant. Et puis non, en fin de compte, aujourd'hui j'ai assez à faire avec mes propres fantômes.

Dehors, les *bergies* sont encore éparpillés sur le trottoir comme du linge sale, autour de deux caddies de Shoprite où est empilé ce qui doit représenter tous leurs biens terrestres. Accroupie contre le mur d'enceinte de Claremont Heights, une femme avec un œil qui ressemble à une prune trop mûre, les jupes retroussées jusqu'aux cuisses, pisse copieusement. Deux autres sont engagées dans une dispute qu'on entend à des lieues à la ronde ; elles se taisent soudain dès qu'elles me voient apparaître. Le silence est gênant. Pour le briser, je tente un salut jovial :

“Vous êtes encore là ?”

Tous se contentent de me dévisager. Lorsque je passe devant eux, un homme du groupe s'écrie soudain : “*Jou ma se swart poes !* – le con noir de ta mère !”

Tout autre jour, je suis sûr que je n'aurais même pas relevé. Peut-être aurais-je, au pire, fait la grimace. Mais, aujourd'hui, je suis pris de court, je me sens totalement exposé. C'est plus que je n'en puis supporter, ça me touche infiniment plus que ne devrait le faire ce qui n'est après tout qu'une des railleries immémoriales des rues du Cap. Je la prends pour *moi*. Comme si cet ivrogne savait exactement là où ça fait le plus mal, où ça cause le plus de dégâts.

Or, ce n'est pas fini. Juste avant d'arriver au coin de la rue, j'entends s'élever du tas de corps délabrés et malodorants une voix qui crie, à personne en particulier : “Mazette ! Ces kaffirs croient que le pays leur appartient maintenant !”

Mes oreilles bourdonnent. L'espace d'un éclair, je perds tout contrôle. Je me retourne vers la confrérie des damnés, qui se lève tant bien que mal, entonne un chœur rauque et moqueur, prend des postures menaçantes. Je fonce vers eux. J'ignore ce que je vais faire mais, dans ma rage aveugle, je suis prêt à tout : je me sais capable de me jeter dans le tas et de frapper à bras raccourcis, n'importe qui, n'importe quoi à portée de poing. Je ne me suis pas bagarré depuis l'école communale : bien qu'en plusieurs occasions je n'en aie pas été loin, la raison ou la pusillanimité a toujours eu le dessus. Mais, cette fois, la bagarre semble inévitable ; je suis prêt.

J'approche d'eux. Moqueries et railleries s'amplifient pour devenir une véritable cacophonie. A l'extrémité de la rue se forme un groupe de badauds. Certains se mettent à crier mais ma colère m'empêche de comprendre de quel bord ils sont. Les *bergies* paraissent encore croire que je bluffe. Mais, quand j'arrive à la hauteur du premier d'entre eux, qui, avec difficulté, vient de se

lever du trottoir, ils semblent comprendre que je ne plaisante pas. Les moqueries éclatent en une série de plusieurs sons distincts, tel un miroir qui se brise. Je chope par le bas de sa chemise et attire à moi le clodo qui se trouve à portée de main. Il tombe, chialant de peur, et les autres (c'est la débandade) battent en retraite, pour se mettre à l'abri vingt mètres plus loin.

"Ag, s'te plaît, mec." Le malheureux dans la gouttière pleurniche. "S'te plaît, mec, c'était pas méchant ce que j'disais, mec, t'échauffe pas, mec, ag, s'te plaît, mec, *fuck it tog*, allons !"

Je lance la jambe en arrière comme lorsque, autrefois à la fac, quand je jouais au rugby, je me préparais à shooter.

Les autres *bergies* ont sombré dans le quasi-silence baveux d'un brouhaha gémissant.

Au dernier moment, je me ressaisis, envahi par un soudain dégoût. Face à ce clown. Mais surtout face à moi-même.

Prenant une profonde inspiration, je me détourne de ma victime, désormais réduite à un paquet de déchéance, genoux repliés contre le torse, se protégeant la tête avec les coudes.

"Tape-le ! Tape-le ! Tape-le !" psalmodient des badauds.

D'autres voix les accompagnent en fond : "Quelle honte ! *Fæitog ! Blerrie kaffer !* Donne-lui une bonne leçon, *ja* !"

Sans regarder en arrière, je rejoins le coin de la rue, m'éloignant de mon immeuble, la fierté de ma carrière. Je retourne à ma Porsche.

Dans mon dos, le silence. Mais, dès que j'oblique au coin de la rue, j'entends retentir à nouveau les cris insensés des *bergies* ; alors que, si je me retournais, je suis certain, sans avoir besoin de le faire pour le vérifier, qu'ils se calfeutreraient une fois de plus dans leurs abjects gémissements.

J'appuie sur la commande à distance. Le petit bip est tellement rassurant ! Sans attendre, je me glisse derrière le volant et démarre.

Je n'ai pas fait cent mètres que je m'arrête. J'éteins le moteur et reste prostré dans le siège, front sur le volant.

Je suis la proie d'un mal de tête à me faire voir des étoiles : mélange de colère, de révolusion et de rage.

Mais, par-dessus tout, de dégoût. Une honte totale. Merde, qu'est-ce qui m'est arrivé ? Qu'ai-je fait ? Que dirait Carla si elle devait l'apprendre ?

J'ai quasiment toujours vécu au Cap. Je connais les *bergies*. Leurs vannes, leurs moqueries débridées, leur causticité, leur exubérance, leur misère. Alors pourquoi ai-je craqué précisément aujourd'hui ? Je me sens sali. Je veux me cacher. Je n'ai qu'une envie : me casser d'ici ! Et ne jamais revenir.

Savoir que je me suis retenu *in extremis* ne me procure aucun réconfort. Je n'ai rien fait, à proprement parler. J'ai foutu la trouille à ce *bergie* et rien de plus. D'ailleurs, il le méritait bien. Avoir réussi à m'arrêter avant de déraper ne me console en rien. Ce n'est pas l'acte, ou l'absence d'acte, qui importait. C'est la propension inattendue à la violence qui m'a perturbé. *La violence* dont je me suis un instant senti capable. D'où surgissait-elle ?

Le con noir de ta mère ! Tous les jours, on entend ça à tous les coins de rue. Avec ou sans le *noir*. (A moins que toute la différence ne se situe justement là ?)

Ces kaffirs croient que le pays leur appartient maintenant ! Devant mon immeuble, merde ! Mais, après tout, n'était-ce pas le comble du comique ? Immensément comique. Pas de quoi causer ce sentiment d'humiliation et de honte.

Je relève la tête. Mon visage est couvert de sueur. Mes mains tremblent sur le volant comme si j'avais la fièvre.

Cela dit, tout de même, cet homme, quelle petite merde...!

Non. Non. Non. Si humiliation il y avait, j'ai été le seul fautif. Je ne dois rejeter la responsabilité sur personne. Et tout ça parce que je me suis regardé dans le miroir ce matin...? Rien de ce qui est arrivé au cours de cette journée ne m'a exposé de façon aussi pétrifiante au fait que je suis noir.

Je ne puis continuer à me triturer les méninges de cette manière. Cette situation, je ne peux l'expliquer. Surtout pas à moi-même. Je crois que je ferais mieux de m'y habituer, voilà tout.

Or c'est précisément ce qu'il m'est le plus difficile d'envisager.

Tout ce que je sais, c'est que je suis épuisé. Que j'ai honte. Que je suis et me sens sale. Je dois rentrer à la maison me reposer. Me sustenter. Je n'ai rien avalé depuis ma tasse de thé ce matin.

J'ai besoin de nager. Littéralement : de me rafraîchir.

Je dois rentrer chez moi.

Sur le chemin du retour, au volant de ma Porsche qui obéit de plein gré au moindre de mes gestes, je me sens peu à peu gagné par une certaine paix de l'esprit. Je maîtrise encore. Tout ça n'a été qu'une aberration momentanée, le rappel désagréable mais caduc d'un monde disparu à jamais (*n'est-ce pas ?*).

Mon esprit s'est remis sur pilote automatique, je contourne la montagne, descends vers l'océan, remonte vers les symétries et l'esthétisme de mon nid d'aigle.

La voiture de Carla n'est pas dans le garage. A cette heure-ci, Alida doit être partie.

Je suis soulagé, tout en sachant que l'accalmie ne peut être que temporaire. Du moins bénéficierai-je d'un peu de répit. A moins qu'il n'y ait encore quelqu'un dans la villa et que cette personne ne me découvre : moi, un intrus aux intentions coupables dans ma propre demeure...!

Brève interruption au moment où je passe du garage à la maison proprement dite. Dans le vaste vestibule, je croise notre chat Sebastian (diminutif de Johann S. : bien que ce soit une femelle, nous l'avons baptisée ainsi car elle a rejoint la maisonnée le 21 mars, jour de l'anniversaire de Bach). Au départ, elles étaient deux mais l'autre, Vivaldi, est morte de mort violente, écrasée prématurément par une voiture. Sebastian doit donc supporter les démonstrations d'amour souvent débordantes de la tribu. Notamment de nos filles.

Elle est toujours prête à se battre et, quand elle décide de prendre part à la fête, quelles que soient les circonstances, rien ne peut l'en empêcher. Témoin l'occasion mémorable où, un soir, elle nous rejoignit, Carla et moi, alors que nous faisons l'amour : après d'interminables préliminaires, juste au moment où j'allais la pénétrer, à genoux entre ses cuisses écartées, je sentis soudain une présence importune entre mes jambes. Abaisant le regard, j'eus la surprise de découvrir, sous mon érection, le petit museau polisson de Sebastian qui, dépassant mes couilles, rampait de tout son long vers le bas-ventre de Carla en ronronnant bruyamment. Carla et moi, nous nous écroulâmes de rire et ce fut la fin de cet étrange trio.

N'allez pas croire que Sebastian tienne toujours à se mêler à la fête. A la façon des chats, elle sait, avec un calme ineffable et une efficacité parfaite, quand elle en a eu assez et désire renoncer à nos activités mondaines pour une sphère raréfiée, supérieure. Aujourd'hui, elle semble s'être déjà retirée dans cet endroit auquel nous, simples mortels, n'avons pas accès. Elle devient alors plus que hautaine. Elle devient intouchable, inatteignable.

Lorsque je m'accroupis pour la saluer, Sebastian bombe son dos gracile,

noir de jais, et siffle entre ses incisives. Elle n'a jamais, *jamais* fait ça avant ; je suis blessé, ahuri, insulté.

“Sebastian...” dis-je gentiment.

Ce coup-là, elle me crache carrément à la figure, comme si j'étais un intrus sous mon propre toit, un inconnu, une menace, un ennemi.

Je me mets à ronronner mais ne réussis qu'à me sentir ridicule. Queue dressée en défi, Sebastian tourne les talons, se retire sur ses pattes tendues, élégante, digne, tel un ivrogne qui fait semblant d'être sobre.

Je suis idiot de me laisser affecter à ce point par son attitude. Pourtant, je me sens vraiment renié, rejeté d'une façon que je n'aurais pas crue possible. Tu es *mon* chat, ai-je envie de lui crier. Je suis *chez moi*. Tout ici *m'appartient*. Tu ne peux pas me traiter comme ça.

Elle peut le faire. Elle le fait.

Qui suis-je vraiment ?

Je pourrais prétendre que je m'en moque mais je sais que ça va me rester en travers de la gorge pendant un bon moment. Ma mère, qui était superstitieuse, y aurait vu un “signe”. A la lumière de ce que cette journée déroutante a déjà généré, je me sens très mal à l'aise. J'en ai ras le bol. Je suis troublé. Sebastian a-t-elle ressenti quelque chose que Gerald et Derek ont manqué ? A moins qu'ils n'aient simplement préféré masquer leurs véritables sentiments ? Johann Sebastian Bach est seule à ne pas être dupe. Mais si sa réaction sans équivoque signifie que l'image dans le miroir ce matin était la vérité sans fard, alors comment vais-je y faire face ? Si c'est une plaisanterie, vais-je pouvoir continuer à jouer ? Ou bien est-ce la réalité, ma nouvelle réalité intime ? En quoi, dans ce cas, suis-je transformé ? En *qui* ?

Quand découvrirai-je – *comment* découvrirai-je – qui je suis ? Qui j'ai été ? Qui je peux encore être ?

L'espace d'un éclair, j'ai envie de suivre la chatte. Il faut que je lui soutire un aveu. Confirmation ou dénégation, peu importe. N'importe quoi. *Quelque chose*.

Mais elle a disparu. Et je sais qu'elle ne reviendra pas, sinon de son propre chef.

Je dois monter dans mon bureau. Dans le tiroir supérieur droit de ma grande table de travail (design profilé, plateau en verre), je trouverai mes papiers d'identité. C'est évident, même un peu bête. Mais du moins cela me procurera-t-il un indice. Une photo. Je saurai à quoi je ressemblais avant. Dans mon univers fraîchement chamboulé, je cherche à être rassuré. J'ai besoin de preuves. Dans l'instant présent, après la réaction de la chatte, n'importe quoi sera préférable à cette confusion dans laquelle je me trouve.

Lorsque j'atteins la deuxième terrasse et commence l'ascension vers l'étage des chambres, j'entends dans mon dos des petits sons légers comme des murmures. Je m'arrête. Je me retourne.

Silke ! Elle revient de la piscine, cheveux blonds drapés irrégulièrement sur

ses épaules lisses et bronzées. Nue, elle traîne derrière elle un grand drap de bain aux couleurs vives, toniques, primaires : rouge, jaune, bleu. Ma première réaction est de trouver une cachette. J'avais oublié que notre jeune fille au pair pouvait être à la maison. Il est évident qu'elle ne s'attendait pas non plus à me trouver là. Mais, encore à l'extérieur, elle doit être aveuglée par le soleil car, sans s'arrêter ou hésiter, elle fonce droit sur moi. Elle fredonne un air.

Elle a déjà posé le pied sur la première marche quand elle s'arrête.

Ça y est : maintenant, elle m'a vu.

A ma grande surprise (et pour mon plus grand plaisir, d'ailleurs, un plaisir inattendu, élémentaire), elle n'adopte pas l'immémoriale position défensive de qui est surpris nue, dos rond, les mains sur le sexe. Elle ne pense même pas à se couvrir avec sa serviette aux couleurs primaires.

Elle lève les yeux vers moi, m'adresse un sourire, produit un petit son mélodieux à peine esquissé, *désolée* ou *Oh, c'est vous*, à moins que ce ne soient simplement des bribes de la chanson qu'elle fredonnait.

Je m'efface pour la laisser passer.

Je sens son odeur quand, d'un pas léger, elle s'écarte. Moins crème solaire, shampoing, ou un quelconque produit avec lequel elle aurait pu s'enduire la peau ou les cheveux, que le soleil lui-même, la féminité en soi. L'odeur de la lumière.

Elle s'arrête. Je suis conscient que j'inhale fort, profondément. Non pas pour emmagasiner seulement son parfum mais pour l'inhaler *elle*.

"Vous êtes très belle", dis-je. Ma voix me paraît étrangement calme.

Son petit sourire est revenu sur la rondeur provocante de ses lèvres. Peut-être ne les a-t-il jamais quittées. De très près, elles ont l'apparence légèrement gonflée des lèvres d'actrices dont on soupçonne les courbes naturelles d'être magnifiées artificiellement. Or, il n'y a rien d'artificiel chez Silke. Elle est toute nature, jeunesse et femme.

"Merci", répond-elle, avec une certaine rigidité. Pendant un instant (elle est allemande, après tout), je crois qu'elle va faire la révérence. Mais non, au contraire, elle fait tomber sa serviette. Par accident, peut-être. Peut-être pas.

D'instinct, je me penche et la ramasse. Mais, au lieu de la lui rendre, je m'en entoure les épaules. Tout se passe au ralenti. Une fois de plus, je suis conscient que je nous observe, d'un point de vue extérieur, légèrement en hauteur, comme si je l'avais déjà précédée dans l'escalier.

Avec ses yeux (d'un bleu impossible, comme je m'en aperçois maintenant), elle m'observe d'un regard intense.

Pendant un bref instant, je suis pris de panique. *Elle me regarde. Elle me voit. Tel que je suis à cet instant-là. Tel que je suis.*

Aucun choc, aucune désapprobation dans son regard.

C'est alors que je lève la main. Et qu'elle la prend dans la sienne.

Fasciné, je contemple nos mains jointes. Les siennes, menues, étroites et, néanmoins, noueuses et fortes ; blanches, aussi. Le léger bronzage n'importe pas. Elle est blanche. Ma main est noire.

Nous nous regardons les yeux dans les yeux. Je lève ses doigts jusqu'à ma bouche et les embrasse, les hume.

Alors, elle dit : "Ta peau. J'aime toucher, j'aime regarder."

Je sens quelque chose craquer en moi. Elle a dit ce que je ne veux surtout pas entendre. Elle a prononcé la phrase qu'elle n'aurait pas dû prononcer.

Je lâche sa main. Inspirant d'un coup, je m'immisce derrière elle et la pousse devant moi dans l'escalier. Elle émet un bruit – question, protestation, qui sait ? Mais je ne la lâche pas. Presque violemment, la main appuyant sur le creux de son dos, juste au-dessus de la blancheur gonflée de ses fesses, je l'oblige à grimper l'escalier.

Je la suis dans sa chambre modeste mais bien aérée au fond du couloir qui dessert la chambre matrimoniale avec son panorama infini sur l'océan et l'extrémité de ce flanc-ci de la montagne, dont je sais qu'il continue, au-delà, invisible d'ici, jusqu'à Cape Point, jusqu'à la pointe méridionale du continent puis, encore, au-delà de l'époustouffant bleu foncé de l'Atlantique, jusqu'à l'Antarctique, tout là-bas. Froideur, blancheur, pureté absolue.

La notion d'*absolu* détermine tout.

Je porte la main à mon col de chemise et déboutonne le premier bouton. Puis le deuxième.

"Non, dit-elle en repoussant mes mains. Je fais moi, oui ?"

Je l'en empêche en m'écartant, avec une sorte de grognement dans la gorge. Si c'est ce que tu cherches, c'est ce que tu auras. Sale petite garce blanche.

Je l'entends dire "*Bitte*", sa voix prise dans la gorge comme un gémissement.

J'arrache mes vêtements. Ma chemise se retrouve littéralement en lambeaux. Je laisse tout tomber par terre.

Pour la première fois, je m'aperçois de ce qui se passe réellement en moi. Aucune passion, aucun désir, aucune extase : de la rage. Une rage effroyable et destructrice. Les seuls mots que j'entends tanguer dans ma tête, sans cesse comme un foutu manège, ce sont : Putain d'étalon noir !

Le lit étroit, qui a un air lumineux et pur, est recouvert d'un dessus-de-lit blanc à pompons. Sur la table de chevet se trouve une pile de revues et de livres. Comme c'est étrange, les détails qu'on peut remarquer, en passant, dans un accès de rage. Sur le sommet de la pile trône *Le Loup des steppes* de Hermann Hesse. (Prétentieuse. Pour qui se prend-elle ? Pour qui est-ce qu'elle me prend, moi ?)

Elle se retourne un instant pour retirer, en bonne Teutonne bien ordonnée qu'elle est, le dessus-de-lit blanc, dont elle coince un angle sous son menton pour le plier en un rectangle vite et bien fait ; ensuite, dos tourné, elle se penche en avant, mettant brièvement en évidence la raie entre ses fesses, pour le déposer sur le tapis, rouge sombre comme du sang séché.

Je ne puis contenir plus longtemps ma colère. Chacun de ses gestes, précis et calculé, semble conçu pour mettre à mal son quant-à-soi. Profitant de ce qu'elle est encore penchée, je l'attrape par-derrière et la jette sur le lit.

Dans ma tête, un absurde fatras d'images. L'ivrogne vomissant sur la vitre de ma Porsche. Gerald et Derek coiffés de leur casque de chantier. Les *bergies*. Leurs voix stridentes résonnant dans mon crâne qui bat. *Jou ma se swart poes*. Je sens à nouveau la honte me brûler le visage. Ces kaffirs croient que le pays leur appartient, maintenant.

Nous nous accouplons sur le lit étroit. Je nous vois, j'observe la scène à la loupe, ma noirceur, sa blancheur, chaque membre, chaque angulosité, chaque courbe, chaque échancrure, chaque mouvement, certains tout en douceur, d'autres heurtés, de plus en plus insistants, fouettant, rossant, maltraitant, déchirant, déchaînés, empreints d'une violence dont je ne me savais pas capable : je l'attaque, je la prends d'assaut, arrache des cris d'impuissance à sa bouche plaquée contre la mienne ; je sens ses lèvres ouvertes écrasées contre mes dents tandis que je m'acharne avec la frénésie qui me possède, nous possède tous les deux. Je sens que j'expulse d'elle toute sa férocité, je la sens perdre toutes ses défenses ; ses nerfs lâchent, elle éclate en sanglots. Au fur et à mesure, je devine, je vois les changements en elle, dans son corps même. Au début, elle était à la fête, toute célébration, elle me titillait, me défiait : "Ah, oui, oui, baise-moi, je t'en supplie, baise-moi, *ja, ja, fuck mich, fuck mich.*" Puis l'ardeur se change en douleur, elle est terrorisée ; or la découverte de son corps enflamme ma rage, m'inspire de nouveaux excès. Sa tête vire à gauche, à droite, sur l'oreiller d'un blanc immaculé, comme la tête d'une poupée en tissu qu'on agite pour la vider du son, alors que ma force, ma rage, ma furie décuplées font, défont, détruisent, dévastent, sans commencement ni fin, et tout cela est pourtant bien moi, oui, *moi*, moi qui brame et qui gronde, Dieu tout-puissant !, moi qui la prends comme je n'ai jamais pris de femme avant, dans toutes les postures imaginables et inimaginables, par tous les orifices qu'elle m'offre sauvagement ou involontairement sans jamais cesser de gémir, de râler, de pleurnicher, de baver, emportée par une fougue dans laquelle fureur et agonie se confondent, criant comme une créature parvenue au-delà de l'espoir et de la rédemption. J'entends dans mon oreille ses soupirs et ses sanglots. Mais, alors qu'il va crescendo, son discours change. Ça commence et se prolonge longtemps en allemand – *Fick mich, mich mich, mein Gott, mein Gott, mein lieber schrecklicher Gott, du bist... du bist...* Et puis ça devient quelque chose d'autre, un hurlement déformé, envoyé dans les aigus par la folie : Va te faire foutre... va te faire foutre... va te faire ffffffouter...! Nous nous effondrons dans un entremêlement de membres, blessés, dépouillés, barbouillés par la bave, la sueur et les fluides que nous avons extraits réciproquement de nos corps, dans un dernier murmure bégayant, frissonnant, sanglotant, rejetés comme deux objets sans vie, noyés lors d'un naufrage sur une grève lointaine, apocalyptique, perdue à l'autre bout du monde, au-delà de toutes les limites et frontières, dans un criaillement de mouettes là-haut dans le ciel. Je ne sais trop comment, à un moment donné, elle a dû s'arracher du lit, ramasser une brassée d'affaires (la serviette aux couleurs primaires, un drap, deux, trois

éléments de vêtements) et s'esquiver tant bien que mal, me laissant dans la chambre, dans le silence gourde qui tombe comme une chape. (J'entends encore sa voix stridente criant depuis je ne sais où : *Jou ma se swart poes !*)

Beaucoup plus tard, de ma chambre baignée par la lumière de l'après-midi qui l'inonde à travers la baie vitrée, je passe à la salle de bains. Un sursaut lorsque je suis confronté à mon reflet dans le miroir art nouveau. Chaque fois le même choc, chaque fois confirmé, imposé à mon esprit.

J'entre dans le bac à douche et me mets sous l'eau ; j'ouvre le robinet à fond. L'impact sur ma peau à vif est presque douloureux. Mais j'y prends un grand plaisir. L'espèce de jubilation qu'aurait ressentie, au Moyen Age, j'imagine, un moine soumis à la flagellation. Je *veux* que cette eau virulente me purifie, me lave de tout ce qui n'est pas l'essence de mon être, *moi*.

Peu à peu, au compte-gouttes, des images et des souvenirs reviennent un à un combler le vide de mon esprit. Qu'est-il arrivé ? Qu'avons-nous fait ? Qu'ai-je fait ?

Et *pourquoi*, pour l'amour de Dieu ?!

Ta peau, a-t-elle dit. J'aime toucher, j'aime regarder. C'est ainsi que tout a commencé.

L'eau éclabousse partout, tombe sur moi comme une cataracte. *Lave-moi et je serai plus blanc que neige.*

Peu à peu, tandis que la chaleur épuise les maigres réserves d'énergie qui me restent, je m'aperçois que je suis épuisé. Cette journée m'a vanné. Pas parce que je suis noir mais parce que je ne suis pas moi-même. Parce que je suis *autre*. Si c'est là ce que je suis désormais, comment le supporterai-je à l'avenir ? A quoi ressemblera l'avenir, de toute façon ?

Qu'est-il arrivé à Silke ? Où est-elle allée ?

Je ne peux rester ici sous la douche alors qu'elle...

A la hâte, hors d'haleine, je me sèche. Je me précipite dans le couloir, laissant des marques de pas mouillés sur la moquette.

Silke n'est ni dans sa chambre ni dans sa salle de bains. Je voudrais l'appeler mais rien ne sort. J'ai oublié son nom.

Je descends, fais des détours par tous les recoins de la maison et du jardin, mais ne la trouve nulle part.

Sa petite Renault blanche est encore dans le garage, parent pauvre de la Porsche. Au moins, Silke n'a pas quitté la maison.

Où alors... à pied ?

Une fois encore je vérifie partout : toujours aucun signe d'elle. Je suis fatigué, épuisé, éreinté. J'ai un mal de tête effroyable.

Et Carla qui risque de rentrer bientôt...

J'ai besoin de déconnecter. Pour le moins, j'ai besoin de repos.

Je suis sur le point de m'allonger sur notre grand lit, impeccablement fait

par Alida, qui a changé les draps après mes ébats matinaux avec Carla (ne remontent-ils vraiment qu'à ce matin, à quelques heures ?), lorsque, ayant une idée lumineuse, je sors dans le couloir et cours à mon bureau. A l'étage inférieur.

Tout est exactement comme je l'ai laissé hier soir lorsque je suis monté me coucher. Alida n'a pas le droit d'entrer dans mon antre. Même Carla n'ose pas y faire le ménage. Quand il faut vraiment intervenir, je le fais moi-même. Rarement, mais tout de même. C'est *mon* espace. Mon repaire. Là où je peux être *moi-même*.

Mais qui suis-je ?

C'est exactement la raison pour laquelle je suis venu. Après tout ce qui est arrivé, il me faut du réconfort.

Je me précipite sur mon immense table de travail. Cuir, aluminium, verre de un centimètre d'épaisseur.

C'est en tirant le tiroir de droite que je me souviens : il y a peu, j'ai fait une démarche pour obtenir une nouvelle carte d'identité. J'ai déposé la demande le mois dernier, après le cambriolage... Dieu sait comment les cambrioleurs ont pu entrer dans cette redoute ! Peut-être y avait-il une taupe dans la place (à la suite du renvoi de notre femme de ménage et du jardinier, qui étaient avec nous depuis des années... Deux précautions valent mieux qu'une). Je n'aurai pas ma nouvelle carte d'identité avant un mois ou deux. Le Department of Home Affairs ne brille pas par sa rapidité.

Chagriné, je referme le tiroir. Je pourrais chercher mon passeport. Il doit bien être quelque part... Ah non, il est inaccessible. Tous nos documents, toutes nos factures mensuelles sont au rez-de-chaussée, dans le coffre, qui se trouve dans l'atelier de Carla : son domaine.

Mais, pour l'heure, je suis trop fatigué pour m'en soucier vraiment. (*Trop fatigué pour découvrir qui je suis ???*)

Je retourne à la chambre à coucher du maître de maison. (Maître... Quel maître !)

Je suis près d'entrer quand, entendant un petit bruit derrière moi, je me retourne d'un coup. A temps pour apercevoir Silke émergeant de sa chambre à l'extrémité du long et large couloir. Elle s'apprête à descendre. Elle porte des tongs blanches. Un short blanc. Un haut à rayures bleues et blanches. Pas un cheveu en désordre dans sa queue de cheval. Comme s'il ne s'était rien passé. (L'espace d'un fol instant, je songe : Peut-être, après tout, ne s'est-il effectivement rien passé. Peut-être ai-je été victime une fois de plus de la folie de cette journée.)

Je suis encore à poil. Plutôt consterné, je cherche refuge derrière l'une des grandes jarres de Carla. Silke ne m'a peut-être pas encore remarqué. Peut-être se moque-t-elle royalement de moi.

C'est à cet instant-là qu'elle me dit "Salut !"... Un ton pas jovial, plutôt étal, neutre. C'est toujours mieux que rien, mieux que le silence. Il est trop tard.

Je sors la tête du flanc de la jarre. “Silke...?” Mon ton est hésitant, ma voix un croassement au fond de ma gorge.

“Je vais chercher les filles au cours de musique”, répond-elle en dévalant l’escalier avec de grandes enjambées fluides.

J’attends d’entendre le claquement de la porte d’en bas, puis le moteur de sa petite Renault.

Alors seulement, je rentre dans la chambre, referme la porte derrière moi (les filles savent depuis longtemps ce que cela signifie). Et je me jette sur notre grand lit.

Je me réveille en sursaut, ignorant où je suis et pourquoi j'y suis. Tout ce que je sais, c'est qu'il s'est passé quelque chose de violent, de soudain. Je découvre bientôt que c'est la chatte, Sebastian : elle a sauté sur mes genoux, non pas pour me rejoindre sur le lit mais pour tenter de m'en déloger. J'ai d'abord conscience de son regard fixe. De ses yeux luisant d'animosité. Elle se moque d'avoir impoliment envahi mes rêves.

Des lambeaux et des effilochages de ces rêves se mettent à me revenir, légers, incohérents, hors de portée. Je veux absolument les rattraper : tout à coup, ça a une importance immense. Si je les manque, j'aurai perdu un indice vital. Or, sous le regard féroce de Sebastian, jusqu'à ce qu'elle décide de décamper à nouveau et de me laisser à mes souvenirs incohérents, il ne se passe rien de cohérent ou de conclusif : il n'y a qu'une sensation de gêne et de mécontentement, un soupçon de tristesse ou de mélancolie face à quelque chose qui m'a échappé et que je ne pourrai plus jamais reconstituer.

Je faisais l'amour à une femme. L'acte était d'une grande beauté mais effroyable, aussi. Je m'approchais d'une découverte, d'une illumination, qui pourrait changer ma vie ou le monde. Mais quoi ? La femme... Oui, il me semble me rappeler maintenant que c'était Silke. A moins que mon souvenir ne remonte à ce qui s'est passé juste *avant* le rêve ? Quand, exactement, le rêve a-t-il commencé ? Silke appartient-elle au monde d'*avant* le rêve ou en fait-elle partie ?

Main tendue, à tâtons, empoignant par-ci par-là, j'essaie de filtrer : où le souvenir où le rêve ? Silke appartient au souvenir. Je me le rappelle. Mon corps se souvient d'elle, c'est certain. Mais elle faisait aussi partie du rêve. Je m'en souviens distinctement, à présent. Nous faisons l'amour ici dans ce lit. Je suis enfoncé profondément ancré en elle, toute la longueur d'un doigt ausculte les molles profondeurs de son rectum. Mais c'est alors... oui, cela me revient... que, regardant mieux, je vois que ce n'est pas Silke ! C'est Lydia. La Lydia d'il y a plusieurs années, quand nous étions jeunes, irresponsables et qu'elle... oui. Mais, non, finalement, ce n'est pas Lydia non plus. Tendant les bras sur le lit, je me soulève pour mieux y regarder : ce n'est pas une femme mais un chat ! Un très gros chat, avec un sourire railleur, comme celui d'*Alice au pays des merveilles*. Et puis, ce n'est plus un chat mais Carla. Et puis, je ne lui fais pas l'amour, je la masturbe et elle me regarde, d'un regard inscrutable. Un regard compatissant ? Interrogateur ? Accusateur ?

Je m'entends dire : "Ce n'est pas moi, ce n'est pas moi, je te le jure, ce n'est pas moi."

Je me vois reflété dans les yeux de Carla comme dans un miroir et je

comprends que, en effet, *ce n'est pas moi*. Un autre faisait l'amour : je n'ai été que spectateur, je n'ai pas participé, pas du tout. Après quoi, mon souvenir se dissipe et je suis incapable de le faire revenir.

D'une autre partie de la maison (dans l'escalier ? dans le couloir ?), j'entends un crépitement de pas, des voix, des cris, des cascades de rire, suivis par des sifflements péremptaires et des *chhhhuuuut* !

Les filles sont rentrées. Je les entends approcher de ma porte.

“Tu crois que papa est là ?” demande l'une d'elles ; ce doit être la petite Leonie.

“N'entre pas, réplique Francesca en la faisant taire. Si maman est avec lui, ils font peut-être l'amour. Tu sais bien que c'est ce qu'ils font d'ordinaire quand ils ferment la porte. Et ils ne veulent pas qu'on les dérange.

— Qu'est-ce qui se passera si on les... range ?

— Je crois qu'ils attraperont une maladie terrible, comme le sida, et ils mourront.”

Leonie pousse un gros soupir. “Alors, il vaut mieux qu'on les laisse tranquilles. Dommage, je voulais *tellement* leur dire... pour mon cours de musique.

— Il est assez tard, je ne pense pas que ça les dérangera.

— Mais tu as *dit* qu'il faut pas les ranger !

— Ça, c'est seulement le dimanche. De toute manière, les gens ne font pas l'amour pendant la journée, déclare Francesca de sa voix la plus maîtresse d'école possible. Ils le font quand il fait noir, quand personne ne peut les voir.

— Ça doit pas être rigolo, proteste Leonie, du haut de ses sept ans.

— Ils ne font pas ça pour s'amuser, figure-toi ! la corrige Francesca avec ostentation. Ils font ça pour avoir des bébés. C'est comme ça qu'ils nous ont eues. Mais tu le sais déjà, bêtas.

— Tu veux dire que maman et papa l'ont fait *deux fois* ? s'enquiert Leonie, de sa voix haut perchée, incrédule. Mais... c'est... vulgaire !”

Pris d'un élan de tendresse pour mes filles, je meurs d'envie de les étreindre et de les câliner. Hélas, je ne peux pas encore me montrer à elles, pas comme ça. Je ne suis pas prêt à voir le choc sur leurs visages innocents. D'une part, je suis nu. D'autre part, je suis noir. La nudité ne devrait pas poser problème car, à la maison, nous nous promenons tous à poil ; quelquefois, lorsque l'humeur est à l'exubérance, nous prenons tous les quatre un bain ou une douche ensemble. Mais, aujourd'hui, je me sens gêné. Après ce qui s'est passé, j'aurais l'impression qu'elles pourraient deviner la présence de Silke sur mon corps. Son odeur, malgré ma douche vivifiante.

Cela dit, je pourrais facilement remédier au premier problème. Tandis que la discussion continue juste devant ma porte, je cours au dressing et m'habille, sans prendre soin, comme d'habitude, d'harmoniser les différents éléments de ma tenue.

Mais comment appréhender le fait que je sois noir ? Je sais que les enfants ont l'œil à tout, les miennes surtout. En tout cas, elles ne manqueraient pas de

voir quelque chose d'aussi évident que la couleur de ma peau. Il sera ardu d'affronter Carla un peu plus tard mais peut-être sera-t-elle encline à montrer du tact. Pas ces douces petites sauvagettes ! Combien de fois ne m'ont-elles pas embarrassé en public ? "Papa, pourquoi est-ce que ce monsieur n'a pas remonté sa braguette ?" "Papa, tu crois que cette dame a de fausses dents ?" Ce n'est pas la couleur en soi qui susciterait leur curiosité : depuis toujours nous recevons des visiteurs de toutes obédiences et couleurs. Mais leur demander de ne pas faire de commentaire quand elles se retrouveront face à un père qui aurait changé de couleur de peau en une nuit... ? C'est plus qu'une simple épreuve, comme mon rendez-vous avec Gerald et Derek ce matin : c'est l'épreuve ultime.

Habillé mais encore pieds nus, j'approche de la porte, pose la main sur l'élégante poignée en acier. C'est maintenant ou jamais. Je sens mon cœur se débattre comme un poulet qu'on égorge.

"Tu crois qu'on peut frapper ?" insiste Leonie, de l'autre côté.

Fermant les yeux, je prends une profonde inspiration et ouvre.

S'ensuit un moment de silence. Puis elles sautent dans mes bras, Leonie avec un abandon total, Francesca avec à peine plus du décorum. (Elle a dix ans, après tout, et c'est l'aînée : elle doit tenir son rang.)

"Papa ! Tu es rentré ! Je lui avais *dit* qu'on pouvait entrer !" crie Leonie, enfouissant son visage contre mon ventre avec un enthousiasme tel que je manque perdre le souffle.

"J'espère qu'on ne t'a pas réveillé ?" s'enquiert Francesca.

J'essaie de me dégager, de leur ébouriffer les cheveux, qu'elles ont roux et bruns respectivement. (Pourquoi sont-elles comme elles sont ? Mes deux petites chéries blanches. Pourquoi n'ont-elles rien hérité de ma couleur ? A moins que tout ceci ne soit qu'une illusion. Mais si c'est le cas, alors... ?)

"Mais non, vous ne m'avez pas réveillé !" Je régurgite la boule dans ma gorge. Je ne puis toujours pas croire qu'elles m'acceptent si facilement et si entièrement. (Qu'est-ce que ça signifie ? Une fois de plus, que suis-je, *moi* ?) Je m'assois sur le lit, face à elles. "Alors, pourquoi toute cette excitation ?

— On va faire un concert ! annonce Leonie.

— Toutes les deux, précise Francesca. Je vais jouer *La Lettre à Elise*.

— Et moi, je vais jouer une berceuse. Par... (elle se tourne vers sa sœur). Comment il s'appelle, déjà ?

— Brahms, répond Francesca, la patience incarnée. Dans une version simplifiée.

— Qu'est-ce que c'est, une... quoi déjà... simplifiée ? demande Leonie.

— Ça signifie que la partition est modifiée spécialement pour les petits enfants comme toi.

— Je ne suis pas un petit enfant. Papa ! Dis à Francesca que je ne suis plus un petit enfant. On va jouer à Artscape. C'est là que jouent les grandes personnes, non ? M. Hugo a joué là-bas. Beaucoup de fois, je crois.

— Derek Hugo, précise Francesca. Notre professeur. Il est *très* bon, n'est-

ce pas, papa ?

— C'est en effet l'un des meilleurs pianistes d'Afrique du Sud. C'est pourquoi nous vous faisons suivre ses cours.

— Un jour quand je serai grande, annonce Leonie, je vais me marier avec M. Hugo.

— Ah oui, il a demandé ta main ? réplique Francesca, cinglante.

— On attend simplement le bon moment, rétorque Leonie. Je crois que je suis encore un peu jeune. Mais je grandis vite, pas vrai, papa ?

— Beaucoup trop vite.

— Tu ne peux pas épouser Derek Hugo, raille Francesca. Il a déjà une petite amie.

— C'est pas vrai.

— Si.

— Pas vrai.

— Tu parles !

— C'est simplement pour qu'il patiente jusqu'à ce que je grandisse, répond Leonie, acerbe.

— Et qui est donc cette petite amie ? m'enquis-je.

— Elle s'appelle Nina Rousseau, m'informe Francesca. C'est une soprano. Une soprano très connue.

— La *célèbre* Nina Rousseau ?

— Tu la connais ?

— Tout le monde la connaît. Ou, du moins, en a entendu parler. On raconte que c'est une soprano extraordinaire mais qu'en plus elle est très, très belle et...

— Quand je serai grande, me coupe Leonie, non seulement je jouerai du piano mais je serai aussi une extraordinaire soprano. Et quand celle-là sera vieille et moche, il la tuera et me mariera."

Perdant toute dignité, Francesca souffle bruyamment par le nez. "Et si c'est elle qui le tue d'abord ?

— Je la laisserai pas, s'exclame Leonie. Je te le dis, c'est *moi* qui me marierai avec lui !

— Essayons de résoudre le problème sans effusion de sang, voulez-vous ? Je vais vous dire une chose : en temps voulu, j'irai trouver Derek Hugo et Nina Rousseau, et nous résoudrons ce problème d'une manière pacifique."

Au loin, une portière claque.

"C'est maman ! crie Leonie, remisant sur-le-champ ses projets de mariage. Elle est rentrée !" Et de sortir en courant. Elle manque de trébucher sur Sebastian qui s'est postée dédaigneusement sur le seuil de la porte, me tournant ostensiblement le dos.

Francesca, à son tour, se prépare à sortir de la chambre puis, l'air contrit, se retourne et revient vers moi. Ses grands yeux verts débordent de larmes.

"Qu'y a-t-il donc, ma petite fille ?" demandé-je en l'attirant dans mes bras.

Elle veut me répondre mais, au début, terrassée par l'émotion, elle est

incapable de prononcer une parole cohérente. Enfin, elle éclate en sanglots fort mouillés contre ma poitrine. “Papa... s’il te plaît... tu ne dois le dire à personne, *personne*... mais moi aussi je veux épouser M. Derek Hugo. Tu ne peux pas laisser Leonie me faire ça.

— Je te promets qu’un jour nous nous assoirons tous autour d’une table et trouverons une solution qui conviendra à tout le monde.

— Comme quoi ?

— Vous pourriez par exemple le prendre à tour de rôle.” J’ai répondu tout à fait au hasard.

Elle me regarde fixement et me demande d’un air hésitant, incrédule : “C’est possible ?

— C’est ce que font beaucoup de gens, ma chérie. Il faut simplement être très discret.

— Je ne suis pas sûre...” Elle lève la tête vers moi. “Mais c’est vrai, tu réfléchiras à une solution, pas vrai ?

— Oh, tout à fait.

— *Promis ?*

— Promis.”

Elle m’applique des baisers baveux sur tout le visage. A dix ans, on n’est guère plus âgé qu’à sept, après tout. Sur quoi, elle s’élance dans le turbulent sillage de sa sœur.

Je reste seul face à mon destin.

Je les entends remonter des profondeurs de la maison. Une mini-tornade de sons. Les voix des enfants babillant non-stop, réclamant toutes deux en même temps l'attention de leur mère, donnant chacune sa version des leçons de musique de l'après-midi, interrompues de temps à autre par une remarque ou un commentaire de Carla. A mi-hauteur, elles semblent se détacher d'elle, probablement pour aller à la piscine. J'imagine leurs petits corps lisses de loutre glissant et cavalant, chatoyant dans l'eau soyeuse. Suivis, en temps voulu, par leurs voix aiguës réclamant des serviettes. (Je parie qu'elles se sont jetées à l'eau sans se soucier de mettre leur maillot de bain !) J'aimerais être avec elles en ce moment même ; ah, si je pouvais être *n'importe où* dans le monde hormis ici, maintenant, dans cette chambre à coucher, à attendre Carla !

Que dira-t-elle en me voyant ? Et moi, que dirai-je ?

Je me soucie davantage de la dernière question. De toute la journée, personne n'a fait le moindre commentaire sur mon changement d'apparence : ni Gerald ni Derek, pas même les filles. Seule Silke, dans une certaine mesure. (*Ta peau. J'aime toucher, j'aime regarder.*) Mais sa phrase ne révélait pas si elle la trouvait changée. Comme elle avait été différente de la plaisante mais strictement correcte jeune fille au pair que je connaissais ! C'est bien là que ma gêne, ma pire crainte résident pour l'heure. Est-il possible, est-il concevable que Carla ne détecte pas un indice de notre après-midi ensemble quand elle sera en face de moi dans une minute ? Je ne peux pas être le même homme qu'avant. Ce n'est même pas l'acte de trahison en soi qui me perturbe le plus mais le fait qu'une partie de moi a changé. Je me sens dissocié de la personne que j'étais. Je ne puis plus être assuré de mes réactions, de mes perceptions, de mes pensées. Il ne s'agit pas seulement de la couleur de ma peau. Mais de *moi*. De mon noyau intime. Ou est-ce là, en fin de compte, la véritable cause de ma perplexité ? Je n'aurais plus ce cœur, j'aurais perdu cet atome qui me définit, ce je-ne-sais-quoi *qui est moi* ?

Peut-être, et c'est encore plus perturbant, n'ai-je *jamais* eu ce qu'on pourrait appeler un noyau intime, un *moi*. C'était juste une convention, une façon de penser, parce que cela cadrerait avec toutes les circonstances de ma vie. Et si je n'avais jamais été qu'une chose fluide, en mouvement, sautant d'un moment au suivant, coulant entre quelque part et ailleurs, jamais fixé, jamais une entité que je pourrais, de façon rassurante, appeler *moi* ?

Autrefois, à la fac : comme je prévoyais avec soin, méticuleusement, ce que je pouvais être, *pourrais* être, un jour ! Ne voulant offenser personne ; souhaitant satisfaire quiconque pourrait un jour m'être utile. M'insinuant dans

une coquille puis dans une autre tel un bernard-l'ermite, passant de *persona* en *persona* : caméléon. Plus tard, après avoir trouvé ma "niche" dans une entreprise solide et jouissant d'une belle réputation : passant encore de client en client, je me métamorphosais en réalisant leurs attentes, en répondant à leurs souhaits, en exécutant leurs ordres et en me pliant à leurs exigences. Je croyais être l'homme rectiligne, l'architecte des prévisions et des certitudes. Alors que, au tréfonds de moi...? Qui étais-je, qui ai-je été, qui suis-je, bordel ?

Il me revient à l'esprit une dispute que nous avons eue, un jour, Carla et moi. En fait, elle eut lieu peu après qu'elle m'eut offert le miroir art nouveau avec la fille aux cheveux vaporeux qui tient la harpe. Ce devait être à l'époque où je travaillais sur mon projet de Claremont Heights, ce complexe étonnant (pardonnez-moi, je me répète !) dans lequel chacune des quatre entrées semble s'ouvrir sur un nouvel espace, sur une nouvelle *espèce* d'espace, un nouvel espace onirique et toujours changeant...

"Qu'essaies-tu donc de *faire* ? demanda Carla. Qu'essaies-tu de *dire* ?

— Peut-être n'ai-je pas de message à faire passer, répondis-je en plaisantant. Dans tous mes bâtiments, je me contente de raconter des histoires.

— Mais est-ce que ce sont des histoires que tes clients ont envie d'entendre ? Ou n'ont-elles à voir qu'avec ta propre imagination ?

— La différence est-elle si grande ?" J'étais, jusque-là, encore d'humeur taquine, ludique.

"J'aimerais bien savoir ce que tu es vraiment, toi, fit-elle avec une gravité qui me désarçonna et un ton dont l'urgence me sembla déplacée. J'aimerais savoir avec qui je couche.

— *Je suis multiple.*

— Ce n'est guère original.

— Au contraire, c'est très original. Je viens de l'inventer.

— Absolument pas. Ça a plus d'un siècle, c'est de Walt Whitman.

— Je n'ai jamais lu Walt Whitman.

— Ça m'étonnerait. Ce genre de déclaration ne tombe pas du ciel.

— Qui sait ? N'est-ce pas de là que viennent toutes les histoires ?

— Non ! Les histoires viennent toujours d'*autres histoires*.

— Alors, il est impossible d'être original.

— Est-ce que ça a la moindre importance ? Peut-être notre conception même de l'originalité est-elle surestimée. Et pas originale pour un clou.

— Ça, c'est original, n'est-ce pas ? Ces yeux, cette bouche, cet air que tu respirez, cette adorable chevelure rousse.

— J'ai les yeux de ma grand-mère, la bouche de mon père, l'air que je respire a déjà été respiré par des centaines, des milliers de gens, d'arbres et de fleurs. Et j'ai les cheveux de ma mère.

— Embrasse-moi", dis-je en prenant Carla dans mes bras. Elle tenta de me résister mais succomba à mes caresses, et les ébats qui s'ensuivirent semblèrent confirmer tout ce qu'il y avait de bon dans le monde.

Sauf que, ensuite, lorsque nous fûmes allongés ensemble le plus intimement du monde, mon visage dans l'entrelacs rouge sombre de son triangle de poils pubiens, se relevant soudain sur le coude, d'un air pensif, elle se mit à suivre d'un doigt les contours de mon visage, de mes bras, de ma poitrine, de mon ventre, de mon sexe au repos, et me demanda à brûle-pourpoint, avec une véhémence qui me surprit encore :

“Qui es-tu, Steve ? Je sais : mon amant. Et mon époux. Et je sais aussi que tu es tout pour moi... Mais *qui es-tu vraiment* ? Vas-tu me le dire enfin ?”

Un tourbillon de pensées coincées dans ma tête cherchent à fuser. Je ne les maîtrise pas. Le besoin de comprendre. Pas seulement le moi que je suis ou les moi que j'étais. Mais les liens entre eux. La continuité. C'est ça qui me manque. Sans ça, je suis perdu.

Submergé par des souvenirs, je me dirige vers l'immense baie vitrée qui surplombe l'océan. Celui-ci semble être dépourvu de substance : pas d'eau, pas de plage, pas de bosquets d'arbres, pas de maisons : tout est réduit à la couleur, à la couleur pure, à des lignes, des taches, des formes, à *une* forme incontrôlée et incontrôlable.

“Steve”, dit Carla dans mon dos.

Même si j'ai attendu cet instant pendant toute cette interminable et turbulente journée, même s'il a sous-tendu tout du long toutes mes pensées et mes souvenirs, le son de sa voix, néanmoins, est un choc. Après les doutes, les craintes, les élucubrations... être enfin confronté à sa présence... là, avec moi... face à moi.

“Mon amour...” dis-je. Et, tout de suite, d'une façon distraite (car, une fois de plus, j'ai l'impression d'être à l'extérieur de moi-même), je me demande pourquoi ma voix semble défaillir.

“Suis-je très en retard ? demande-t-elle en s'approchant.

— Pas du tout. A dire vrai, je me suis endormi et j'ai perdu toute notion du temps.

— Bien. Alors, tu ne m'en veux pas, tu n'es pas en colère...

— Est-ce que je t'en veux souvent ? Est-ce que je suis souvent en colère après toi ?

— Plus souvent que tu ne le crois.” Elle sourit. Je hume son odeur. (Peut-elle sentir la mienne ?) Elle se rapproche encore davantage, vient se plaquer contre moi et me regarde droit dans les yeux.

“Pourquoi... pourquoi me regardes-tu comme ça ?” osé-je demander, mais seulement après une longue pause, lorsque je sens que prolonger le silence deviendrait intolérable. (Enfin, elle va me dire...)

“Vois-tu, quelquefois, quand je te regarde, j'ai l'étrange impression de ne jamais t'avoir vu avant, de te rencontrer pour la première fois.

— Et que vois-tu de particulier aujourd'hui ?”

(Un traître ? Un mari qui a baisé une autre sous ton propre toit ? Un total inconnu ? Un Noir ?)

“Je t'aime, Steve.

— Dis-moi une chose – tout à coup, cela ne peut plus attendre. Juste une chose.

— Quoi ?

— Que vois-tu là ?” J’avance la main et la presse contre sa poitrine.

Carla la regarde, regarde mon visage, puis encore ma main. “Ta main, quoi d’autre !

— Mais une main comment ?

— Une main puissante. Bien faite. Une main en laquelle j’ai confiance. Une main qui m’a fait de merveilleuses choses au fil des ans.

— C’est tout ?

— Ça ne te suffit pas ?” Elle embrasse ma main, la prend dans les siennes, la presse encore contre sa poitrine. “Tu me fais des avances ou quoi ? Nous n’avons pas beaucoup de temps. Nous sortons ce soir, as-tu oublié ? Je dois encore prendre ma douche et me préparer.

— Je saurai patienter.” J’essaie de sourire, soulagé, comme débarrassé d’un poids insupportable. Je serais incapable de lui faire l’amour maintenant. Pas après ce qui s’est passé dans l’après-midi. J’ignore comment je surmonterai ça, mais j’essaierai. Tant qu’elle n’attend pas que, ce soir, je lui prouve quoi que ce soit – ou que je *me* prouve quoi que ce soit, d’ailleurs, à moi.

Cependant, je ne peux pas laisser les choses en l’état. Nous sommes engagés pour de bon dans cette affaire ; nous devons aller jusqu’au bout. Où que cela nous mène.

Nous sommes encore l’un contre l’autre. Je la regarde dans le blanc des yeux. Ces grands yeux verts dont le contraste avec ses cheveux roux est si parfait.

“Dis-moi : as-tu jamais regretté de m’avoir épousé ?

— Oh, quantité de fois, répond-elle, avec malice. Chaque fois qu’un autre homme me fait la cour, je me dis que j’ai été idiote. Mais c’est trop tard, maintenant, ne crois-tu pas ?

— Je ne plaisante pas, Carla. Quand nous sommes mariés... est-ce que tu pensais qu’on en arriverait là... ?

— Là... où ? Nous avons deux filles extraordinaires, nous avons un bon niveau de vie. Que te faut-il de plus ?

— Est-ce que...” (J’essaie de trouver les mots justes mais ils ne viennent pas aisément.) “Est-ce que je corresponds à ce que tu attendais de moi ? Ou bien t’ai-je déçue ?

— La déception fait partie de tout bon mariage. C’est le rafistolage ensuite qui fait le charme de la chose.

— Tu esquives, n’est-ce pas ?” Je la supplie à mots couverts.

“Je ne suis pas sûre de comprendre ta question, Steve.

— Nous vivons en Afrique du Sud, où la couleur a toujours posé problème.” (Je détourne les yeux.) “Ici, la couleur a toujours été un facteur déterminant. Dans tous les domaines, de toutes les manières possibles.

— Tu veux que nous ayons une discussion politique, c’est ça ?

— Non, une conversation intime. Nous nous aimons. J'ai *besoin* de savoir.
— Mais que veux-tu savoir, exactement ?
— Je te l'ai dit : la couleur.
— L'Afrique du Sud est censée être un nouveau pays maintenant. Rien n'est plus pareil.

— Ah bon ? Est-ce certain ? Est-ce que, *toi*, tu en es certaine ?
— Nous avons eu cette discussion si souvent..." Carla pousse un léger soupir.

"Vraiment ? Avons-nous vraiment, *vraiment*, eu cette discussion ?

— Steve !" Elle prend mon visage entre ses mains, ses belles mains blanches aux longs doigts subtils, tachetés de pites de rousseur. Elle me force à croiser son regard. "Qu'est-ce qui te turlupine donc tant, aujourd'hui ?

— Le blanc et le noir. C'est ça que je veux savoir.

— Nous vivons dans un monde gris, Steve. Ou bigarré, si tu préfères. C'est ça qui importe, en fin de compte. Nous sommes d'accord là-dessus, non ?

— Je ne parle pas du monde. Je parle de *nous*. De toi et moi.

— Moi aussi. Et je crois que nous sommes d'accord là-dessus aussi. Nous sommes ce que nous sommes. Nous ne voulons pas être autrement. Nous sommes heureux de cette façon. Nous avons toujours essayé d'accueillir autrui, de faire de la place aux autres, de laisser vivre tout le monde. Mais nous n'allons pas nous laisser accabler par la culpabilité, qu'elle soit réelle ou imaginaire. Nous sommes prêts à prendre nos responsabilités. Mais pas à endosser une quelconque culpabilité." S'ensuit un très long silence. Elle soutient mon regard, lâchant enfin : "Ça nous a toujours suffi. N'y changeons rien." Elle lève son visage vers moi et m'embrasse. Et puis elle me laisse aller.

Je m'assois sur le bord du lit, tentant en vain de faire le tri entre ce qui a été dit et ce qui ne l'a pas été. Je l'observe quand elle se dirige vers l'autre extrémité de la chambre, où elle se détourne légèrement pour défaire les boutons de son chemisier. Elle le pose négligemment sur la chaise de sa coiffeuse art nouveau, passe la main dans son dos et défait avec dextérité son soutien-gorge, puis se penche en avant pour libérer ses seins. Leur blancheur immaculée et vulnérable me contracte la gorge. Elle doit en être consciente : je vois ses longs tétons se raidir. Sur quoi elle ôte ses bas noirs et les repousse d'un coup de pied : d'abord l'un puis l'autre ; ensuite, elle fait glisser ses petits *panties* rouges par terre. Ses vêtements jonchent la moitié de la chambre.

Elle se relève et, mains sur les hanches, me toise.

"Tu me regardes", dit-elle. Ni accusation ni question, c'est une simple observation.

"Exact."

(Suis-je en train de comparer, sans même le *vouloir* consciemment, l'anatomie de Carla, telle que je la vois maintenant devant moi, et celle de Silke, telle que je l'ai vue cet après-midi ?)

L'espace d'un instant, elle a l'air gêné. Elle se détourne un peu, avant de se

retourner vers moi. Son sourire le plus franc, le moins équivoque illumine son visage. “Ne te gêne pas. Il est tout à toi. Si tu peux supporter de patienter.”

Ensuite, elle se rend à la salle de bains ; l’instant d’après, j’entends le jet puissant de la douche éclabousser son corps.

Après quoi, le temps se scinde de multiples façons. Nous nous habillons tous les deux pour sortir. Nous rejoignons les filles dans la salle à manger, où Silke leur a préparé à manger. (Elle-même, Dieu merci, s’est retirée dans sa chambre juste avant que nous prenions le relais.) Je lis une histoire aux filles dans leur chambre. Ça câline, ça ricane, ça s’enfuit pour revenir sauter dans le lit. Mais, enfin, la maisonnée, avec un dernier frémissement, se met au repos.

Carla et moi allons partir lorsque le téléphone sonne.

“Tu prends ?” dit Carla.

C’est Lydia. Une Lydia plutôt décomposée.

“Je suis désolée, Steve. Je sais que ça ne se fait pas. Pourrez-vous nous pardonner si nous annulons ce soir ?

— Bien sûr, pas de problème.” En même temps, j’essaie d’imaginer la cause de l’annulation. “Mais pourquoi ? Est-il arrivé quelque chose ?

— Non, non. Du moins, je pense que non. *J’espère* que non. Mais David n’est pas encore rentré et je n’arrive pas à le joindre. Il était censé rapporter les courses pour le dîner et il n’est pas là. J’ai attendu aussi longtemps que j’ai pu mais maintenant il est trop tard.

— Tu as essayé son portable ?

— Il n’en a pas. Cela fait des années que je me moque de lui mais il refuse de s’en acheter un. Il dit que ça le dérangerait quand il peint.

— Il pourrait l’éteindre, non ?

— Bien sûr... Mais, en fait, ça ne l’intéresse pas.

— Tu veux que je parte à sa recherche ?

— Non, non, je suis sûre qu’il va bien.” Elle marque un instant d’hésitation. “J’ai déjà appelé la police... La criminalité, par les temps qui courent... on n’est en sécurité nulle part... Mais ils n’ont rien pu me dire. Ils m’ont vraiment fait sentir... quand ils ont daigné répondre après dix minutes de *stand-by*... que je les embêtais.

— Puis-je faire quelque chose ?

— Pas vraiment.” Je devine qu’elle prend sur elle. “Tout ira bien. Je suis sûre qu’il est en train de s’acharner sur un tableau. Tu le connais, quand il se laisse emporter. Il va bientôt arriver. Mais c’est trop tard pour le dîner, je suis navrée. C’est pourquoi... Un autre soir ? Je suis vraiment confuse.

— Je t’en prie, aucun souci. Nous sommes vraiment tristes de ne pas pouvoir vous voir, c’est tout. Mais ce n’est que partie remise.

— Naturellement. Merci, Steve.”

J’hésite un instant. Je lui demande tout de même : “Lydia, es-tu sûre que ça va ?

— Mais oui, mais oui. Je t’en prie, oublie ça.” Une chaleur ancienne, quasiment oubliée, réchauffe sa voix le temps d’un battement de cils. “A

bientôt, Steve.

— Au revoir, Lydia.”

Carla a suivi la conversation de loin. “David a disparu ?

— Elle pense qu’il n’a pas vu le temps passer à l’atelier.

— Il a peut-être découvert un nouveau modèle !

— Ce n’est pas son genre.

— J’ai bien peur que non.” Elle me regarde. “Eh bien, qu’allons-nous faire maintenant ? Sur notre trente et un et nulle part où aller...”

Je hausse les épaules.

Elle s’approche de moi et s’appuie contre moi : “J’aurais peut-être des suggestions...”

Un autre soir, la plupart des autres soirs, j’aurais réagi au quart de tour. Mais la simple pensée de... a quelque chose d’intimidant. (Elle va découvrir le pot aux roses. Je dois l’en empêcher. Pas ce soir.)

“Alors, ce sera quoi ?” demande-t-elle, la voix feutrée et rauque à la fois.

Le restaurant d'Oranjezicht sur lequel nous finissons par jeter notre dévolu est de type familial. Les premiers choix de Carla étaient le *Blues* à Camps Bay, puis *The Restaurant* à Green Point ou *Five Flies* dans le centre-ville mais je refuse d'aller dans un endroit trop fréquenté ou trop tape-à-l'œil. Je peux difficilement lui expliquer la véritable raison de ma réticence mais elle accepte la description un tantinet exagérée de mon épuisement après une journée trop intense (ce qui, à strictement parler, n'est pas faux). C'est alors que j'ai l'idée de *Chez Alice*, un restaurant tenu par une famille suisse, où elle a d'ailleurs déjeuné il y a peu avec une personnalité qu'elle interviewait pour son magazine féminin.

En chemin, dans la Volvo métallisée, elle joue avec les ondes. Pas grand-chose à écouter. Quelques radios musicales qui, toutes, essaient obstinément d'effrayer les plus de treize ans. Des lambeaux de *news* : le président Mbeki pourfend les antipatriotes qui nuisent à l'image de l'Afrique du Sud en prétendant que la criminalité est en roue libre dans le pays. Il est censé avoir affirmé que le gouvernement maîtrisait totalement la situation.

“C'est bon à savoir”, dit-elle, laconique, avant d'éteindre.

Après Somerset Road, à Buitengracht, nous obliquons en direction de la montagne et descendons vers De Waal Road. Après avoir trouvé à nous garer, nous nous dirigeons vers l'entrée faiblement éclairée de *Chez Alice*. Le restaurant est installé dans une ancienne église désaffectée.

L'entrée est curieuse, soit futuriste soit art nouveau, en total contraste avec le reste du bâtiment : on croirait entrer dans un tableau au cadre surchargé, orné de formes suggestives et sinueuses, sylphides nues, trop stylisées, personnages du *Kâma Sûtra* ou instruments de musique ? C'est comme pénétrer dans une autre dimension, un autre monde et ça me hérisse le poil.

“Je me demande quel architecte a pu inventer ça !

— Promets-moi de ne pas casser encore une fois du sucre sur le dos de tous les autres architectes du Cap, au vu et au su de tout le monde...” répond Carla à voix basse.

Je hausse les épaules. Prenant son bras, j'arbore un sourire conciliateur. “Au moins, nous ne risquons guère de retrouver des connaissances ici.”

Or, sur qui ne tombons-nous pas, assis là, à l'une des premières tables ? Le professeur de piano de nos filles, Derek Hugo, en compagnie de la soprano qui représente un tel danger pour les projets de mariage de Leonie. Nina Rousseau. Je dois reconnaître qu'elle est d'une beauté renversante. Elancée, très mince pour une chanteuse, elle a de longs cheveux d'un blond lumineux qui lui tombent jusqu'au milieu du dos (nu ce soir), des mains expressives

(j'ai toujours eu un faible pour les mains des femmes : elles suscitent en moi des fantasmes de caresses aussi secrètes que lascives ; ce soir, bien sûr, je ne peux m'empêcher de penser à Silke). La chanteuse porte une robe longue, d'un bleu marine presque noir, dont le décolleté flatte son cou, déjà souligné par une aigue-marine pendue à une exquise chaîne en or. Hugo nous fait signe et nous présente à sa compagne ; il suffit d'entendre les quelques mots qu'elle prononce alors pour deviner qu'elle a une belle voix. Hugo nous invite à partager leur table. Je comprends que Carla souhaite ardemment accepter. Mais je ne suis pas encore d'humeur à me retrouver en compagnie et j'ai l'impression que les deux musiciens préféreraient de toute manière être seuls.

“Ça ne présage rien de bon, dit Carla lorsque nous nous installons à une autre table, tout au fond de la salle.

— Que veux-tu dire ?

— Cette femme avec Derek Hugo.

— Celle qui a donné le coup de grâce à Leonie ?” J’informe Carla de la situation. Mais, en fait, elle est déjà au courant.

“Je ne parle pas de Leonie, répond Carla. Je ne pense pas que cette femme soit une bonne chose pour Derek.

— Et pourquoi pas ? Moi, je la trouve belle. Très belle.

— Je ne lui trouve rien de spécial.” La voix de Carla me semble inutilement dure.

“Alors pourquoi avais-tu tellement envie d’accepter l’invitation de Derek ?

— Par simple curiosité.” Sa franchise est désarmante. Un hochement de tête méprisant imprime à sa crinière rouge feu un mouvement houleux. “Peut-être aimerais-je découvrir ce qui te fait vraiment bander.

— Je décrivais simplement son apparence.

— Depuis quand l’apparence est-elle un critère d’évaluation du talent ?

— D’après ce que j’ai entendu, c’est l’une des meilleures sopranos sud-africaines.

— Au pays des aveugles...

— Je te trouve vraiment très déraisonnable, Carla. *Moi* je pense que Nina Rousseau est belle *et* talentueuse.

— Mais tu es un homme.” S’ensuit une pause gênée.

Je persévère : “Elle a quelque chose dans le regard...

— Qu’ont-ils, ses yeux ?” Le ton est agressif.

“Ils sont pleins de mystère. Un regard exotique. De braise. Ce fameux regard distant...

— Le regard du chien qui chie ! Si tu veux mon avis, elle a des yeux de sorcière. Un brin de folie.

— Tu deviens ridicule, Carla. A moins que tu ne sois jalouse ?

— Simplement intriguée.” Elle sort de sa pochette le carnet qu’elle a toujours sur elle. “Je crois que je devrais l’interviewer pour notre magazine.” Elle rédige une note. “Sais-tu qu’il circule des histoires très sombres sur son comportement passé ?

— Comme ?

— Je ne sais pas vraiment. J'essaierai de découvrir ça demain. Mais des choses carrément effrayantes.

— Voyons, Carla. Ce sont de simples ragots. Je croyais que tu étais capable de prendre du recul.

— Nous trouverons bien, dit-elle en ouvrant le grand menu que le serveur a placé devant elle. Mais, pour l'instant, commandons. J'ai entendu dire que la vichyssoise, ici, est à mourir.

— Alors, mourons ensemble. Ainsi, nous aurons notre résurrection à célébrer.

— Comment savoir si, dans quelques heures, tout sera pareil ou complètement différent ?”

La soirée semble suivre les méandres d'un grand fleuve africain, un petit détour par-ci, le soupçon d'un tourbillon par-là. Je sens ma tension se relâcher peu à peu. Les souvenirs de la journée refluent, perdent de leur acuité – même Silke a perdu de sa réalité ; elle semble s'être retirée dans le domaine des rêves, des vœux pieux et des désirs inatteignables dont elle était sortie provisoirement : elle ne réussit pas à perturber plus longtemps le cours étal du dîner agrémenté par la conversation que Carla et moi avons engagée. Quelques nouveaux clients arrivent, on les installe. A d'autres tables, des convives venus tôt terminent leur dîner, demandent l'addition et s'en vont. Un instant immortalisés par la lumière du stoep derrière l'absurde encadrement de la porte, ils disparaissent dans les ténèbres, comme si on gommait un dessin.

Ce n'est que lorsque, de temps à autre, j'abaisse le regard et remarque mes mains, soit manipulant les couverts soit posées sur la nappe, que je me rappelle la matinée dans la salle de bains, mon regard dévastateur dans la glace. Cet instant-là ne perd rien de sa prégnance, ne se fond dans rien d'autre, ne se dissipe pas dans le rêve. Il faudra du temps pour que je m'y habitue. Si je m'y habitue jamais. Furtivement, je regarde autour de moi, fais un inventaire des convives aux autres tables. Tous sont blancs. Pour Le Cap, c'est inhabituel. Je dois être le seul Noir ici ce soir. Si, cela va de soi, je suis bien noir. Et dans ce cas, cela me gêne : ma noirceur mais aussi la possibilité que ce puisse être une illusion. C'est ce qui confère une acuité particulière au souvenir de la matinée. Je serre les dents. Je travaille sur la question. (On dirait les responsables de la centrale de Koeberg quand nous sommes plongés dans les ténèbres. Ils prétendent toujours être en train de s'occuper du problème mais ne réussissent jamais à le résoudre vraiment.) Pour l'heure, je dois essayer d'éviter de trop regarder mes mains. Je m'habituerai plus facilement si je ne les regarde pas tout le temps. C'est forcé. Je m'y ferai. Je suis certain que la situation s'améliore. Peut-être, me dis-je avec une énergie morose (trop morose sans doute ?), suis-je déjà en train de surmonter le problème.

La soirée est une confirmation, non seulement de la journée, passée ensemble ou chacun de son côté, mais de notre vie commune, de la réunion de

nos histoires respectives, de la manière dont nous avons appris à vivre, à survivre ensemble. Nous nous sommes débarrassés d'anciens amis, d'amants et de maîtresses antérieurs ; certains ont émigré, d'autres se sont tout simplement effacés ; ou bien, ces dernières années, ils ont disparu avec perte et fracas. (Je me rappelle Derek qui, lors d'une conférence, récemment, disait : "Ouais, mec, ce pays n'est pas fait pour les tantouzes.") Telles des anémones de mer, nous nous sommes repliés sur nous-mêmes, pour protéger nos biens communs et chérir nos filles.

Carla se lève une fois pour aller aux lavabos. Moi-même, je sors deux fois vérifier la voiture : par les temps qui courent, deux précautions valent mieux qu'une.

Nous terminons nos express, sirotons un digestif : un vin de Constance pour Carla, un porto pour moi.

A la petite table près de l'entrée, je remarque que Derek Hugo et sa blonde compagne se préparent à partir. Elle vérifie dans le miroir de son poudrier que son rouge à lèvres a tenu, il tapote les poches de sa veste, sans doute pour vérifier qu'il a bien son portefeuille.

J'y vois un signal et pousse ma chaise en arrière. "Alors, nous y allons ?

— Que dirais-tu d'un dernier verre ? propose Carla, toujours impulsive.

— Nous pourrions le prendre à la maison.

— D'accord, dit-elle, avec un éclair de malice dans le regard. Nus ? Au lit ? Oh, oui..."

C'est à cet instant-là que tout a basculé.

De loin, nous remarquons l'irruption brutale à la porte d'entrée d'un paquet de corps et nous entendons des cris incohérents. Il faut un certain temps pour que cinq hommes se dégagent du groupe et se répartissent dans le restaurant. Ils portent tous des passe-montagnes kaki ; des jeans, des T-shirts ou des sweaters de marque. Des Nike. Ce ne sont pas des laissés pour compte mus par le besoin. C'est la nouvelle Afrique du Sud. Des voyous parfumés à l'after-shave de prix.

La réalité se fend en un chaos indescriptible. Des clients se lèvent d'un bond, renversent leur chaise, tombent sur les tables. Des femmes hurlent. Le tout au ralenti, comme dans un film. Un navet. A éviter. Seuls les cris, les cris des intrus, des clients, sont en temps réel, à la bonne vitesse.

Au milieu de cette effervescence, deux, trois coups de feu retentissent. Alors seulement nous comprenons que les cinq hommes sont armés. De pistolets pour la plupart. L'un d'eux a un fusil semi-automatique. Cela explique que le silence se fasse soudain, un silence total si l'on exclut les ricanements hystériques et les geignements aigus et monotones d'une femme dont le lifting est surmonté d'une coiffure d'une laideur inimaginable. Son *OhmonDieuohmonDieudohmonDieu* ininterrompu fait penser aux bourdonnements d'un moustique.

L'un des braqueurs retourne vers l'entrée à la déco surchargée. D'un geste, il indique la porte. Deux de ses comparses, rapides comme des chats, le

dépassent et referment la porte d'un coup.

L'homme au fusil, probablement l'alpha mâle, lève son arme. A vue d'œil, un AK47. "Vous tous...! crie-t-il. Hé, vous tous..."

Comme personne ne bouge, il indique le sol avec le canon de son arme. "Par terre ! crie-t-il. Vous tous, par terre. Faites les morts."

Une bousculade s'ensuit quand, tous en même temps, nous nous allongeons par terre. On dirait des enfants qui jouent. Chacun essaie d'être le premier à se mettre à plat ventre. (Regardez comme je suis un bon garçon !)

Toute pensée semble être pétrifiée avant de naître. Je suis incapable ne fût-ce que d'enregistrer avec précision ce qui se passe. Tout ce dont mon esprit est capable, c'est de répéter en boucle une phrase inepte (Cette fois, ça y est. Cette fois, ça y est. Cette fois, ça y est...).

Pendant un moment, il ne se passe rien. Les cinq braqueurs paraissent s'entretenir à voix basse. Sans aucun doute, dans ce silence bruissant, ils scellent notre sort. Nous n'entendons qu'un ordre répété par-dessus nos têtes, "Faites les morts ! Faites les morts !", tandis que les murmures continuent bon train. Pourquoi cette latence ? N'ont-ils pas planifié leur assaut avec minutie ? On ne peut tout de même pas se fier à l'improvisation dans ce genre d'entreprise ! A moins qu'ils ne se soient jetés à l'eau sur l'inspiration du moment ? Mais pourquoi alors sont-ils armés ?

Ça y est, ils ont terminé de discuter. "Maintenant, vous êtes plus morts ! hurle le chef. Réveillez-vous ! Tous debout !"

Nous nous relevons tant bien que mal.

En roulant de côté pour me relever, derrière notre table au fond de la salle, une pensée me traverse l'esprit, une seule, lumineuse. Je plonge la main dans ma poche de veste, saisis mon portable, le glisse dans ma chaussette, à l'intérieur du soulier.

"Bougez-vous !"

Je dois être le dernier à me relever.

"Donnez tout ce que vous avez, dit le chef armé de son AK47 (si c'est bien un AK47). Donnez montre, donnez portable, bijoux, l'argent. Tout, compris ?" Je tente de localiser son accent prononcé. Ça ne répond à aucune logique mais je pense tout de même ceci : Il serait plus acceptable qu'ils soient nigériens, congolais, rwandais, qu'importe... mais pas sud-africains !

Les quatre "lieutenants", si on peut les appeler ainsi, ceux qui, en tout cas, sont armés de pistolets, commencent leur lente avancée au milieu des tables, à partir du devant de la salle. Tendant la main pour accepter tout ce qui se présente. L'un d'eux a sorti de dessous son sweater un sac-poubelle en plastique : le butin est jeté dedans.

Regardant la scène avec une fascination morbide, je vois la compagne de Derek Hugo retirer le pendant délicat de son long cou blanc et le jeter dans le sac. Elle est livide, les traits figés, le visage devenu un masque. Derrière elle se dessinent, menaçantes, les formes ambiguës du chambranle de la porte d'entrée. Je dois détourner le regard.

Au centre de la salle, une femme proteste. Elle refuse de donner sa montre. Le braqueur le plus proche d'elle lui flanque un revers au visage avec la crosse de son pistolet. Elle hurle et se plie en deux. Le sang qui lui pisse du nez se répand sur sa robe bleu clair. Un murmure de protestations, colères et craintives à la fois, se répand à travers le restaurant.

“Tula ! crie le chef. La ferme !”

La femme continue de hurler. Deux autres braqueurs se précipitent vers sa table, renversant une chaise au passage. L'un des deux la prend par les cheveux, lui renverse la tête en arrière tandis que l'autre, montant un genou, le lui plante dans le menton. Elle pousse un cri avant de s'effondrer : pleurnichement étouffé, morveux.

“Vous m'entendez ? crie le chef. Dernière fois maintenant. Vous donnez tout. *Tout.*”

Un vieillard de petite taille, noueux, près de la table où la femme a été frappée, fait un mouvement en direction du chef. “Ecoutez, nous vous donnerons tout ce que vous voulez, mais laissez cette dame tranquille !” dit-il haut et fort, avec une rage contrôlée. Ajoutant, dans sa barbe : “Barbares !”

Ce n'est pas une bonne idée. Instantanément, comme s'ils obéissaient à un ordre non formulé, les lieutenants convergent sur lui, laissant seul leur chef à la porte. Ce qui s'ensuit donne la nausée. L'un des braqueurs manque étrangler le vieillard en lui faisant une clef. Les autres lui tombent dessus à bras raccourcis. Le vieillard s'écroule. Les braqueurs le tapent de toutes leurs forces. Ses protestations se muent en grognements, en plaintes, en gémissements pathétiques.

“Vous pigez ? crie le chef depuis l'entrée. Pas de palabres, rien. Vous donnez tout.” Les lieutenants reprennent leur besogne, laissant à terre le paquet recroquevillé auquel est réduit le vieillard. La première impression que j'avais de désorganisation, comme si les braqueurs avaient agi sur un coup de tête, sans préparation, a fait long feu. Ça ressemble de plus en plus à une opération militaire.

Carla presse mon bras : elle veut me parler.

“Tais-toi”, dis-je tout bas.

Elle approche sa bouche de mon oreille. “Je refuse de leur donner ma bague de mariage”, dit-elle dans un murmure.

Je me colle contre elle. “Pour l'amour du ciel, ne les provoque pas. Tu as vu ce qui est arrivé. Il n'y a pas d'autre moyen, ma chérie.

— Non, je refuse.

— Je t'en prie, Carla. Ne fais pas ça.”

Pendant un instant, elle garde le silence. Puis elle dit : “Parle-leur, toi, Steve.

— Tu veux que je me fasse tabasser comme le vieux ?”

Sa respiration devient haletante. “Tu es le seul ici à pouvoir leur parler.

— Pourquoi ça ?”

C'est alors que je comprends. Le coup me va droit au creux de l'estomac.

Elle hoche la tête contre mon épaule. “Tu es...” Elle hésite. “Tu es des leurs. S’il y a quelqu’un qu’ils écouteront peut-être, c’est toi. S’il te plaît, Steve. Tu *dois* essayer.”

Je saisis la logique de sa pensée. C’est évident. Mais ça n’empêche pas que c’est sans doute la chose la plus terrible que j’aie jamais entendue de ma vie. *Tu es des leurs*. Elle ne peut pas avoir voulu dire ça : mais c’est comme si, promptement, de façon définitive, elle refermait une porte entre nous.

Depuis le matin, depuis le moment où je me suis regardé dans la glace, la terre chancelle sous mes pieds. Elle se soulève et oscille, comme dans le vieux film du tremblement de terre de San Francisco tourné sur le vif. Mais, au moins, j’ai gardé mon équilibre. Jusqu’à maintenant. Or, voici que le sol se dérobe sous mes pieds. Tout est ténèbres. Le néant. Une sensation de chute. Une chute libre à travers l’espace infini. J’ai la nausée. Le vertige.

“Je t’en supplie, Steve”, répète Carla, tout bas.

“La ferme !” lance une voix qui résonne dans la pénombre du restaurant. Les bougies sur les tables sont chacune isolée dans sa propre sphère de lumière, fermée aux autres, chacune entièrement seule, enclavée par l’obscurité.

Carla se presse contre moi. Elle a peut-être raison. C’est maintenant ou jamais.

Je tousse pour m’éclaircir la gorge. Des clients me regardent. Ont-ils la même idée que Carla ? Lentement, j’avance un pied. “Excusez-moi !” Je ne reconnais pas ma voix.

“Toi ! Bouge pas !” crie le chef depuis la porte d’entrée.

Je lève les mains en l’air. Et je reste planté là, immobile.

Au bout d’un moment, je demande tranquillement : “Est-ce que je pourrais vous parler ?”

A ma grande surprise, je ne me sens plus aussi faible et tremblant qu’il y a un instant. Je suis envahi par un calme étrange, surnaturel, comme si une capsule invisible s’était dépliée autour de moi dans le but de me protéger du monde. Ce n’est pas du courage. C’est du désespoir. Peut-être, aussi, tout simplement, de la folie. Mais je sais maintenant que Carla avait raison. Personne d’autre dans ce silence des ténèbres ne peut le faire... que moi. La tentative est probablement vaine. Mais je suis le seul à pouvoir m’y risquer. Entre maintenant et quoi qui puisse arriver ensuite.

“Qu’y a-t-il ?” demande le chef avec la dureté de l’impatience. Il fait un pas en avant.

De nulle part me vient une formule : *Sois un guerrier de la lumière*. L’idée me glace.

“Ne nous tuez pas, je vous en prie, dis-je aussi sereinement et posément que possible. Nous avons tous des enfants chez nous. Comme vous, peut-être. Nous ferons ce que vous voudrez. Mais ne nous tuez pas.” J’ai dit cela à cause de leurs passe-montagnes. S’ils avaient eu le visage découvert, s’ils avaient été identifiables, nous aurions eu une chance. Mais, dans les circonstances, ils

doivent savoir que, ce soir, ils peuvent tout faire sans état d'âme, sans y réfléchir. Ils peuvent, littéralement, nous tuer sans y penser à deux fois.

“Tula !”

Je sens l'espoir refluer en moi.

Mais j'insiste, je suis incapable de m'arrêter. “Ecoutez, je sais ce que vous ressentez. Je sais ce que vous pensez.” Je parle très lentement, très calmement. “Nous vivons tous ensemble dans ce pays. Nous sommes dans le même bateau. Je suis comme vous. Ecoutez-moi et laissez-nous partir. Je vous en prie !” Ce que je dis est si... si horriblement boiteux ! Mais que puis-je dire d'autre ? Que pourrais-je bien faire ?

Le chef m'observe à travers la pénombre. Les autres se retournent vers lui. Apparemment, ils se concertent. Mais en silence, sans un mot.

Je réitère : “Je vous en prie.”

Le chef fait à nouveau un pas en avant mais le mouvement, cette fois, est explicite, sans équivoque.

“*Awungomnye wethu*”, déclare-t-il d'une voix ferme, étale. Et, soudain, je comprends qu'il est xhosa et que je comprends ce qu'il dit : *Tu n'es pas l'un des nôtres*. J'ignore comment il se fait que je le comprends mais c'est le cas. Je comprends aussi ce que cela signifie, au-delà et derrière les mots. C'est une fin de non-recevoir, un refus sans équivoque.

L'homme approche encore. Il semble grandir au fur et à mesure, jusqu'à ce qu'il me domine de toute sa hauteur, moi et toute l'assistance : il est immense, c'est un géant. Son ombre s'étale sur les murs, sur le plafond, partout dans le restaurant.

Il fait un geste en direction des tables alentour. “*Uhlelinabo*”, dit-il. Assieds-toi avec eux. Son regard est rivé sur moi. Sur quoi, il ajoute, comme s'il crachait une bouchée de nourriture exécration : “*Ungomnye wabo !*” Tu es l'un des leurs.

Un murmure parcourt l'assemblée : incompréhension des Blancs, ressentiment dans les hochements de tête approbateurs des quatre lieutenants.

Ensuite, avec une mimique de dérision et de dégoût, me congédiant, le chef tourne les talons en me lançant : “*Hamba ! Hamba suka !*” Fiche le camp !

Les braqueurs continuent imperturbablement leur besogne. Portables, portefeuilles, montres, bracelets, colliers, broches, bagues de toutes sortes tombent dans leur escarcelle. Aucun client n'ose plus résister. Les seuls bruits qu'on entende sont les sanglots entrecoupés de plusieurs femmes, les gémissements continus de la première qui avait dû leur remettre sa montre et, régulièrement, des grognements sporadiques de la part du vieillard blessé, à terre. Mais l'avancée des braqueurs est plus heurtée, désormais. Même quand ils ne rencontrent aucune résistance, ils arrachent leur butin des mains de la personne en question avec une violence excessive. Ils ne montrent aucune miséricorde, en particulier, à l'égard des femmes. Chacune reçoit une gifle, est frappée avec le poing, poussée de côté ou par terre, écope d'un coup de coude ou est bousculée méchamment au passage. Même quand elles abandonnent

leurs bijoux de leur plein gré (certaines même avec zèle), elles sont la cible des braqueurs. C'est de la violence à l'état brut. Les braqueurs arrachent les boucles d'oreilles de deux ou trois femmes, dont ils déchirent le lobe. Je ne peux m'empêcher de remarquer que certains clients hommes, les gringalets, reçoivent leur quote-part de coups au visage ou au ventre, de genoux dans l'entrejambe, de coups de pied au derrière. Seuls les plus forts, les costauds s'en sortent indemnes. (Que ces braqueurs sont lâches !) Je lance à Carla un regard si intense que je suis pris de court quand l'un des braqueurs, s'approchant de moi, me fait une prise de karaté à la gorge, de sorte que, avant que j'aie le temps de comprendre ce qui m'arrive, je me retrouve plié en deux. J'ai la nausée et le souffle coupé. Alors que je tiens encore sur mes jambes mais le visage presque à terre, un autre assaillant me donne un coup de pied dans le ventre. Je bascule sur le côté. Tous deux sautent sur moi mais je réussis à rouler sous la table. Plusieurs coups de pied atteignent mes jambes repliées et mon dos rond. Et puis tout s'arrête brusquement. Lorsque j'arrive à me relever, ils en ont aussi fini avec Carla. Debout, s'appuyant des deux bras sur la table, le visage couvert par un rideau de cheveux roux, hors d'haleine mais décidée à ne pas pleurer. Un filet de sang coule de la commissure de sa lèvre.

“Mon amour, qu'est-ce qu'ils t'ont fait ?” J'essaie de la prendre dans mes bras mais elle secoue la tête violemment et me repousse. “Non, non. Ne me touche pas.”

Les braqueurs vont poser le sac-poubelle noir plein de leur butin sur une table à l'aide de laquelle ils bloquent la porte principale. S'ensuit un nouveau conciliabule. Cette fois, leur intention est claire : ils veulent avoir accès au coffre de l'établissement. Ils tirent le propriétaire, un homme âgé, apparemment asthmatique, de l'endroit où il s'était réfugié, tremblant et soufflant, après qu'ils l'avaient fait déguerpir du comptoir.

“Donne la clef coffre, ordonne le chef du gang.

— Les clefs ne sont pas ici, dit le propriétaire en gémissant. C'est la société de sécurité qui les a.

— Tu mens !”

Le chef fait un signe à ses sbires, qui se mettent à tabasser le pauvre homme. Bien plus tôt que je ne l'avais craint, ils comprennent qu'ils n'arriveront à rien et se détournent de leur victime ; mais ce n'est pas fini.

Les braqueurs se réunissent brièvement devant la porte d'entrée, le chef donne des ordres, sur quoi ils se précipitent vers la porte arrière par laquelle on accède aux toilettes. Elle donne aussi sur une modeste cour intérieure et une sorte de réserve ou d'abri. L'un des hommes précède les autres et se met à triturer un trousseau de clefs, qu'ils ont dû trouver derrière le comptoir ou à la ceinture du pauvre propriétaire ; il ouvre le cadenas de la porte de l'abri.

Ils nous poussent à l'intérieur de l'appentis, “Dedans, dedans, dedans !”, puis referment la porte sur nous. Nous sommes serrés comme des sardines. Nous étions une douzaine de clients (j'avais compté), auxquels s'ajoutaient le

propriétaire et sa femme (mais lui-même est encore dans la salle avec les braqueurs), quatre serveurs (deux hommes et deux femmes) et trois cuisiniers. A travers une fenêtre à barreaux placée en hauteur et dont la vitre est obscurcie par la poussière et des toiles d'araignées, la lumière d'un lampadaire filtre à l'intérieur, de sorte que nous ne sommes pas plongés dans l'obscurité totale.

“Nous devons sortir d'ici”, déclare quelqu'un d'un ton pressé. C'est un homme jeune, le type sportif, des cheveux dorés ondulés, qui fait jouer ses biceps plus gros que nature sous son bronzage. Il paraissait plutôt effacé quand les braqueurs étaient encore parmi nous mais, à présent, il a la bravade du macho dans toute sa splendeur.

“Pourquoi n'avez-vous rien fait plus tôt ? s'enquiert un chauve au crâne brillant.

— J'aurais bien voulu m'attaquer à celui qui était le plus près de moi mais je ne voulais pas vous faire courir le risque d'être tués.”

Plusieurs clients émettent des sons désobligeants mais il semble imperméable au ressentiment qu'il suscite.

“De toute façon, ajoute-t-il, faisant mine de gérer la situation, nous sommes mieux placés maintenant pour nous libérer et nous venger.

— Ne te gêne pas pour nous, raille l'homme d'un certain âge. Tu nous montres le chemin, Rambo ?

— C'est à moi que tu t'adresses, tête d'œuf ?

— Pourrait-on se dispenser des préliminaires et essayer d'élaborer un plan ! s'exclame une femme. Nous n'avons peut-être pas beaucoup de temps.

— Je crois qu'ils vont simplement nous laisser croupir ici, se lamente une vieille bourgeoise, dont l'édifice capillaire genre minivague violine s'est affaissé pitoyablement sur son crâne : elle me fait penser à une poule ébouriffée sur son nid.

— Si seulement, madame... dit une jeune blonde entre ses dents. Moi je dirais plutôt qu'ils vont venir d'un instant à l'autre, tuer les hommes et violer les femmes.

— Vous avez l'air de n'attendre que ça ! réplique une autre femme, aussi grise qu'une souris des champs.

— Voyons, voyons, mesdames, s'exclame un homme avec une moustache fine à la Clark Gable. Agissons plutôt. Nous devons essayer de transmettre un message à la police, à quelqu'un...

— Pourquoi pas des signaux de fumée ? ironise Rambo. Ou alors on pourrait trouver des boîtes de conserve vides et nous lancer dans une séance de téléphone de brousse ?

— J'ai gardé mon portable !” Je viens de me rappeler la précaution que j'ai prise et que, dans toute cette agitation, j'avais complètement oubliée. Je retire de mon soulier le cher petit appareil.

Tout le monde applaudit.

“Bravo, voilà qui était bien pensé, me félicite avec condescendance une

dame d'un certain âge, la douairière dans toute sa splendeur mais plus une dent à elle.

— Qu'est-ce que vous attendez ?" demande Rambo, maintenant qu'il n'est plus le centre d'attraction.

Tous se pressent autour de moi tandis que je compose le 10111, levant l'instrument jusqu'à la lueur jaunâtre, maussade, qui filtre par la fenêtre en hauteur.

Une sonnerie. Plusieurs sonneries. Personne ne décroche !

Je suis entouré de gens qui marmonnent.

"Donnez-moi ce foutu portable", ordonne Rambo, comme si j'étais responsable de l'attente.

Prenant soin de garder le téléphone hors de sa portée, je tente de garder mon sang-froid. (Vas-y. Vas-y. Vas-y !)

Je suis étonné lorsqu'une voix répond, dans un craquement d'ondes. "La police. Je vous écoute.

— Enfin !" Je crie dans l'appareil. "Nous sommes retenus en otages dans un hold-up...!

— Veuillez patienter, dit la voix. Nous ne pouvons pas prendre votre appel pour l'instant."

Je patiente une éternité. De l'extérieur nous parviennent des sons étouffés impossibles à interpréter. Peut-être ont-ils tué le pauvre restaurateur.

Je patiente, je patiente encore, je patiente toujours. Plusieurs minutes s'écoulent ; il est impossible, bien sûr, de savoir l'heure qu'il est car on nous a confisqué nos montres. Enfin, une voix au bout du fil : pas la première, une autre.

"Qu'attendez-vous ?

— Nous sommes victimes d'un braquage. C'est urgent.

— Veuillez patienter, monsieur."

Et ça recommence.

Une troisième voix : une fois encore, un correspondant qui ne connaît pas la situation et qui n'a pas vraiment l'air de connaître son boulot non plus. Ce quelqu'un-là me coupe dans mes explications préliminaires : "Attendez un instant, je vous mets en relation avec le service des urgences."

La communication est coupée avant que je puisse exposer mon cas une fois de plus.

Et tout recommence. Si ce n'est que, enfin, je perçois un soupçon d'efficacité : du moins, une voix enregistrée brode : "Nous vous prions de patienter. Votre appel compte pour nous et nous vous répondrons au plus vite."

C'est alors que Rambo m'arrache le portable des mains.

Tous ces corps, toutes ces haleines : l'atmosphère devient étouffante dans la pièce étroite. Nous transpirons tous beaucoup. Quelqu'un suggère que nous cassions un carreau de la fenêtre mais personne ne réagit. Tous, nous patientons, nous patientons.

“Godot ne vient jamais, s’esclaffe une femme en partant d’un rire hystérique.

— Bienvenue dans la nouvelle Afrique du Sud !” s’exclame un gros monsieur au visage tout rose qui respire la bonhomie. Il a l’air aussi inoffensif, mou et sucré que de la guimauve.

“Que croyez-vous !” s’exclame une femme au nez pointu. C’est le signal pour un déversement de tous les clichés en cours ces dernières années. On dirait que les gens n’attendaient qu’une occasion pour lancer leurs répliques, toutes manifestement répétées cent fois. Je m’aperçois d’ailleurs avec une certaine honte que j’ai dû en utiliser moi-même. “Tout compte fait, ils n’ont tout simplement pas l’expérience nécessaire pour gouverner le pays, n’est-ce pas ?

— C’est notre faute, voyez-vous... explique le monsieur tout rose, en poussant un soupir. Nous nous sommes accrochés au pouvoir trop longtemps. Ils n’ont pas eu l’occasion de *se préparer*.

— Ça fait dix ans tout de même maintenant ! se récrie une fille maigre qui porte ce qui ressemble à une robe de plage. Et, si vous voulez mon avis, ça s’aggrave. Mon ami et moi, on a décidé d’aller rejoindre le reste de la famille à Perth. C’était notre dîner d’adieu. Pas vrai, Kevvy ?” Et d’étendre ses tendres tentacules sur le jeune homme indolent à côté d’elle.

Il est blanc comme un calamar mais rayonne sous les attentions qu’elle lui prodigue.

Personne ne semble être conscient de ma présence. A moins qu’ils ne fassent tous semblant, délibérément, de m’ignorer. C’est sans doute ce qui, sur l’instant, me reste le plus en travers de la gorge. *Ungomnye wabo*. Rien que d’y penser, j’ai des palpitations de rage dans le crâne. Mais que puis-je dire ou faire ? J’ai été aussi inefficace que le calamar, la naïade, la guimauve ou Rambo.

Une voix féminine émerge alors de la pénombre, perdue dans la masse informe d’humanité impuissante sous la lumière jaunâtre et maussade qui suinte de la fenêtre en hauteur : “Croyez-vous qu’au moins le gouvernement soit au courant de ce qui se passe ici ?

— Comment pouvez-vous poser une question aussi stupide ! s’exclame Carla, soudain furibonde.

— Qu’est-ce qui vous fait croire que ma question est stupide ?”

A travers les verres à double foyer qui confèrent à ses yeux l’air de poissons qui vous regardent depuis un aquarium, un homme vole à son secours : “Ce n’est pas plus stupide ou exagéré que les détournements, la corruption et les pots-de-vin de nos supposés gouvernants.

— Etions-nous meilleurs quand nous étions au pouvoir ? demande Carla.

— J’ose le croire ! Au moins, l’ordre régnait.

— Ainsi que les escadrons de la mort, les bourreaux, les policiers véreux, les ministres de l’Apartheid qui baisaient les nounous noires de leurs enfants dans des chiottes au fond de la cour...

— Parce que deux hommes qui violent des enfants de trois mois ou des vieilles de quatre-vingts ans, qui attaquent des familles sans défense sur leurs fermes, qui volent l'argent des retraités, qui continuent de mener grand train quand, enfin, on les met sous les barreaux ou qui vont à Dubaï faire leurs emplettes de Noël aux frais de la princesse, c'est..."

Je n'en puis plus. Quelle conclusion à une journée abominable ! Je sens que mon mal de tête, déjà effroyable, s'aggrave de minute en minute. Je voudrais crier :

Arrêtez ! Bordel de merde, arrêtez ! Nous sommes tous enfermés ici ensemble, on va peut-être nous liquider dans l'instant qui vient, et tout ce que nous savons faire, c'est nous disputer et raconter ces merdes !

Mais que faire ?

Rambo a passé mon portable à quelqu'un d'autre ; une femme. Je le lui arrache des mains. Comme si cela pouvait faciliter les choses.

La friture sur la ligne. J'espère que mon forfait n'est pas épuisé. Il ne manquerait plus que ça !

"Steve, fais quelque chose ! me glisse à l'oreille Carla, qui est au bord de la crise de nerfs. Essaie encore de leur parler. C'est de la folie, ici."

Je lui réponds sèchement : "Je suis hors jeu, ma chérie. Tu as vu ce qui est arrivé quand j'ai essayé."

— Tu peux réessayer."

Je fais non de la tête, malheureux de ma colère futile.

A cet instant même, j'entends une voix au bout du fil.

"Qui attendez-vous ? demande l'homme d'un ton accusateur.

— Nous sommes victimes d'un hold-up.

— Nom et adresse ?

— Ecoutez..." Je me retiens de crier. "Ne raccrochez pas et ne me passez pas quelqu'un d'autre. Faites simplement quelque chose pour nous sauver.

— D'où appelez-vous ?"

Je lui donne l'adresse du restaurant. "Pour l'amour du ciel, *faites vite !*" Je ne puis maîtriser ma voix plus longtemps. "Ils sont encore ici. Si vous arrivez tout de suite, vous pourrez les attraper la main dans le sac."

Plus personne au bout de la ligne.

Les autres me dévisagent, livides comme de maladifs daturas dans la pénombre.

Je ne puis que hausser les épaules.

"Est-ce qu'ils envoient quelqu'un, au moins ? demande Carla.

— Nous verrons bien. S'ils viennent, tant mieux, s'ils ne viennent pas, tant pis."

A la faveur des lents mouvements piétinants, désœuvrés, des corps prisonniers de la petite réserve, Carla et moi nous retrouvons tout contre deux autres otages. Derek Hugo et Nina Rousseau.

"Tout se passe bien pour vous ? demande Derek en faisant la grimace.

— Oh, formidable... Vraiment le genre de soirée dont nous avons envie.

Ça change de la routine !

— Je crois que nous avons tous besoin d'une dose de réalité, répond-il, levant les yeux vers le plafond gris. Ça nous apprendra à avoir de faux espoirs pour l'avenir.

— Ne sois pas stupide, Derek, répond sa compagne, sa belle voix altérée par la dureté du ton. Ce n'est pas le moment de faire de l'humour.

— Au contraire, c'est le moment rêvé.

— Si je reste un instant de plus dans ce trou à rats, je vais perdre la voix.

— Ne soyons pas si négatifs, dit quelqu'un, s'efforçant sans grand succès à voir les choses du bon côté. Nous sommes tous en vie.

— Peut-on dire quelque chose de plus idiot !" C'est au tour de la belle Nina d'exploser. "Comme si quelque chose d'aussi ordinaire et d'aussi essentiel qu'être en vie était tout à coup devenu un privilège ! Voyons ! Dans quel pays vivons-nous s'il faut s'estimer heureux de posséder ce que le reste du monde considère comme acquis ?

— Il y a des endroits pires, dit le monsieur guimauve. Je vais vous dire, récemment, j'étais aux Caraïbes...

— Alors, pourquoi n'y retournez-vous pas barboter dans les eaux bleu lagon ! crie Nina Rousseau. Vous pourriez aussi vous trouver un gentil petit cannibale qui vous couperait en morceaux pour vous transformer en Stroganoff !"

Derek s'efforce de l'entraîner dans un coin où il pourra tenter de la calmer mais, avec tout ce monde autour, ce n'est pas facile.

J'entends leurs murmures incessants dans la pénombre. Derek la supplie : "Essaie de garder ton calme. Tu as entendu ce que Steve a dit. Les policiers arrivent.

— Tant qu'ils n'aggravent pas la situation !

— Est-ce qu'on ne pourrait pas appeler ADT Security ou je ne sais qui ? demande la douairière édentée. De nos jours, les policiers font appel à eux pour surveiller leurs postes.

— Est-ce que quelqu'un a leur numéro ?"

Oui, il se trouve que quelqu'un a leur numéro.

Dix minutes plus tard, peut-être quinze, nous entendons les sirènes : la police et les hommes de la société privée arrivent en même temps.

Hélas, les braqueurs ont filé. "Ils n'ont sans doute pas pu attendre", ironise la douairière.

D'abord, il faut s'occuper du restaurateur, et vite. Etendu par terre, près de l'entrée, jambes et bras écartés, il a l'air mal en point. A-t-il été battu ou a-t-il eu une attaque ? Aucun médecin parmi nous.

L'ambulance de Groote Schuur arrive vite. Ce qui n'empêche qu'on a l'étrange impression qu'elle tombe à plat.

Heureux d'être vivants.

Nous passons trois heures assis dans le restaurant sur des chaises de plus en plus inconfortables, tandis que les policiers enregistrent laborieusement les

déclarations de tous les présents. Le gars qui retranscrit nos déclarations n'est pas une lumière et trébuche sur d'innombrables erreurs de formulation et d'orthographe. Néanmoins, en fin de compte, notre calvaire s'achève. Sortant, chancelant, dans la fraîcheur de l'air nocturne, Carla et moi écarquillons les yeux devant un décor citadin qui nous semble être inconnu et hostile.

La plupart des clients éprouvent le besoin de serrer la main de leurs compagnons d'infortune. Plusieurs insistent : Nous devons rester en contact. Nous pourrions organiser des réunions entre nous. Dans le style : "Pourrions-nous jamais oublier ce que nous avons vécu ensemble. *Ce n'est qu'un au revoir...*" Carla et moi réussissons à éviter les autres, à nous glisser dans les ombres, à passer l'entrée du restaurant surchargée, surréaliste. Nous éprouvons un sentiment étrange, dérangeant. Comme si nous étions étrangers l'un à l'autre. Comme si nous nous retrouvions nus en public.

C'est alors que nous découvrons qu'on nous a volé notre voiture.

Cela ajoute une autre heure à notre soirée déjà fort longue. Enfin, un peu avant trois heures du matin, nous émergeons une fois de plus dans les ténèbres extérieures parfumées à l’ozone. Un jeune policier (ongles rongés jusqu’au sang et d’une obséquiosité déconcertante) nous ramène chez nous. A cette heure, les rues du Cap sont quasiment désertes. Il n’y a de signes de vie que dans les environs de Long Street : rauques, extrêmes, comme si la faune qui traînait là, mue par un désir obscur, ressentait le besoin de faire le maximum de bruit pour affirmer qu’elle existe : Regardez-moi, regardez-moi, je suis là ! Ne m’ignorez pas !

Lorsque, empruntant l’ample boucle en direction de la côte, nous sortons de la ville, tout redevient tranquille. La nuit a envahi les environs, présence tangible, énorme animal dormant d’un sommeil lourd mais sans cesse à la lisière du réveil, près de fondre sur tout ce qui pourrait le déranger.

Carla et moi gardons le silence. Je n’ose l’interrompre qu’une fois. Ma remarque n’est même pas préméditée, les mots fusent tout simplement de ma bouche :

“Qu’entendais-tu au restaurant quand tu as dit que j’étais l’un d’eux ?

— Moi j’ai dit ça ?

— Oui. Et je veux vraiment savoir ce que tu entendais par là.

— J’ai oublié. Tout était si... tu étais là, non ? Tu le sais aussi bien que moi. Tout était embrouillé dans ma tête.

— Je *dois* savoir, Carla.”

A la lumière du giratoire qui, régulièrement, illumine crûment son visage, je vois qu’elle regarde droit devant.

“C’était simplement...” Elle s’interrompt et hausse les épaules, évitant de croiser mon regard. Après une longue pause, elle fait une nouvelle tentative : “Si je me souviens bien, ce devait avoir un rapport avec le fait de vivre dans la nouvelle Afrique du Sud. Ils en font partie. Et toi aussi, à ta manière. Tu ne sembles t’encombrer d’aucun fardeau. Tu peux travailler avec n’importe qui. Tu as toujours fait ça. Alors, j’ai pensé qu’ils pourraient t’écouter si tu prenais la parole.

— Je ne te crois pas, dis-je tout bas.

— Ça n’a plus d’importance, maintenant.” La voix de Carla est neutre, atone.

De Sea Point nous remontons, toujours plus haut, la côte toujours plus pentue, jusqu’à notre rue, la dernière conquise, pour l’heure, par la frénétique pression du progrès. Plus haut ne reste que le flanc sombre de la montagne, délimité en noir sur fond d’étoiles éparpillées avec insouciance sur la voûte

céleste. Je vois Orion lancé dans sa trajectoire. L'éclaboussure de la Voix lactée. La Croix du Sud près de la nébuleuse sombre du Sac à Charbon. Tout cela m'est si familier ! Ce devrait être réconfortant, rassurant : immuable, inchangé à travers les siècles, les millénaires, les ères. Mais non. Ce soir, ce spectacle paraît sinistre. Une noirceur inconnue, menaçante, insondable. Un trou noir qui vous avale et vous recrache ailleurs, dans une dimension alternative d'où l'on ne peut jamais plus rejoindre le monde connu.

“Bonne nuit, nous souhaite le jeune policier.

— Bonne nuit.”

Il oblique dans la rue, emprunte la généreuse courbe de la descente et disparaît dans la nuit en pétaradant. De combien d'autres méfaits devra-t-il s'occuper jusqu'au matin ? Cambriolages, agressions, viols, meurtres. Et dire qu'il n'a pas encore vingt ans !

Nous nous attardons au bord de la chaussée, comme si, soudain, nous ne pouvions affronter la montée, suivre l'allée dessinée avec un savoir-faire accompli au milieu des fleurs et des buissons ombreux, jusqu'à la villa, un niveau puis un autre, le long de la piscine avec son odeur astringente et propre de chlore, la piscine dont Silke a émergé cet après-midi, nue, traînant derrière elle sa serviette aux couleurs primaires. Puis nous continuons vers notre chambre à coucher, où nous allons enfin nous retrouver face à face.

Nous atteignons notre étage. Notre long couloir spacieux, la porte de Silke (fermée sur son obscurité fétide), la porte de la chambre des filles...

Celles-ci dorment d'un sommeil paisible, parties en toute innocence dans un royaume de rêves inatteignables, légers comme le duvet de chardon... cela dit, au fond, est-ce bien le cas ? L'une des deux, Leonie, ronfle légèrement, comme un chat ronronnant dans la pénombre (la veilleuse de leur chambre, en forme de fleur, avec une fée enroulée sur la tige, est allumée). Elle gémit dans son sommeil. Peut-être troublée par une présence inquiétante, rôdant dans des profondeurs que nous ne pouvons sonder, ne pourrons *jamais* sonder. Ses gémissements deviennent sanglots. J'entre dans leur chambre et, sur la pointe des pieds, vais jusqu'au lit de Leonie ; je me penche pour déposer un baiser sur sa joue luisante, je remets d'aplomb la couverture sur ses épaules chétives. Elle frissonne, écarte les bras et s'agrippe à moi. Puis elle lâche prise et là voilà qui dort à nouveau à poings fermés. (Mais je sais que l'inquiétude reviendra plus tard.)

Enfin, Carla et moi pénétrons dans notre chambre, où est allumée l'une de nos lampes de chevet. Avant même d'avoir passé le seuil, Carla a ôté sa robe et l'a laissée tomber par terre, négligente comme à son habitude. Elle dégrafe son soutien-gorge. J'observe la menue rondeur de ses seins. Ils ne sont plus aussi fermes qu'ils l'ont été mais je trouve attachant leur léger et vulnérable affaissement. Dans la pénombre, leur pâleur ressort. Leurs tétons sont allongés et foncés.

Allant vers l'autre côté de notre grand lit, je me déshabille à mon tour. Nous ne nous sommes pas adressé la parole depuis que le jeune policier nous a

ramenés du restaurant.

Nous restons debout, nus de part et d'autre de la largeur du lit qui nous sépare.

La baie vitrée doit être entrouverte car je sens une brise qui se déplace dans la pièce, nous frôle, va se répandre dans le reste de la villa, jusqu'à une autre pièce où, sans doute, une autre fenêtre doit être ouverte. Quelqu'un a dû oublier de la fermer. Il me faudrait descendre vérifier ça. Pas tout de suite. Je suis trop fatigué. La journée a été longue, interminable.

Carla esquisse un mouvement dans ma direction. Je remarque sa main, l'annulaire où son anneau de mariage brille par son absence. Sans protection, vulnérables, exposés, ses doigts semblent tâtonner dans ma direction. Mais je ne les reconnais pas, ils me sont brusquement étrangers, privés de leur singularité, de leur individualité. Ils ne portent plus de trace de la femme que Carla est vraiment, des êtres que nous sommes ou de la façon dont nous en sommes arrivés là. Elle laisse retomber son bras sur le côté.

Je ressens le besoin de réagir. Dieu sait que j'en ai envie. Et vite. Mais je ne trouve ni les gestes ni les mots.

“Carla...” J'ignore si c'est une affirmation ou une question.

Son silence, comme sa main d'où a disparu sa bague, est une question à laquelle je ne peux répondre.

La brise nocturne s'est mise à souffler plus fort sur mon corps nu.

Je pense distraitemment : Quelqu'un devrait aller fermer une fenêtre.

Je regarde Carla de l'autre côté du néant qui nous sépare.

J'avoue : “J'ai couché avec Silke aujourd'hui.”

Carla ne bronche pas.

“Je n'en avais pas l'intention. En fait, ça n'a pas marché. Mais j'ai essayé. Carla, je suis désolé.”

Elle ne dit toujours rien.

A mon tour de tendre un bras vers elle. Même dans la pénombre, je ne peux manquer de remarquer à quel point je suis noir. A l'exception de la fine bande plus pâle où se trouvait mon anneau de mariage.

Qu'est-ce qui m'a poussé à avouer ? Je n'en ai aucune idée. Ma trahison n'a rien à voir avec le fait que j'ai couché avec Silke.

Ma nervosité me désarçonne. “Je dois aller aux toilettes. Je...”

— Bien sûr.”

Je vais aux toilettes. Pas besoin d'allumer la lumière. Je connais l'endroit.

La brise semble se renforcer. Ce n'est pas un vent ordinaire mais une explosion d'énergie cosmique propre et glaciale.

Et puis j'entends un bruit. Un bris de verre qui me fait froid dans le dos. Le miroir, le miroir art nouveau dont Carla m'a fait cadeau, autrefois, dans des temps plus heureux, moins compliqués, est en mille morceaux. Il n'est pas tombé du mur. Il a tout simplement (même dans le noir, je le vois) explosé, inexplicablement, tout seul, en une myriade de petits éclats.

Carla arrive en courant de la chambre, pieds nus, sans bruit. (Comme Silke

hier après-midi.)

“N’entre pas, dis-je précipitamment. Tu vas te couper les pieds.

— Qu’est-il arrivé...? Steve ? Qu’est-il arrivé ?

— C’est le miroir, dis-je sans me retourner vers elle. Je crois que nous en avons pour sept ans de malheur.”

APPASSIONATA

La musique nourrit l'amour ? Alors, jouez.

SHAKESPEARE, *La Nuit des rois*.

ALLEGRO ASSAI

Les mots ont beau ne pas être mon territoire de prédilection, ils sont la seule façon de m’assurer que tout le monde saura. Je suis bien plus à l’aise au piano. Depuis mon plus jeune âge, je rêvais de devenir concertiste (j’avais la vision d’affiches proclamant : *Orchestre philharmonique de Berlin. Direction Claudio Abbado. Pianiste Derek Hugo...*), mais tout ce à quoi je suis arrivé, c’est que j’accompagne des musiciens plus célèbres et sans doute plus talentueux que moi. Je mène à peu près l’existence du personnage principal du roman de Nina Berberova *L’Accompagnatrice*. Quelle pitié... En outre, je suis contraint de donner des leçons de piano, même si je ne prends que des élèves doués. Or, là aussi, s’opère lentement une détérioration. On commence avec des *master classes* puis on fait des compromis, des faveurs à des amis dans les milieux musicaux, ensuite à leurs enfants, pour finir avec des amis d’amis qui n’ont aucun lien avec la musique : un avocat, un architecte, de préférence quelqu’un qui a un rôle à jouer dans la nouvelle Afrique du Sud et qui pourrait un jour être amené à retourner la faveur. Il arrive que, dans les interstices d’un emploi du temps chargé, on trouve le temps de courtoiser une femme. Une beauté, cela va de soi. Pourquoi pas ?

Or, cela implique de franchir un seuil invisible et délicat. Je sais que d’aucuns voient là la clef de ce qu’à voix basse ils appellent mon “échec”. A leurs yeux, femmes et musique ne font pas bon ménage. Il faudrait choisir entre l’une ou les autres. Conneries ! Il se trouve que j’ai bien étudié la question. On n’a pas besoin de remonter plus loin que Mozart pour prouver le contraire. (Le vieux Bach était sans doute, comme certains exégètes le soulignent, un modèle de rectitude conjugale, mais, entre ses deux épouses, il a tout de même réussi à produire vingt rejetons, ce qui ne doit pas être anodin.) Citons encore : Beethoven, qui, d’après l’une de ses connaissances, “était toujours engagé dans quelque affaire de cœur et à l’occasion faisait des conquêtes qui se seraient révélées ardues, sinon impossibles, pour un Adonis” ; le pâle et souffreteux Chopin, qui n’était jamais trop faible, toutefois, “pour mettre quelque chose dans le trou de votre *ré* bémol majeur” ; Schumann avec ses complexes “jeux de doigts sous les robes” ; le vigoureux Liszt, incapable de se priver d’un jupon placé sur son chemin ; son beau-fils, Richard Wagner, dont l’égo boursoufflé ne pouvait être alimenté que par les femmes. J’ai toujours été convaincu que Casanova aurait pu être un formidable compositeur et joueur de luth ; il suffit de se rappeler le célèbre tableau de Balthus représentant un professeur de musique jouant de la chatte

de sa jeune élève comme d'autres jouent de la mandoline. A notre époque, le registre couvre tout l'éventail : du torride Toscanini, dont le renom de chef d'orchestre n'avait d'égal que sa piètre réputation d'amant, au Brésilien John Neschling (cousin issu de germain d'Arnold Schoenberg), qui s'est défini lui-même comme "un coureur et un bon à rien" ; sans oublier, naturellement, le *supremo*, Herbert von Karajan en personne. (Je sais bien que nombre de mélomanes ne pensent pas qu'on puisse le comparer à Furtwängler, Böhm ou Barenboïm mais je crois que c'est de la pure jalousie. Pour moi, Karajan a toujours été, au moins en ce qui concerne Beethoven ou Brahms, l'un des meilleurs.) Cela va de soi, je ne me compare pas à ces maîtres. J'essaie seulement de montrer que ces supposées vérités sur les musiciens et les femmes peuvent mener à l'impasse. Et même si je ne suis pas devenu le pianiste que j'aurais rêvé devenir, on ne peut pas en conclure que ma vie soit un échec. Même dans l'humble catégorie des accompagnateurs, on peut imprimer sa marque. Notre occupation ne manque pas de noblesse. Et c'est exactement ce que j'espérais prouver cette fois, en accompagnant Nina Rousseau. Parce qu'il n'y a pas beaucoup de chanteuses comme elle.

Je n'ai jamais été un enfant prodige comme Wolfgang Amadeus. Mais j'ai grandi sous un piano. Au début, j'écoutais ma mère. Quand elle travaillait ses morceaux ou les jouait. Puis ma sœur aînée, Alet. Et ses amies, quand elles venaient prendre des leçons. En temps voulu, ma petite sœur aussi, et ses amies à elle. Il y a beaucoup à apprendre... et à voir... au cours d'une leçon de piano. Il suffit de bien choisir sa position. Un piano à queue, c'est parfait pour ça. Plus tard, après qu'ayant divorcé de mon père ma mère fut forcée de vendre le piano à queue et de le remplacer par un piano droit, je fus refoulé vers une autre cachette, de préférence derrière les rideaux. Il y avait beaucoup moins à voir mais j'avais entre-temps maîtrisé différentes techniques, pas seulement d'observation mais aussi pour participer de différentes joyeuses manières.

Je suppose que j'étais précocement, dans ce domaine, commence-t-on jamais assez tôt ? Néanmoins, je jure que les bénéfices dérivés ne furent jamais le plat principal. Je suis *vraiment*, depuis ma plus tendre enfance, épris de musique. Même les exercices pour les cinq doigts de Czerny me procuraient un plaisir infini. Même la pulsation métronomique du *Clavier bien tempéré* de Bach et même Paderewski. Mais ce n'est rien comparé à Mozart. Dès le début, bien avant le divorce, mon père n'avait pas caché le dégoût que lui inspirait ma passion pour la musique. Il ne cessait de répéter, en termes des moins équivoques, que la musique, c'était pour les tantes et les pédés. Bien que je ne lui aie jamais donné la moindre raison de supposer que je pouvais être l'une ou l'autre (j'avais un bon revers et j'étais bon en athlétisme), il ne réussit jamais à surmonter sa méfiance. S'il avait su !

Loin de me transformer en un garçon efféminé, la musique, surtout le piano, se révéla être un avantage que même les rugbymen et les lanceurs de disque finirent par m'envier. La musique procurait une ouverture

extraordinaire auprès des filles. C'est fou, le nombre de jolies filles qu'on croise au concert, à l'opéra ; en réalité, dans toutes les manifestations musicales. Le fait même d'être là implique qu'on a au moins un intérêt en commun et cela facilite le passage à l'étape suivante. Même dans la rue, elle aide à rompre la glace : certes, les jolies femmes n'ont pas souvent une harpe sous le bras ou un piano sur l'épaule ; mais tout homme qui connaît la musique a un avantage lorsqu'il cherche – et réussit – à approcher une divine créature qui, dans la rue, dans un train de banlieue ou dans un bus, porte un étui à violon, à flûte ou à clarinette. Combien de fois, juste après une rencontre de ce genre, ne parvins-je pas, pendant mes études à l'étranger, à New York, à Londres, à démarrer une relation avec une étudiante en musique de la Juilliard School ou du Royal College of Music ? N'allez rien vous imaginer : ce n'était pas une recette infallible. Je me rappelle un matin, tôt, une charmante blonde aux cheveux longs – on aurait dit le sosie de Jacqueline du Pré. Elle s'installa face à moi dans le train de Kenilworth, où j'ai vécu un certain temps après mon retour de Londres au Cap. Elle posa son étui à violon sur les genoux. Je tombai instantanément amoureux de ses mains. A la façon possessive qu'elle avait de tenir l'étui, il était évident que la musique jouait un rôle primordial dans sa vie. Mais, cette fois-là, il y avait plus que la musique. Elle avait un je-ne-sais-quoi, un parfum inimitable, quelque chose qui me fit penser qu'elle sortait d'une nuit d'amour. Mes genoux flageolèrent. Qui sait, peut-être un nouveau chapitre de l'histoire de la musique était-il en train de s'écrire ? Je commençai à répéter mentalement une approche qui attirerait son intérêt bien avant que le train n'arrive à la gare centrale du Cap. Or, à l'instant où je me préparais à lancer mon hameçon, elle ouvrit soudain le fermoir et se prépara à soulever le couvercle. Qu'allait-elle sortir de l'étui ? Un Lupot, un Urquhart, un Kloz ? Peut-être un Guarneri ou un Testore ? Osai-je imaginer un Amati, ou, qui sait, un Stradivarius ? Le moment était venu. Je me penchai en avant, à un angle de quarante-cinq degrés. Un dernier moment d'attente insoutenable. Et puis elle souleva le couvercle.

Dans l'étui se trouvait un *snoek*. Une belle morue.

Un grand amour, porté sur les ailes de la musique immortelle, fut étouffé dans l'œuf.

Ce fut l'exception qui confirme la règle. La musique rendit possibles d'innombrables rencontres inoubliables. Le plus souvent associées à un compositeur spécifique. Dans le cas de la jolie et indisciplinée fille du pasteur, Lulu, c'est Chopin qui lui procura l'accès au jardin des délices terrestres, longtemps avant que je sois moi-même censé connaître l'emprise de tels plaisirs. Certains morceaux de Beethoven (notamment la *Sonate au clair de lune*, *Les Adieux* et la *Hammerklavier* n° 32) manquèrent de faire fondre, littéralement, la blonde Margie. La rousse Karolien ne trouva pas la force de résister à Dvořák. (Il est intéressant de noter qu'une autre rousse, la torride Carla, mère de mes deux plus adorables élèves, Francesca et Leonie, a confirmé récemment, bien des années après Karolien, le charme irrésistible de

Dvořák.)

C'est ma mère qui me donna mes premières leçons. Elle était excellente, aucun doute là-dessus. Mais nous nous sommes accrochés dès le départ. Nous nous achoppions sur le fait que, à ses yeux, je ne travaillais jamais assez mon piano. Je crois qu'elle souffrait du complexe de Leopold Mozart et de Johann van Beethoven. De mon côté, je n'avais aucun désir d'appartenir à la catégorie de leurs fils. Je voulais devenir un bon pianiste, certes ; peut-être même un génie du clavier. Mais un monstre ? *Niet*. L'ironie du sort voulut que, dans les années qui suivirent le départ de mon père, nos querelles tournèrent systématiquement autour du fait qu'à cette époque-là elle trouvait que je passais *trop de temps* au piano.

Son point fort, ce n'était pas la théorie mais le jeu. Alors que, et c'est plutôt étrange, c'est la théorie qui me passionna dès le plus jeune âge : jouer ne me suffisait pas, je voulais aussi comprendre pourquoi il fallait jouer ceci ou cela de telle ou telle manière. Un incident me décida à lâcher ma mère et à trouver un autre professeur. J'avais quinze ans. Cela se passa lors d'un récital de piano à l'hôtel de ville du Cap. Lamar Crowson, si mon souvenir est exact. Pas l'un de ses meilleurs récitals. Mais je me rappelle qu'à l'entracte je revenais des toilettes lorsque, dans le foyer, j'avisai dans un recoin sombre un vieux monsieur assis sur une chaise, dos tourné au beau monde qui piétinait là. Il avait une partition sur les genoux. Impossible de deviner de quel morceau il s'agissait ; mais je réussis à distinguer le nom de Mozart sur la couverture. Le vieillard était tellement absorbé par les portées que je ne pus m'empêcher de m'arrêter pour l'observer. Or, tandis que je l'observais, il appuya l'index sur une portée au milieu de la page sur laquelle il était arrêté depuis un moment et éclata de rire.

A cet instant précis, je compris qu'une dimension m'avait échappé jusque-là dans mes études musicales. Et jusqu'à ce que je découvre pourquoi le vieillard avait éclaté de rire, ma connaissance de la musique serait imparfaite. J'avais besoin de maîtriser un nouveau vocabulaire mais aussi un nouveau type d'alphabet. Le lendemain même je commençai à tarabuster ma mère. Ce ne fut pas chose facile : je suis entêté de nature, je tiens ça d'elle. Mais, à force d'acharnement pendant trois semaines, menaçant même d'abandonner complètement la musique (ce que je n'avais pas la moindre intention de faire), j'ai gagné la bataille.

Mon premier professeur de musique après ma mère fut une jeune Allemande, Christa. Plus fille que femme : elle venait tout juste d'avoir vingt et un ans. Mais elle avait une technique formidable, assortie d'un bagage théorique qui étonnait tous ceux qui travaillaient avec elle. Son père, Herr Roloff, avait près de soixante-dix ans, bien qu'il en fût plutôt quatre-vingt-dix : menu, voûté, plus moustique qu'homme, sans compter une effarante crinière blanche, entre Toscanini et Einstein, que, de toute évidence, aucun peigne, aucune brosse ne coiffait jamais. La rumeur voulait que la mère de Christa, qui devait être la troisième ou quatrième femme de Herr Roloff, avait

été son étudiante et était tombée enceinte avant d'avoir vingt ans. Apparemment, il avait été chef d'orchestre à Berlin mais, à la suite d'une série d'infarctus, il avait renoncé à la musique, ce qui ne semblait cependant pas avoir eu d'influence néfaste sur ses activités amoureuses. Je crois qu'à la longue c'est grâce à lui plus qu'à sa fille que je découvris le monde intérieur de la musique. Dans son inimitable mélange d'allemand et d'anglais, il parvenait à me tenir en haleine pendant des heures avec ses comptes rendus de concerts auxquels il avait assisté ou participé : les tics et excentricités des grands chefs d'orchestre ; les tensions, l'électricité entre les musiciens (dont ce percussionniste qui, après avoir rêvé toute sa vie de connaître son moment de gloire, l'atteignit en se levant au beau milieu d'un des *cantabile* les plus sereins de l'*adagio* de la *Neuvième* de Beethoven, et en se mettant à taper de toutes ses forces sur son plus gros tympanum. Quarante-cinq secondes s'écoulèrent avant qu'on ne le sorte de la scène *manu militari* ; on ne le revit jamais) ; les particularités des solistes ; toutes les techniques et stratégies auxquelles on peut avoir recours afin de tirer d'un orchestre, d'un instrument ou d'un public tout ce qu'on désire. Après les quelques années que je passai en sa compagnie, j'étais capable moi aussi, une partition dans les mains, non seulement de rire mais aussi de pleurer ou de rester muet d'émerveillement. Il me fit tellement pénétrer la musique que j'en vins à avoir la drôle d'impression que je n'étais plus le simple *auditeur* d'une pièce donnée mais un de ses co-compositeurs car je n'approchais plus la partition du point de vue du lecteur ou du musicien mais de celui du compositeur. A chaque mouvement, passage ou phrase que je découvrais, j'avais l'impression de savoir ce qui se passait dans la tête du compositeur : prenons donc un raccourci ; et si on tournait le tour d'écrou juste ici ? Allons jusqu'au bout ; voyons, mettons la bride à l'auditeur et donnons-lui précisément ce à quoi il ne s'attend pas. C'est ainsi que la musique, pour moi, changea du tout au tout.

Tandis que son père m'encourageait à saisir la musique de l'intérieur, Christa, elle, m'apprenait à maîtriser les astuces techniques, les volubilités grâce auxquelles mes dix doigts pourraient donner forme à ce que son père m'avait fait comprendre. Ou plus – tellement plus ! Si l'élocution de Herr Roloff était délicieusement comique, colorée et enchanteresse en raison de ses erreurs de grammaire et de prononciation, celle de Christa était charmante, séduisante, musicale, irrésistible. Quand elle parlait, on aurait plutôt dit du chant que de la parole.

Frau Roloff, un petit bout de femme, ne s'était jamais intégrée à la société sud-africaine : apparemment, elle n'avait jamais pu se faire à notre mode de vie et était bientôt rentrée à Nuremberg, d'où elle était originaire. D'après ce que je compris, au début, elle était venue leur rendre visite régulièrement, mais jamais pour longtemps, et puis elle avait disparu pour de bon de la vie de son mari et de sa fille.

Avec le recul, j'imagine que ce qui découla de mes leçons avec Christa était prévisible, du moins pour un tiers – et sans aucun doute pour moi. Je suis

convaincu que, lorsque nous avons fait l'amour la première fois derrière le piano, dans le living de ma mère (un après-midi où elle donnait des cours au département de musique de l'université tandis que ma sœur cadette et mes deux frères chantaient dans un chœur, faisaient du théâtre, du sport et autres activités de plein air), ce dut être un choc aussi miraculeux pour Christa que pour moi. Très peu correct, bien sûr. Et si l'école l'avait découvert, nous aurions été expulsés, tous les deux. Mais personne ne sut jamais rien. Et aujourd'hui encore, j'éprouve un sentiment de profonde gratitude à l'égard de cette fille qui m'apprit tant, à la fois sur la musique et sur le monde. Elle m'apprit tout ce que j'avais besoin de savoir sur les doigtés, le staccato, le legato, le rubato, absolument tout, du *cantabile* à l'*allegro assai*. Aujourd'hui, je peux me consoler avec l'idée que, sous la tutelle de Christa, je suivais tout bonnement l'exemple de Gounod, de Debussy et de tant d'autres, qui, auprès de leurs professeurs femmes, apprirent beaucoup plus que le piano.

Je n'avais jamais pensé que ma relation avec les Roloff cesserait un jour. S'il arrivait qu'une telle idée me passe par la tête, ce devait être parce que je me disais que la santé de Herr Roloff finirait par décliner ou bien que lui ou même tous les deux décideraient de rentrer en Allemagne. Il donnait toujours l'impression d'être à deux doigts de la mort... Or, c'est Christa qui est morte. De la manière la plus absurde qu'on puisse imaginer. Un camion vert qui n'a pas marqué un feu rouge au passage clouté qu'elle traversait à ce moment-là, avec son sac en plastique du rayon épicerie du supermarché voisin. Sur le coup, apparemment. Cet accident contribua à renforcer l'équation amour/musique dont j'avais toujours été adepte : depuis ce jeudi après-midi-là, la mort s'y est ajoutée. Christa, Christa. Pour tout dire, à mes yeux, aucun des trois ne pourrait jamais plus exister sans les deux autres. Un accord de trois notes. En *mi* bémol mineur.

J'eus d'autres professeurs. D'abord au Cap, puis à Johannesburg et, encore plus tard, à Londres, New York et Paris. Chacun à sa manière contribua à forger le pianiste et la personne que je suis devenu. Mais cet enseignement, quelque nécessaire, astucieux ou virtuose qu'il ait pu être, se limita à des embellissements et des variations sur le thème de départ. Comme les *Variations Goldberg* de Bach, les *Variations Diabelli* de Beethoven ou les improvisations de Chopin sur *Là ci darem la mano* de Mozart. Le thème avait été fermement établi, les fondations avaient été jetées. Depuis ce temps-là, alors qu'à l'époque j'avais seulement quinze ans, j'étais préparé au dernier mouvement annoncé il y a des années par Nina Rousseau.

J'ai rencontré Nina peu après la catastrophe. L'accident à propos duquel chacun y alla de son interprétation : le genre de ragot qui pouvait occuper certains journaux pendant des semaines. Le jeune pianiste Edgar Devine, promis à un brillant avenir, se noya dans la réserve d'eau de la propriété familiale des Rousseau : le *post mortem* révéla qu'il avait peut-être été étranglé avant que le corps soit jeté à l'eau. S'ensuivirent des rumeurs sur une

relation avec une soprano de renommée internationale.

Tout le monde connaissait Nina Rousseau, cela va de soi. Du moins croyait-on ou pensait-on ou espérait-on ou supposait-on qu'on la connaissait. Les *cognoscenti* la comparaient à Cecilia Bartoli, à Angela Gheorghiu, à Renée Fleming, à Elina Garanča. Ces dernières années, hormis Anna Netrebko, aucune autre soprano sur la scène mondiale ne semble avoir connu un succès aussi météorique. Elle n'avait que trente-sept ans. Et elle était, en outre, fière d'être sud-africaine. Il y avait eu, d'abord, sa révélation dans le rôle de donna Elvira à Covent Garden. Suivie par des apparitions au Met, à la Scala, à l'Opéra Bastille, au Salzburger Festspiele, et j'en passe. Ensuite, il y avait eu sa relation malheureuse avec le chef d'orchestre charismatique Werner Schickel, le suicide tragique de ce dernier à Linz (pendu à une poutre dans une grange), et la crise de nerfs de la dame. Celle-ci était alors rentrée en Afrique du Sud pour se reposer, se cacher et retrouver ses marques. Puis, juste au moment où elle commençait à envisager de remonter sur scène, il y avait eu ce mystérieux accident à la campagne, au cours duquel son accompagnateur (et amant, très certainement) mourut dans des circonstances douteuses.

ANDANTE CON MOTO

Le soir où j'ai rencontré Nina, on donnait un récital Beethoven au Baxter. Plusieurs d'entre nous y participions. Dans la première moitié, le violoniste allemand Heinz Stöckli, en tournée, donna la *Sonate du printemps* (opus 24), puis avec lui et une violoncelliste du Cap, Maria Van Damme, nous interprétâmes le *Trio de l'archiduc* (opus 97, numéro 7). Des étudiants d'Angelo Gobbato interprétèrent plusieurs arias de *Fidelio* et puis je donnai ma principale contribution à la soirée, l'*Appassionata*. La seconde partie, après un entracte, fut consacrée principalement à deux des derniers quatuors à cordes mais, à ce moment-là, mon attention avait dévié sur un autre centre d'intérêt. (Sans compter que les cordes n'étaient pas vraiment accordées.)

L'entracte fit la différence. D'abord, j'avais des obligations envers deux amis que j'avais invités au récital, le peintre David Le Roux et son époustouflante épouse, Sarah, qui est photographe : nous allons souvent à des concerts ensemble et, depuis des années, ils font partie de mes admirateurs les plus enthousiastes. Pour ma part, j'apprécie particulièrement leur travail : sur mes murs sont accrochés des photos de Sarah et plusieurs tableaux de David. Le travail de Sarah présente une remarquable combinaison de deux qualités qui tendent d'ordinaire à s'exclure : la compassion et un réalisme opiniâtre. Son appareil photo refuse de mentir ou de faire semblant : ses contrastes de noir et blanc dénoncent la moindre hésitation, la moindre incertitude et, sans relâche, révèlent la moindre complaisance, le moindre compromis, alors que son choix de sujets, des femmes, le plus souvent, révèle sa compréhension et, en fait, sa compassion pour la vulnérabilité humaine. Quant à la peinture de David, notamment sa merveilleuse série bleue, son approche particulière des contrastes, des oppositions, des ambivalences, d'une sorte de bifocalité, nous donne à comprendre que le monde n'est jamais exactement ce qu'il prétend être : derrière la surface rôde toujours une autre entité qui titille et provoque le spectateur.

Avant le récital, nous nous étions retrouvés dans le foyer, où je leur avais remis leurs invitations, et nous étions convenus de nous revoir à l'entracte. Mais il se trouve que je fus happé par une conversation avec Maria Van Damme dans sa loge après les trios, pendant les arias de *Fidelio*. Nous nous étions déjà rencontrés et, bien sûr, nous avions répété ensemble pour le concert mais nous n'avions jamais vraiment eu l'occasion de discuter. Maria est belle. Forte, imposante, d'une beauté classique, dotée d'une passion presque effrayante pour la musique. J'ai toujours eu une certaine faiblesse

pour les violoncellistes femmes (sans aucun doute liée à une image fixée dans mon ça par Jacqueline du Pré). Ah ! L'énergie de l'interaction avec l'instrument, la façon dont on tient l'archet comme une arme (rapière ou épée), la position provocatrice, jambes écartées... ! Au fond de mon esprit est resté gravé le souvenir d'une remarque désobligeante adressée par Sir Thomas Beecham à une violoncelliste qui avait mal joué lors d'une répétition : "Madame ! Vous avez entre vos jambes l'un des plus beaux instruments fabriqués par Dieu et tout ce que vous savez faire, c'est le *gratter* !" Sir Thomas n'aurait rien eu à reprocher à Maria. Au contraire. J'avais un œil sur elle depuis belle lurette. Le problème, c'est qu'elle était mariée. A un joueur de piccolo. Ce qui, dans d'autres circonstances, n'aurait pas forcément intimidé un prétendant, mais ce piccolo-là était connu pour ses emportements : le genre d'homme qui n'aurait pas hésité à tuer. Il se trouve qu'en fin de compte c'est précisément son côté soupe au lait qui résolut l'affaire lorsque Maria eut décidé qu'elle en avait assez de ses colères. Quelques semaines seulement avant la soirée Beethoven, ils avaient divorcé. Ce qui explique sans doute pourquoi, ce soir-là, dans sa loge, apparurent tant de ses contradictions : un instant, elle était vulnérable, animal blessé, le suivant provocatrice et agressive. Au cours de notre conversation, il devint clair que nous avions beaucoup plus en commun que l'un ou l'autre n'avait pu l'imaginer, et pas seulement sur le plan musical : nous aimions tous deux la lecture, la montagne, la France et les chats. Nous nous étions mis d'accord (pas vraiment de façon absolument sûre mais c'était une forte probabilité) pour nous retrouver à l'entracte, après mon *Appassionata*, dans le foyer. Rencontre que nous pourrions poursuivre, selon, par un dîner pendant la seconde partie du programme.

Lorsque, à l'entracte, je me fus assuré que Sarah et David avaient de quoi boire, Angelo Gobbato voulut me présenter à quelqu'un. Nina Rousseau. La soprano. La *célèbre* soprano. Revenue au pays depuis peu après le suicide de Werner Schicksal en Autriche (suivi, comme on le sait, par un deuxième coup du destin, la mort de son accompagnateur, Edgar Devine). Je fus d'abord frappé par ses longs, ses très longs cheveux blonds (Jacqueline du Pré encore...), qui cascadaient de ses charmantes épaules jusqu'au creux de son dos. Les contours sveltes et délicats de son corps moulé dans une robe longue bleu foncé. Les yeux bleus comme un modèle de David Le Roux : outremer, bleu de Prusse, cobalt, une touche de bleu touareg. Même si je n'avais rien su d'elle, j'aurais pu avoir le coup de foudre. (Alors que je suis censé être mature et prudent... à cinquante-deux ans, j'étais trop vieux pour elle ; mais l'amour s'est-il jamais soucié des différences d'âge !) Angelo se mit à chanter ses louanges, précisant du personnage ce que les journaux avaient omis de signaler. Et concluant de manière fort galante : "Derek, si tu réussis à persuader cette diva de remonter sur scène, tu n'auras pas vécu en vain."

Je connais Angelo depuis des années. Je ne suis que trop habitué à ses engouements et à son sens du théâtre. Mais, dans le cas de Nina Rousseau, il

avait visé en plein dans le mille.

Lorsque la sonnerie retentit pour annoncer le début de la seconde partie, je me hâtai d'aller m'excuser auprès de Sarah et de David (heureusement, ce n'était pas la première fois que je les laissais tomber de cette façon et ils se contentèrent de me faire de petits signes de la main, amusés et compréhensifs, pour m'indiquer d'aller vaquer à mes occupations). Je retournai brièvement à la loge, dans le but de présenter à Maria une explication plutôt tarabiscotée. Elle était déjà partie : cela augurait mal pour notre future relation mais, à cet instant-là, j'avais d'autres priorités. J'essaierais d'inventer plus tard une histoire plausible.

Je retournai donc au foyer où Nina, elle, m'attendait – Dieu soit loué ! Nous sortîmes dans la nuit, qui était d'une grande douceur, et, ayant trouvé un coin tranquille sur la pelouse en pente à l'arrière du bâtiment, nous engageâmes la conversation dans l'obscurité généreuse.

En premier lieu (c'était le plus logique), la discussion tourna autour de mon *Appassionata*. Que Nina n'approuvait pas à cent pour cent. L'*allegro assai* du début et l'*allegro ma non troppo* de la fin, soit. Mais elle émit des réserves sur le mouvement lent du milieu, l'*andante con moto*, qu'elle trouvait trop "acidulé", trop *cantabile*, trop *dolce*, trop peu *con moto*.

— Et la noirceur, alors ? se récria-t-elle.

— L'*andante* est entouré de noirceur. Les *allegros* en sont imprégnés. Mais la partie centrale est censée n'être que paix, méditation et sérénité.

— Sérénité n'est pas synonyme d'acidulé.

— Le contraste doit être frappant.

— Je suis d'accord mais il ne peut fonctionner que si l'on ne se laisse pas aller à croire que paix, méditation et... quel était la troisième...? Ah oui... sérénité... peuvent exister par elles-mêmes. Au cœur même de la paix, de la méditation et de la sérénité doit rôder un autre élément : la noirceur, le danger, la peur, une présence menaçante, en tout cas... quoi que ce soit. C'est ça qui manquait dans votre jeu.

— Peut-être pensez-vous cela seulement à cause... si je puis me permettre?... à cause de ce qui vous est arrivé. Vous êtes consciente de la noirceur et de dangers invisibles pour d'autres parce que vous avez fait l'*expérience* de ces choses invisibles qui rôdent partout.

— Bien sûr... je suis née avec un capuchon sur la tête, répliqua-t-elle avec ce qui m'apparut comme la volonté de limiter la portée de mes paroles. Je fricote avec les fantômes depuis ma plus tendre enfance.

— Quel genre de fantômes ?

— Il y a des fantômes *partout*, pour qui sait regarder. Vous devriez venir à la campagne, un jour. Notre propriété se trouve juste au-delà de Tulbagh, dans les Winterhoek. C'est une magnifique bâtisse ancienne. Sacrifiée, je le crains, parce que mes parents vivent surtout en ville, et mon frère court toujours d'une foire vinicole à l'autre en Europe et ailleurs. Mais c'est un endroit charmant. *Voilà* un lieu où règnent la paix et la sérénité, vous pouvez me

croire. Du moins en apparence. Mais qui sait ? L'endroit est habité depuis des lustres. D'après ce qu'on sait, il y a d'abord eu un campement khoi. Et il y a des peintures de Bushmen sous toutes les falaises. Plus tard, bien sûr, les Hollandais s'y sont installés. Mais, au début du XIX^e siècle, la propriété a été achetée par un ancêtre de ma mère, un vieil Ecossais bourru. Il l'a baptisée *Lammermoor*. Il était imbu de ses racines écossaises, voyez-vous. Il était fou de Sir Walter Scott, de Robert Burns et de tous ces hommes de bien.

— Et les fantômes ?

— Oh, ils sont partout. Dans les *kloofs*, les ravins. Dans toutes les grottes des Bushmen et dans les creux des falaises. Jusqu'à l'intérieur de la propriété. Sous les planchers. Dans le grenier. Les anciens racontaient une histoire de meurtre commis lors de la construction de la maison. Un cadavre muré dans un mur. Et quels murs !" Elle écarta les bras. "Vous devriez venir vérifier par vous-même.

— Est-ce une invitation ?

— Qui sait ? Peut-être. Mais je ne vous connais pas encore assez. Laissez-moi le temps.

— Ça a l'air d'être un endroit hors du commun.

— N'y a-t-il pas des fantômes dans votre famille ? s'enquit-elle soudain.

— Pas que je sache. L'imagination n'est pas notre fort. Nous sommes tous des citadins.

— Dommage. Dans ma famille, nous nous repaissons de meurtres, de sabbats, d'adultères et de scandales. Est-ce croyable... dans un tel endroit, perdu dans les montagnes, au milieu des prairies et des eaux paisibles !" Un sourire. "Je suppose que c'est ce que je recherchais dans l'*Appassionata*."

Notre conversation s'éternisa. Nous étions comme deux survivants dans le Namib tombant sur un point d'eau après avoir erré dans le désert pendant des semaines. Après un long moment, nous vîmes le public sortir du bâtiment et s'égailler dans la nuit ; certains spectateurs descendirent vers les arrêts de bus, les gares et la Grand-Rue, d'autres remontèrent vers les parkings. Mais nous continuâmes de parler, comme si nous avions chacun reconnu en l'autre quelque chose qu'il n'avait plus envie de lâcher.

Les lumières intérieures du théâtre s'éteignirent. L'obscurité nous enveloppa. La haute croupe du Devil's Peak parut plus noire et menaçante.

Un gardien qui faisait sa ronde vint à nous.

"Vous ne pouvez pas rester ici, déclara-t-il en nous éblouissant avec sa torche. Je suis désolé, monsieur, madame, mais ce n'est pas sûr. Vous devez rentrer chez vous."

Je me levai et offrai ma main à Nina. "Viendrez-vous avec moi ? Nous sommes loin d'avoir épuisé tous les sujets de conversation. Que diriez-vous d'un dernier verre chez moi ?

— J'aimerais beaucoup." Elle hésita. "Mais seulement si vous me promettez de ne pas tenter de me séduire." Cela dit avec sa voix... avec toute la sombre richesse d'une mezzo. (Je découvrirais bientôt qu'elle pouvait

s'élever jusqu'à des sommets de colorature.)

“Je le promets”, répondis-je dans un murmure. Mes pensées étaient alors chargées de toute la noirceur qu'elle aurait voulu trouver dans mon *andante con moto*.

Dans la voiture, contournant la montagne par De Waal Road en direction de Mill Street, où nous devons obliquer vers Oranjezicht, nous continuâmes de parler sans trêve, encore enflammés par le sentiment exubérant de découverte, d'affirmation et de reconnaissance d'une âme sœur. Même chez moi, dans le vaste séjour dominé par mon Bösendorfer, notre conversation n'en finit pas.

D'ordinaire, je ne bois jamais de whisky, j'en tiens uniquement pour mes invités, mais, ce soir-là, ce n'est qu'après, au bas mot, notre septième Jameson que, tendant le bras, elle vérifia l'heure à sa montre et dit d'une voix qui semblait choquée : “Mon Dieu ! Vous rendez-vous compte de l'heure qu'il est ?

— Quelle différence cela fait-il ?

— N'avez-vous pas de rendez-vous, quelque chose à faire demain matin ?

— Pas demain... aujourd'hui. Et vous ?

— Je suis encore au chômage. Je n'ai pas eu le cran de m'y remettre.

— Il est grand temps...

— Non, pas encore.

— Nina.” Je me levai et me postai devant elle : “Je veux vous aider à franchir le pas.

— Vous n'avez aucune idée de ce que cela pourrait vous coûter.

— Je suis prêt à essayer. N'importe quoi. Tout. Je vous le promets.” Dans l'intimité obscure de la nuit, j'étais prêt à céder à toutes ses exigences, même les plus exorbitantes.

“Vous ne savez pas ce que vous dites.

— Donnez-moi ma chance.

— Nous en reparlerons. Quand il fera jour. Quand nous serons sobres tous les deux.” A son tour, elle se leva, tardant à partir. Puis, résolument, elle déclara : “Ecoutez, il est trop tard pour que je rentre. Auriez-vous un endroit où je puisse dormir ?” Ajoutant tout de suite, avec une autorité sévère dans ses yeux bleu foncé : “Mais seulement si vous me promettez... me jurez... de ne rien tenter avec moi.

— Promis.” Nous conclûmes ce marché avec une poignée de main très officielle.

Je la conduisis à la chambre d'amis, déposai un verre d'eau sur la table de chevet, allai chercher une brosse à dents et d'autres affaires de toilette dans un tiroir de la salle de bains adjacente, puis courus jusqu'à ma chambre à l'arrière de la maison.

Dix minutes plus tard, elle frappa à ma porte, encore vêtue de la robe longue bleu marine qu'elle portait au concert, mais pieds nus.

“Auriez-vous, par hasard, un T-shirt ou je ne sais quoi que je pourrais enfiler pour dormir ?

— Je vais vous trouver ça.”

Je me retirai discrètement après avoir vérifié qu’elle avait tout le nécessaire pour la nuit.

Comme c’était prévisible, je dormis très mal. Pourtant, au matin, je me sentais en pleine forme. Je préparai le petit-déjeuner (jus d’orange pressée, fruits, yaourt) et nous reprîmes spontanément la conversation là où nous l’avions interrompue la veille. Surtout sur l’opéra, pour des raisons évidentes. Ses rôles préférés. *Gianni Schicchi*, *La Traviata*, Mozart, Donizetti. Et les lieder de Richard Strauss, de Schumann, de Schubert, de Wolf. Quelle révélation ce fut, de découvrir à quels points nos goûts étaient semblables ! Peu à peu, la conversation prit un tour plus personnel. Mes déceptions, mes amours, pourquoi je ne m’étais jamais marié. Ses déceptions, ses amours. De toute évidence, elle souhaitait vivre sa vie pleinement. *Vis maintenant, paie plus tard*. Même si toutes ses relations, jusque-là, s’étaient terminées par une perte ou un échec. Toutefois, il était question de beaucoup plus que les simples faits de son existence : je fus touché moins par ce qu’elle dit que par la *façon* qu’elle eut de le dire : la conviction avec laquelle elle parla, la passion qui bouillait dans sa voix comme un feu de veld qu’on parvient à contenir avec peine.

J’osai même la questionner sur ses pertes récentes. Le chef d’orchestre allemand, Werner Schicksal. Son accompagnateur, Edgar Devine. Sur Schicksal elle ne fut guère diserte. Se limitant à déclarer, dans ses propres termes, qu’il l’avait beaucoup aimée mais qu’il avait tenté de prendre le contrôle de sa vie et avait été, en outre, d’une jalousie intolérable. Elle choisit de ne pas parler du suicide du chef d’orchestre et, bien sûr, je n’insistai pas. De Devine elle parla avec une véhémence inattendue, n’hésitant pas à employer un langage ordurier – ce qui, venant d’une femme dotée d’une beauté aussi divine, me surprit beaucoup. A cette occasion, je découvris qu’elle était, au tréfonds d’elle-même, une fille afrikaner sans fard, aussi pragmatique qu’une motte de terre ; ce qui ne retirait rien à son charme.

“Au fond, Edgar était un salaud fini, dit-elle. Un excellent pianiste, mais un tas de merde.

— Vous étiez amants, osai-je lui rappeler.

— Quel rapport ?” Sur quoi, avec une brusquerie inattendue, elle ajouta : “D’accord, il baisait comme un ange. Si les anges baisent, bien entendu. Mais il me traitait comme si j’avais été sa chose. Et je vous avouerai ceci : je sais que c’est atroce mais sa mort m’a soulagée. Elle m’a fait comprendre qu’il fallait choisir entre l’amour et la musique. Il est tout bonnement impossible de trouver une place pour les deux. Pour moi, en tout cas, ça ne fonctionne pas, voilà tout.

— Pour l’amour du ciel, Nina, quel besoin d’aller jusqu’à de tels extrêmes !” La dévisageant avec un regard ardent, je sentis ma gorge se contracter rien qu’en ressassant ses paroles. “Tous les artistes arrivent à ménager une place pour les deux.” J’hésitai un instant avant de plonger : “J’ai

toujours réussi à ménager le piano et les femmes.”

Il y eut un je-ne-sais-quoi de condescendant dans la façon dont ses yeux bleu foncé se posèrent sur moi. “Avez-vous jamais pensé où vous pourriez être aujourd’hui si vous aviez consacré *toute* votre énergie à la musique ? Derek, je vous ai écouté avec beaucoup d’attention hier soir. Je vous trouve vraiment excellent. Mais vous gaspillez trop de vos flux créatifs entre les draps. D’après ce que j’ai entendu dire, vous baisez trop.”

J’étouffai. “Vous ne devriez pas croire les racontars.”

Elle haussa les épaules. “Ce n’est pas à moi de le dire. C’est vous qui choisissez. Ce n’est vraiment pas mes oignons.”

Si seulement elle avait su à quel point j’avais envie que ça le devienne !

C’est à cet instant précis, devais-je comprendre plus tard (car j’étais alors trop troublé pour avoir les idées claires) que je pris ma décision. Quoi qu’il arrive, Nina Rousseau, tu finiras dans mon lit.

D’un calme surprenant, du haut de son quant-à-soi, elle revint sur le sujet : “Je ne suis pas vous, Derek. Je ne suis pas *les autres*. Si l’art et l’amour sont deux chevaux que vous ou eux peuvent atteler à la même carriole, ça n’est pas mes affaires. Moi, j’en suis incapable. Je suis ce que je suis, ni plus, ni moins. Par le passé, j’ai essayé et, chaque fois, ça a merdé. J’ai fait un choix. L’affaire est close.” Après quoi, elle écarta les bras sur la table du petit-déjeuner, prit ma main entre les siennes, me regarda dans le blanc des yeux et déclara : “C’est pourquoi hier soir, je vous ai dit : Je vous en prie, ne tentez pas, ni ce soir ni jamais, de me séduire. Je ne suis pas prude. Au contraire. Mais si vous envisagez de travailler avec moi ou si vous comptez que nous soyons amis, n’ayez que la musique en tête. Me le promettez-vous ?

— Avez-vous conscience de ce que vous me demandez, Nina ?

— Sans doute mieux que vous ne l’imaginez.” Elle continuait de tenir ma main : “Ce n’est pas une lubie, Derek. Ce n’est pas non plus de la folie. C’est...” Pendant longtemps, elle ne dit rien. Puis elle ajouta tout bas : “C’est une question de vie ou de mort. Je sais de quoi je parle.”

Elle dut penser que je me refusais à me plier à ses exigences ou que j’essayais de m’esquiver. Car, soudain, elle exigea de connaître ma réponse : “Vous devez me répondre *maintenant*. Si vous n’êtes pas prêt à promettre, je comprendrai et je l’accepterai... mais, dans ce cas, restons-en là. Une fois pour toutes. De même, si vous promettez, ce sera aussi une bonne fois pour toutes.”

Que pouvais-je faire ? Je pris sa main droite dans la mienne, comme pour prêter serment, et dis : “Marché conclu. Je promets.”

Peu après, nous nettoyâmes la table ensemble, puis elle me suivit dans le salon de musique, où le Bösendorfer nous attendait.

Elle chanta. Comme un putain d’ange. Façon de parler. *Se vuol ballare. Quanto amore. Che gelida manina. Vissi d’arte, vissi d’amore. Là ci darem la mano.*

Quand, enfin, à contrecœur et avec tristesse même, vint le moment de nous

arrêter, nous avons scellé avec une poignée de main ce qui avait été décidé : à savoir que, oui, elle remonterait sur scène. Et je l'accompagnerais.

La nouvelle causa bientôt une véritable sensation. Elle éveilla même l'intérêt à l'étranger. Compte tenu de la célébrité de Nina et de son silence récent, il fallait bien s'attendre que le milieu musical dresse l'oreille. Les répercussions sur ma propre réputation furent incalculables.

Ni l'un ni l'autre nous n'étions pressés. Notre récital devrait rester dans les annales du Cap. C'est pourquoi nous nous devons l'un à l'autre de prendre notre temps, de nous assurer que tout, la moindre note, le moindre silence, le moindre geste, serait parfait.

Nous nous sommes préparés pendant trois mois. Le matin, la plupart du temps. Mais souvent, aussi, le soir. Je devais consacrer mes après-midi à mes corvées ordinaires : les cours que je donnais aux musiciens talentueux et à leurs rejets.

Ce qui était en jeu dépassait le cadre de la musique. Pour moi, sans doute davantage que pour Nina, c'était une occasion d'apprendre à se connaître sans subir de pressions indues. Tous les jours, je découvrais une nouvelle facette de son personnage qui m'intriguait ou me charmait, et la rendait encore plus unique à mes yeux. Son engagement, sa passion, sa façon d'être à un moment enjouée comme une fillette aux pieds légers, à un autre d'un grand sérieux, les sourcils froncés et l'œil pensif, surtout lorsqu'elle déchiffrait une nouvelle partition, ou bien encore mutine et taquine... Ou, enfin, comique, voire frivole ou complètement bête. Et, toujours, une sensualité sous-jacente qui me faisait brûler de désir. Néanmoins, je respectai notre contrat à la lettre : alors que, peu à peu, elle reprenait confiance et recouvrait le goût de vivre, il était impératif qu'elle ne se sente menacée d'aucune manière, que je ne lui fournisse aucune raison de douter de moi, d'avoir la moindre incertitude me concernant.

Souvent, lorsque nos plannings insensés nous le permettaient, nous sortions. Au concert, au théâtre ou au cinéma (elle adorait le cinéma). Parfois, toute honte bue, nous jouions aux touristes, prenions la voiture, partions pour une excursion dans la région des vignobles, remontions la côte ouest ; nous faisons aussi de longues balades, sur le versant de la montagne au-dessus de Camps Bay, à partir de la station du funiculaire de l'autre côté du Devil's Peak jusqu'au Rhodes Memorial, à Kirstenbosch, le long de la promenade de Sea Point, sur les plages de sable de Noordhoek, entre les dunes et la mer. Quelquefois, nous faisons du lèche-vitrine à Fish Hoek. Quand nous ne courions pas les librairies. Nina raffolait des babioles. Sa maison, une vieille bâtisse ^{xix}^e à flanc de montagne, à Woodstock, pleine de recoins, à demi restaurée, à demi décrépite, débordait de livres et de colifichets. Partout, dans des vitrines à l'ancienne, sur des étagères qui ployaient sous le poids de mille objets, sur les rebords des fenêtres, les tables, les divans, les canapés et les chaises s'accumulaient les souvenirs, beaux ou rigolos, précieux ou sans valeur, de ses voyages et de nos excursions. Des poupées, des poupées de

toute description et provenance, des œufs de poule peints, des œufs d'autruche sculptés, des *netsuke* obscènes du Japon, des gravures représentant de gigantesques phallus d'Afrique, d'Inde, d'Indonésie, des statues et des statuettes d'albâtre, d'ébène ou d'ivoire, des billes de quartz, d'œil-de-tigre, d'aigue-marine, d'agate, des jouets en fer-blanc de Taiwan, des masques du Mozambique, du Mexique, du Congo, de Bali, des marionnettes de Singapour et de Thaïlande, des pierres ramassées sur la Muraille de Chine, dans le palais de Dioclétien à Split, dans un temple maya du Yucatán ou sur les ruines de Machu Picchu, des articles en papier mâché du Guatemala ou de Norvège. Et des mugs partout : des mugs de Salzbourg à l'effigie de Mozart, des chopes de Belgique et de Bavière. Des verres de Prague, de Helsinki, de Copenhague, de Murano. Sans parler de tout ce qu'elle avait rapporté des salles de concert et des opéras où elle s'était produite : des cuillers à moka de la Scala, du Met, de la Salle Pleyel, du Royal Festival Hall, du Bayerische Staatsoper à Munich, du Marinskij à Saint-Petersbourg. Des boîtes d'allumettes et des savons donnés ou volés dans tous les hôtels de toutes les villes où elle avait séjourné.

A chaque objet était liée une histoire, la plupart du temps amusante, touchante, émouvante ou scabreuse.

Souvent, je lui demandais : “Est-ce bien vrai ou inventes-tu tout ça au fur et à mesure ?

— J'ouvre mes oreilles, voilà tout.

— Qui écoutes-tu ou... *qu'est-ce que* tu écoutes ?

— Tout ce que les fantômes veulent me dire.

— Quels fantômes ?

— Chacun de ces objets abrite un petit fantôme. Tout ce qu'on a à faire, c'est se brancher sur ses ondes, après quoi on n'a plus qu'à écouter ce qu'il a à dire. Surtout la nuit, car c'est la nuit qu'ils sortent jouer.

— Nina, tu es impossible.

— Tu n'as pas besoin de me croire si tu n'en as pas envie. Mais je te promets que c'est vrai.” (Dit sur le ton compassé d'une dame catéchiste.)

Retour au boulot. Toute sa maison était organisée autour de son Steinway dans la pièce de devant avec ses fenêtres à barreaux. Tout comme la mienne l'était autour du Bösendorfer. Nos excursions et nos parcours de découverte nous ramenaient infailliblement au piano avec ses touches blanches et noires. (Aucun signe, jusqu'à présent, du *ré* bémol majeur de Chopin avec son petit trou alléchant.) Tous les jours, nous nous aventurons un peu plus loin, un peu plus près de là où nous voulions être.

Parfois, j'avais l'impression que chaque nouvelle journée nous rapprochait davantage de là où moi je voulais arriver. Il ne s'agissait plus du simple désir charnel que ç'avait été au départ. Chaque jour que nous passions ensemble révélant un nouvel aspect caché de sa personnalité, Nina me devenait, d'une façon qui dépassait un cadre romantique aisément définissable, plus indispensable : Nina avec sa voix mélodieuse, son rire, son sens de la rigolade et des obscénités, Nina avec ses mains si volubiles et ses pieds gracieux, un

orteil souvent orné d'un anneau précieux, Nina avec ses histoires salaces, ses brusques envolées de rêveries fantasques, ses fantômes, ses contes de fées. Indispensable Nina, assurément.

Sans doute pour ma plus grande honte, je dois admettre, toutefois, que sa façon de me tenir constamment à distance, d'éluder mes attentions avant même qu'elles deviennent des avances en bonne et due forme, ou la façon dont, après un copieux dîner à la maison ou en ville, après une promenade ou une balade en voiture, sinon après une longue et fougueuse répétition, voire le bonus inattendu d'un lied ou d'une aria, la façon, donc, qu'elle avait de m'offrir sa main, accompagnant toujours son geste d'un petit sourire secret et ironique... oui, je dois admettre que ce geste-là me faisait grimper aux rideaux. Combien de fois, tournant et virant dans mon lit après son départ (très souvent, elle dormait dans ce qui était vite devenu, dans nos esprits, "sa" chambre), je n'eus d'autre recours, insatisfaisant, que ma propre main !

Quelquefois, mon impatience perçait à la surface, surtout quand notre conversation était trop abondamment arrosée de vin ou de whisky. Un jour, après l'une de nos chastes poignées de main, lorsque j'osai porter la sienne à mes lèvres pour appliquer sur ses articulations un baiser à l'ancienne mode, elle m'imita et, se penchant, embrassa mes doigts. Qu'elle garda un moment dans sa main.

"Tu ne peux pas me faire ça, Nina !

— Quoi ?" Comme si elle n'avait aucune idée de ce dont je parlais !

"Te rends-tu compte de ce que tu me fais subir ?

— Non. De quoi parles-tu ?"

J'étais tellement échaudé que je pris sa main et l'appuyai contre mon érection. A ma grande surprise, elle ne tenta pas de la retirer. Même, brièvement, d'un geste léger, elle l'entoura avec ses doigts et exerça une petite pression, lâchant : "Pauvre homme. Tu vas devoir te branler.

— Nina, je t'en prie !"

Elle appliqua sur mes lèvres un petit baiser qu'une sœur aurait pu donner à son frère. "Tu n'as pas oublié notre pacte ?" Et d'ajouter avec toute la chaleur de sa voix divine : "Fais de beaux rêves."

C'est probablement à cette frustration persistante et de plus en plus virulente qu'on doit attribuer ce qui s'est passé entre Carla et moi.

Au départ, Carla fut une simple voix au téléphone : une voix mélodieuse, certes, mais rien d'exceptionnel, rien à voir avec celle de Nina. Le genre d'appel que je reçois dix fois par jour : une femme qui souhaiterait savoir si je pourrais envisager de donner des cours à ses enfants. Deux filles de sept et dix ans.

"Je suis navré, madame, répondis-je vivement, mais je n'ai pas de place dans mon emploi du temps en ce moment.

— Peut-être pourriez-vous m'accorder une chance, monsieur Hugo ?

— Je suis sincèrement navré, mais...

— Je peux vous assurer que je ne suis pas une de ces mères qui croient que

leurs enfants sont nées de la cuisse de Jupiter. Vous avez sans doute affaire à quantité d'enfants gâtés. Mais ces deux-là ont *réellement* du talent.

— Il y a tant de professeurs de musique au Cap, madame... Je vais devoir vous demander de m'excuser...

— Je ne parle pas de *professeurs de musique*, monsieur Hugo. Vous êtes un pianiste virtuose. Je vous ai entendu jouer lors du récent récital Beethoven au Baxter et je...

— C'est très aimable à vous. Mais, en ce moment, c'est tout simplement impossible. Au revoir."

On apprend à se blinder. Mais je n'avais pas compté sur sa persévérance.

Le lendemain, la secrétaire du département de musique vint me trouver pendant un interclasse pour m'annoncer qu'on me demandait.

Après un coup d'œil à mon agenda, je lui dis, fronçant les sourcils : "Je n'ai pas de rendez-vous cet après-midi, Lindie. C'est toi qui me l'as ajouté sans me demander ?

— Non, je n'étais pas au courant. Cette..."

A ce moment-là, quelqu'un ouvrit la porte de ma salle de classe et entra, dépassant Lindie. Une femme d'une beauté exceptionnelle. Pas très grande, svelte, les cheveux d'un roux soutenu, les plus beaux que j'avais vus depuis longtemps. Un sourire large comme une bénédiction.

"Monsieur Derek Hugo", dit-elle. Pas une question, une affirmation irréfutable.

"Oui ?" Le ton, de mon côté, était hésitant.

"Je vous ai appelé hier.

— Je suis désolé mais je ne me rappelle pas vous avoir donné rendez-vous.

— En effet mais...

— M. Hugo est très occupé, madame", l'interrompt Lindie. Avec le temps, elle a appris à gérer ce genre de situations. (Qu'on me permette d'ajouter qu'elle a de nombreux autres talents, dont aucun n'est resté inexploré.)

Dans tout autre cas, j'aurais promptement mis le holà. Mais la scène se passait quelques heures seulement après une répétition avec Nina, qui, si possible, avait été encore plus irrésistible que d'habitude. Sa voix avait été un feu liquide. Les cadences, le phrasé, les rythmes de son chant retentissaient encore dans mon corps. Dans mon souvenir, sa longue crinière blonde était comme une rivière dans laquelle je me serais noyé volontiers. Elle portait une robe d'été légère qui moulait de caresses soyeuses chaque courbe de sa longue et adorable anatomie. Après la dernière aria, *Oh smania ! Oh furie (Idomeneo)*, elle s'était penchée et était restée comme ça pendant un moment avant de se relever lentement et de lâcher, dans un murmure :

"Hou là là ! Qu'est-il arrivé ?

— Tu as été incroyable.

— Je suis épuisée." Il lui fallut un certain temps avant de se ressaisir complètement. (J'aurais préféré qu'elle ne se ressaisisse jamais.) Puis, regardant sa montre : "Nous avons encore du temps.

— Il y a toujours le temps pour ça”, répliquai-je.

Elle ne pouvait pas ne pas avoir saisi le sous-entendu.

“Est-ce que je pourrais prendre un bain vite fait ? demanda-t-elle. Je suis trempée de la tête aux pieds.”

Je me levai. “Je te le fais couler.

— Je peux le faire.

— Tu mérites d’être gâtée.” Je la précédai dans sa chambre, allai dans la salle de bains et y fis couler l’eau chaude, versant dedans le contenu d’une demi-bouteille d’huile de bain. Ensuite, je pris dans l’armoire une grande serviette blanche, moelleuse. “C’est tout pour toi.

— Merci, Derek.” Elle m’étreignit : un geste bref avant de passer tout de suite dans la salle de bains, m’évitant avec son habileté consommée. “Si je ne suis pas sortie dans un quart d’heure, appelle-moi, s’il te plaît.”

Elle disparut alors, enveloppée de vapeurs, m’abandonnant dans le couloir.

Elle laissa la porte ouverte.

Cette porte ouverte n’a pas cessé de me turlupiner depuis. Etait-ce une invite ? Toute personne sensée aurait été en droit de le penser. Mais je connaissais trop bien Nina. L’interprétation à laquelle je parvins après moult réflexions aussi profondes que douloureuses, c’est qu’en agissant ainsi elle avait voulu montrer qu’elle *me faisait confiance*. Elle m’avait donné une chance de prouver que j’étais entièrement digne de sa confiance.

Bien sûr, j’avais peut-être été idiot. Mais je ne pouvais courir le risque de gâcher tout ce que nous avons construit ensemble au cours des dernières semaines.

Quelques minutes plus tard, je l’entendis chanter dans son bain. Accompagnée par les sons qui signifiaient qu’elle sortait du bain, puis se séchait, s’habillait... Rien qu’à l’imaginer nue, avec pour tout vêtement un nuage de vapeur, mes genoux flanchèrent. Mais je me ressaisis et allai au piano. Je me mis à jouer l’*adagio con moto* de l’*Appassionata*.

“Vois-tu, dit-elle sur la route de Woodstock, je crois que, peu à peu, tu es en train de trouver l’esprit de l’*Appassionata*.”

Je souris en coin. Je ne sus que répondre. Mais la main qu’elle posa tranquillement sur mon genou fut un commentaire bien préférable à toute réponse que j’aurais pu faire.

Après l’avoir déposée chez elle, je me rendis au Baxter, puis au département de musique, qui se trouve à deux pas. Et c’est là que j’étais donc, face à cette splendide rousse.

Voilà pourquoi je ne l’ai pas congédiée. “Ecoutez-moi, je ne peux rien promettre. Mais venez avec vos enfants demain après-midi... Lindie, pourrais-tu essayer de dégager un créneau dans mon emploi du temps ? Nous verrons ce que nous pourrons faire.

— Oh, je vous suis si reconnaissante !

— Madame...

— Appelez-moi Carla.

— C’est l’un de mes prénoms féminins préférés”, dis-je posément, gardant dans la mienne sa jolie main aux longs doigts – des doigts de pianiste –, une fraction de seconde plus longtemps qu’il n’était requis. Le lendemain après-midi, elle était là. Avec ses deux filles. Des gamines adorables et, ainsi qu’elle l’avait annoncé, extrêmement douées. Un tantinet plus jeunes que je ne les accepte d’ordinaire mais nous nous mîmes d’accord sur une période d’essai, deux fois par semaine ; avant même que le délai fût écoulé, je lui annonçai que les filles pourraient continuer de suivre leurs cours avec moi. Parfois, c’est Carla qui les amenait, sinon c’était la jeune fille au pair. Blonde et allemande : très prometteuse. Mais pas dans la catégorie de Carla. Quelle magnifique créature c’était, garante de fructueuses délices !

Un après-midi, la jeune fille au pair était encore là avec les enfants lorsque Carla arriva. Elle souhaitait discuter avec moi des progrès des filles et elle resta donc après le départ de la jeune Allemande et des fillettes. Cela se reproduisit plusieurs fois, de loin en loin.

C’était vraiment trop fou. Mais il y a tant de façons de transmettre des messages sans aucun lien avec le sujet de la discussion en cours ! Sur tous les plans, Carla confirma les préjugés sur les rousses : le caractère passionné, la sexualité souterraine, le côté très physique, tout. Parfois, quand, n’arrivant pas à dormir, je réfléchissais à la situation, je ne ressentais aucun doute et n’y voyais aucune ambiguïté : si Nina devait me lancer le moindre signal m’avertissant qu’elle pourrait être disponible pour davantage que ce sur quoi nous étions tombés d’accord, je n’hésiterais pas un instant. Mais, entre-temps, Carla était devenue une sorte de paratonnerre susceptible, qui sait, de soulager ma frustration. Je ne m’attendais pas à des feux d’artifice. Elle était mariée. Elle était de toute évidence amoureuse de son époux, qui était, à ce que je pus comprendre, un architecte de renom, et elle était folle de ses filles.

Pourtant, j’en ai souvent fait l’expérience, qui dit mariage dit possibilité que les choses déraillent. N’oublions pas le vieil adage populaire selon lequel le mariage serait la première cause de divorce. Cynique ? Mes cinquante-deux années passées sur cette terre ne m’ont pas rendu aveugle. Et j’ai reconnu ça chez Carla, même si elle le gardait caché bien en dessous de la ligne des radars. Une remarque, comme en passant, sur son mari : souvent si occupé qu’il travaillait tard la nuit et rentrait après qu’elle s’était couchée. Et de-ci de-là, une pointe d’irritation, oh, rien de grave... il ne partageait pas sa passion pour la musique ; elle n’avait plus le temps de se consacrer à ses premières amours, la céramique ; elle se plaignait vaguement qu’alors que, dans sa première année de mariage, on rêvait de concerts et d’aventures (elle espérait d’ailleurs encore qu’un jour elle pourrait monter à Machu Picchu, visiter Angkor Vat et marcher dans les pas de Gauguin à Tahiti...), peu à peu, on apprenait à accepter les compromis, à réduire ses espérances. Certains griefs étaient un peu plus pesants : elle aimait les vieilleries, les vieilles maisons, le mobilier ancien, les jardins à l’abandon ; son mari aimait le neuf, le moderne, le profilé, le précis. Sans la consulter, il avait vendu leur vieille maison XIX^e à

Kenilworth pour construire un monstre de métal et de verre. Pour tout dire, il la méprisait un tantinet...

Les filles prenaient des leçons avec moi depuis environ un mois lorsque, un après-midi, tout se précipita. Cela commença très doucement. Elle était arrivée juste au moment où les filles s'apprêtaient à partir, et nous nous mîmes tous à papoter. Je félicitai Carla sur les progrès de ses filles. Pour les intégrer à la conversation, je leur demandai quels projets elles entretenaient pour l'avenir.

“Qu’aimeriez-vous faire quand vous serez grandes ?” Je m’adressai d’abord à Francesca. “J’espère que tu te dirigeras vers le domaine musical.

— Oh oui, répondit-elle avec assurance. Je veux jouer du piano dans des grandes salles de concert. Et de la flûte aussi. Et, je crois, aussi, du violon. Et puis, j’aimerais chanter.

— Ne crois-tu pas que ça fait beaucoup ?

— Peut-être.” Une petite fonce verticale stria son front. “Parce que, enfin... je veux aussi jouer au tennis et au hockey. Et courir le cent mètres aux Jeux olympiques.”

Avant qu’elle ait pu terminer, la cadette, Leonie, la poussa pour se retrouver à son tour sous les feux de la rampe. “Moi, quand je serai grande, annonça-t-elle, je veux être veuve.”

Carla et moi restâmes bouche bée.

“Vous connaissez ma meilleure amie, Danita ? reprit Leonie, impassible. Eh bien, elle a une tante veuve. Elle est formidablement riche, elle porte de beaux habits et elle voyage dans le monde sentier et elle nous rapporte toujours des chocolats.

— Mais tu connais le prix à payer pour devenir veuve, n’est-ce pas ? demandai-je sans rire. Il faudra que ton mari meure d’abord.”

Leonie réfléchit pendant un moment. “Oh, ça n’est pas embêtant, décréta-t-elle enfin. Les hommes, vous ne servez à rien. Je préférerais voyager autour du monde et pas rester à la maison tout le temps.

— Mais s’il ne veut pas mourir ?

— Ben, je devrai le tuer ou trouver une autre solution.”

Sur quoi, Carla songea rapidement à quelque chose pour conclure la conversation. A ce moment-là, la jeune fille au pair, cette gamine très sexy, arriva pour emmener Francesca et Leonie.

“Tu viens avec nous, maman ? s’enquit Leonie.

— Je rentrerai un peu plus tard, répondit Carla. M. Hugo et moi avons encore à discuter de certaines choses...”

Avant d’aller refermer la porte, je leur laissai le temps de s’éloigner. Mon geste, alors, endossa un je-ne-sais-quoi de définitif.

“J’espère que vous vous rendez compte que ces deux-là sont très douées, dis-je. Même si Leonie est manifestement promise au gibet.”

Carla ne pouvait prendre comme moi le badinage dans la foulée : “Les enfants ne sont pas tout”, dit-elle simplement, sur un ton frôlant le solennel.

Peut-être la naïveté enfantine de Leonie avait-elle tiré comme une ombre sur la journée, à l'instar d'une très belle femme qui se serait soudain voilée de crêpe noir.

Je m'approchai d'elle. Très près d'elle.

“Carla, qu'y a-t-il ?”

C'est alors qu'elle me parla de leur ancienne maison et de leur déménagement à Fresnaye.

“Je vous en prie, ne vous méprenez pas, dit-elle de but en blanc. Je ne critique pas Steve. De plus d'une manière, c'est exactement le genre d'homme qu'il me faut. Nous nous comprenons. Nous sommes d'accord sur bien des points.” Le plus infime silence. “Le sexe avec lui est formidable.” Une pause bien plus longue. Puis elle reprit la parole, la voix plus sombre, le débit plus lent. “Mais, voyez-vous, la vie ne se limite pas à ça. Parfois, la nuit, je me réveille et je reste à regarder l'obscurité et puis je me demande : C'est tout ? Rien de plus ? Je n'arrive même pas m'expliquer à moi-même ce qui me manque. Je crains probablement la vieillesse.

— Comment ! Vous parlez de vieillir ! m'exclamai-je, d'un ton sec. Pour l'amour de Dieu, Carla, vous n'êtes même pas encore entrée dans la force de l'âge. *Tout* peut encore arriver. Le monde entier n'attend que vous.”

Sans savoir comment ou pourquoi c'était arrivé, je compris que notre discussion était devenue plus profonde, plus dangereuse. Je me mis à parler de mes propres frustrations. Pas de Nina, naturellement : ç'aurait été une sorte de trahison que je n'aurais même pas envisagée. Mais de mes rêves d'autrefois. Les affiches : *Orchestre philharmonique de Berlin. Direction Claudio Abbado. Pianiste Derek Hugo*. Qu'en était-il advenu ? J'en étais réduit à donner des cours ! Ou à accompagner des artistes qui possédaient un vrai talent, eux. Comme, bientôt, Nina Rousseau. Mais : et *moi* là-dedans ? Etait-ce ce que je voulais ? Etait-ce ce dont je voudrais me rappeler à l'avenir, quand je serais aussi vieux que Wilhelm Kempff le jour où je l'ai entendu à Paris (il avait cassé une corde en jouant Liszt) ou Artur Rubinstein à Chicago. Ou bien encore Sviatoslav Richter... ?

Dieu sait comment, elle se retrouva tout près de moi. Elle me caressa les cheveux. Je ne l'ignorais pas : une fois qu'une femme passe la main dans les cheveux d'un homme... C'est là leur première intimité.

“Ne dites pas ça, Derek. Ce sont des gens comme vous qui permettent à des gens comme moi de continuer à rêver. De continuer à croire.”

Je m'abstins de répondre. Je me contentai d'aller au piano et de me mettre à jouer. Dvořák. Il y a des occasions, je le sais d'expérience (et elle est longue), où la musique peut traduire davantage et nous entraîner plus loin que les mots.

A ce moment-là, je suis certain que j'aurais pu la prendre dans mes bras. Toutefois, au fond de moi, quelque chose me retint encore : je ne pouvais pas faire ça à Nina. (Cela n'avait pourtant aucun sens : il n'y avait absolument rien entre nous qui pût en pâtir. Elle avait été tellement claire sur ce sujet, si souvent ! Ou alors craignais-je de trahir une partie de ce que je ressentais pour

elle ; était-ce, de ce fait, bizarrement, une forme de trahison envers moi-même ?) Ma réserve tenait peut-être aussi à cette femme, Carla. L'abandon à venir pourrait être facilité et rendu plus délicieux si je me retenais, si je ne m'abandonnais pas, précisément au moment où son abandon à elle semblait possible, voire probable. Après la sonate, je restai assis sans bouger pendant un certain temps. Puis je me levai et me tournai vers elle. Elle attendait, debout. Lèvres légèrement entrouvertes. Un parfum particulier émanait d'elle, un infime soupçon olfactif qui suggérait : *Me voici. Prête à te recevoir.*

C'est alors que le téléphone sonna.

C'était Nina. Elle savait que je n'avais pas d'élève à cette heure. Elle voulait discuter de notre répétition du soir.

Après son appel, je posai le récepteur. Carla attendait à la porte, son petit sac à main sagement glissé sous le bras.

“Je suis désolé, dis-je. C'était ma... c'était Nina.

— Ce n'est pas grave. C'était le moment de partir, de toute façon. Je vous ai déjà trop accaparé.”

L'instant d'après, elle avait disparu.

La prochaine étape me prit au dépourvu. Si, à la faveur d'une nuit blanche, j'avais imaginé ce qui arriverait ensuite, j'aurais prédit que Carla soit inventerait un nouvel assaut en règle, reprenant là où nous avions été obligés de nous interrompre, soit ne reviendrait jamais. Ce qui se passa, c'est que, pour le cours suivant de ses filles, elle se fit accompagner par son mari. Était-ce une façon de montrer sa *Schadenfreude* ? Ou de raviver sa bravade ébranlée ? Voire une façon féminine, complexe, de “me remettre à ma place” ? Si je fus déconcerté, je pense ne pas m'être trahi. De son côté, elle fit comme si elle avait simplement saisi une occasion de me présenter au dernier membre de sa petite famille.

Je fus plutôt séduit par son mari, Steve. Un peu vantard, comme s'il s'était senti forcé de se prouver quelque chose, de compenser, peut-être, quelque faille, une carence ancienne ? Mais cultivé, même si (Carla m'avait dûment prévenu) il n'était pas mélomane. Je fus néanmoins surpris qu'il connaisse Nina, qu'il ait entendu parler d'elle et même vu des photos d'elle. (J'eus l'impression que Carla ne fut pas contente de l'apprendre.) Il était même au courant que nous allions faire un récital ensemble. Pour le reste, de toute évidence, il idolâtrait ses filles. Et il en faisait un peu trop quand il était question de sa femme. J'eus l'impression que, dès qu'ils seraient de retour chez eux, il la pousserait droit au lit pour affirmer une fois de plus ses droits sur elle. Comme si ç'avait été nécessaire. (A moins que ce ne le fût entre eux deux ?)

Ils ne restèrent pas longtemps. Nous nous assurâmes mutuellement que nous nous reverrions bientôt pour prendre un verre ou aller dîner, chez eux ou chez moi ; et qu'ils (du moins Steve ?) viendraient au récital dans trois semaines.

Lorsqu'ils furent partis, je restai pour ramasser ce que je voulais emporter chez moi ; ensuite, je fermai la salle et partis à mon tour. Des étudiants répétaient encore dans certaines pièces. Deux pianos. Une contralto travaillant ses arpèges. Plus haut dans le couloir, une flûte. Plus loin encore, un violoncelle. Je me dis souvent que le moment le plus magique d'un concert est celui où les instrumentistes accordent leurs instruments : *avant*, donc, que la musique ne commence : fluidité d'un monde sonore à l'image du chaos informe avant la Création. Notre bâtiment pendant les heures de répétition me rappelle ça. Tout est encore en gestation, rien n'est ni formé ni définitif. Tout peut encore arriver.

Quelques jours plus tard, Nina et moi franchîmes une nouvelle étape. Nous étions épuisés après une série de répétitions profondément satisfaisantes mais éreintantes ; nous décidâmes de nous accorder une soirée de repos et d'aller dîner au restaurant. En outre, nous avions de quoi célébrer : cet après-midi-là, nous avions enfin finalisé le programme de notre récital. J'avais prévu un petit cadeau en hommage : comme j'avais appris que le bleu était sa couleur préférée, je lui avais offert un pendentif en aigue-marine sur une chaîne en or très délicate. Au contact de sa lumineuse crinière blonde, l'effet était saisissant.

C'était à mon tour de choisir le restaurant. (Tout aurait été si différent – *tout !* – si ç'avait été son tour à elle !) Je me rappelai un endroit où j'avais mangé avec des collègues : une salle paisible, près de chez moi à Oranjezicht, dans une église désaffectée, rénovée et meublée avec goût, musique classique en fond, bonne nourriture, bougies. Nous étions d'accord, tous les deux : c'était exactement ce qu'il nous fallait. Le restaurant s'appelait *Chez Alice* et était ponctué de notations subtiles, telle l'entrée, qui donnait l'impression qu'on pénétrait dans un miroir : de fait, elle rappelait au client qu'il s'aventurerait dans une autre dimension.

C'était un soir d'été, l'air embaumé vous caressait le visage ; nous avons décidé de marcher les quelques centaines de mètres qui nous séparaient du restaurant. A la réflexion, ce n'était pas vraiment une sage décision mais le quartier est si paisible que la violence et les crimes dont les journaux nous rebattent les oreilles n'y semblent que de simples rumeurs émanant d'une contrée très lointaine. De plus, nos longues balades sur le flanc de la montagne, à Kirstenbosch ou le long des plages de Kommetjie et de Noordhoek avaient toujours été si agréables que nous avions quantité de raisons de nous sentir complètement à l'aise. Nous étions à quinze jours du récital et un petit coin de paradis comme celui-là était exactement ce qu'il nous fallait.

Le propriétaire, un petit homme d'un certain âge, généreux, qui aimait parler musique sans s'appesantir, nous proposa une table près de l'entrée, d'où nous pourrions bénéficier de la brise tout en dînant.

Dès que nous fûmes installés, je donnai à ma compagne le petit coffret en velours qui contenait le collier. Elle fut ravie comme un enfant. Après qu'elle

l'eut pendu à son cou, elle se pencha au-dessus de la table et me donna un baiser de remerciement.

“Ce n'est qu'un acompte, dit-elle en souriant. Je te promets que tu auras droit à un remerciement en bonne et due forme dès que nous serons seuls.”

Qu'entendait-elle donc par là ? Rien de très imprévisible, supposai-je. Et pourtant...! Comme en tant d'autres occasions, je ne pus m'empêcher de nourrir mille espoirs fébriles.

Nous n'en étions encore qu'aux hors-d'œuvre (cocktail de crevettes pour Nina et, pour moi, avocat avec ses fines tranches de poulet fumé) lorsque deux visages familiers apparurent à la porte : nuls autres que Carla et son mari (comment s'appelait-il, déjà ? Ah oui, Steve, bien sûr, l'architecte...). C'est lui qui me vit le premier et s'approcha, tendant déjà la main, genre “Holà, seigneur, le bonjour !”. Carla parut davantage hésiter. Avec raison, j'imagine. Je les présentai à Nina, me demandant vite si je devais les inviter à se joindre à nous ; mais ce pourrait devenir délicat et Nina et moi préférons vraiment rester seuls. Cela dit, l'air était chargé de promesses. Même en un tel moment, je me permis de songer qu'en dépit de ce qui était arrivé – ou pas arrivé – entre nous il ne serait pas impossible que Carla et moi reprenions, un jour, précisément là où nous avions tout interrompu.

Steve et Carla se dirigèrent donc vers leur table, heureusement loin de la nôtre, de sorte que Nina et moi pûmes continuer à manger et parler sans détour dans l'ambiance intime de la lueur des bougies. Alors que ce dîner était censé être un moment de détente, un moyen d'échapper, nous ne pûmes parler d'autre chose que du récitation : chaque aria, chaque mouvement fut passé au peigne fin, séparément et en relation avec les autres ; Nina donna son point de vue sur chaque détail, chaque répétition et sur ce qu'elle attendait de moi en tant qu'accompagnateur.

Nous étions tellement pris par notre conversation que nous étions à peine conscients de ce qui se passait dans la salle. C'est seulement lorsque je jetai un coup d'œil à ma montre que nous fûmes surpris de nous apercevoir qu'il était temps de penser à regagner nos pénates. Nina passerait de nouveau la nuit chez moi. C'était devenue une routine. Pourtant, cette fois-là, j'avais en tête la perspective de sa promesse d'un remerciement “en bonne et due forme”. Loin de moi, cependant, l'idée de me laisser emballer par mon excitation ! Même si je devais être déçu, comme lors de toutes les occasions précédentes, j'essaierais d'accepter la rebuffade avant qu'elle ne se produise.

J'avais demandé l'addition et me préparais à la régler...

... Lorsqu'il y eut du remue-ménage à la porte et qu'un groupe d'hommes masqués fit irruption. Des fusils au bout de leurs bras ballants. Ma première réaction fut de l'indignation face à ce déballage théâtral. L'espace d'un éclair, je crus que c'était une farce de carabins. Mais je revis mon opinion instantanément, sous le choc. Ce n'était pas une plaisanterie. Ces gars ne rigolaient pas.

J'ai encore du mal à me remémorer le déroulement exact des événements

dans le chaos qui s'ensuivit. Si je me souviens bien ils nous commandèrent de nous lever. Et ensuite de nous coucher par terre. Puis de nous relever. Ils exigèrent que nous donnions tout ce que nous avions sur nous : liquide, cartes de crédit, portables, montres, bijoux, bagues.

Au même moment, Nina et moi pensâmes à son pendentif. Elle leva la main à la gorge et le pressa contre sa clavicule.

“Derek ! dit-elle dans un souffle. Derek, ils ne vont pas me faire ça !

— Inutile de s'attirer des ennuis. Nous devons faire tout ce qu'ils demandent, sinon...”

Mes paroles restèrent suspendues pesamment entre nous : un poids mort et dur.

Quoi que ce *sinon* pût recouvrir, nous préférâmes ne pas le savoir. Peut-être le fait qu'ils portaient des masques était-il de bon augure : sans masques, nous aurions tous pu les identifier, ce qui aurait pu les amener à nous tuer. Mais comment être sûr de quoi que ce fût ?

Toutes mes pensées tournèrent autour de Nina. Le programme que nous venions juste de finaliser. Notre concert dans deux semaines. Le pendentif. Ses mots murmurés : *Je te promets que tu auras droit à un remerciement en bonne et due forme dès que nous serons seuls.*

Comment ne pas perdre son sang-froid !

A partir de ce moment-là, le trouble dans mon esprit ne fait que croître. Ce dont je me souviens, c'est qu'à un moment donné Steve s'approcha des braqueurs. Ce qui était vraiment téméraire. Et je me souviens du ton arrogant, insultant, autoritaire avec lequel il essaya de les intimider. Comme si nous l'avions tous envoyé en délégation pour négocier ! Cela me mit hors de moi. Quel *droit* avait-il de se comporter de la sorte, de nous mettre en danger ? A faire son important, alors que nos vies étaient en jeu ! Comprenait-il au moins...?

Je crois que l'un d'eux le repoussa. Il se dégonfla comme une baudruche. Tout ça pour ça ! Mais du moins son intervention ne sembla-t-elle pas aggraver notre situation.

Quelques instants plus tard, nous fûmes poussés vers la cour comme un troupeau de moutons et enfermés dans la réserve.

Steve prit à nouveau la tête des opérations mais, cette fois, Carla en fut responsable. Plongeant la main dans son soutien-gorge, elle en sortit son portable. Elle devait l'y avoir caché lorsque nous avions été contraints de nous allonger par terre. Elle le glissa vite dans la main de Steve. Il appela la police. Cette fois encore, sa façon de leur parler me mit hors de moi. Personne ne fut surpris que les policiers le fassent attendre pendant des plombes. Dans la réserve, la chaleur devint insupportable. Plusieurs femmes sombrèrent dans l'hystérie. La plupart des hommes n'avaient pas non plus un comportement admirable. La bravade de Steve s'évapora bien vite lorsque la police ne réagit pas aussi promptement qu'il l'eût souhaité. Mais je n'eus guère le loisir de m'attarder sur son cas. J'étais moi-même dans tous mes états. Et je devais

m'occuper de Nina.

J'imagine que c'est tout ce à quoi elle avait été confrontée dans les dernières années (le suicide de son chef d'orchestre, Werner Schicksal, et la mort mystérieuse de son amant-accompagnateur dans la propriété familiale) qui déclencha chez elle une réaction aussi violente. Hargneuse, aigre, incohérente, enquiquinante, elle se mit à radoter. Mais, quant à notre récital, plus rien. Comme si nous avions déjà tout perdu. Elle m'accusa même, *moi*, comme si j'avais été responsable de ce qui arrivait. C'était *moi* qui l'avais amenée là, *moi qui avais...*

Je fus presque soulagé lorsque Steve, écartant les autres, approcha et entama la conversation. Quoique "conversation" soit un bien grand mot : des vannes, des plaisanteries ineptes, presque offensantes. Cela dit, dans les circonstances, c'était une diversion bienvenue. Jusqu'à ce que je doive me consacrer à nouveau à Nina.

Et puis, de but en blanc, tout cela se termina. Les gars d'une entreprise de sécurité déboulèrent ; la police dans leur sillage. Il fallut tout de même une éternité pour enregistrer les dépositions de tout le monde. Mais, enfin, bien après minuit (il fallait deviner l'heure, car les braqueurs avaient fauché toutes nos montres), nous pûmes sortir dans la fraîche obscurité de la nuit, aussi paisiblement que s'il ne s'était rien passé de fâcheux. Nina prit ses chaussures à la main pour parcourir les quelques centaines de mètres qui nous séparaient de chez moi.

Les braqueurs m'avaient pris mes clefs, bien sûr, mais je garde toujours un double dans le jardin, derrière la bougainvillée, de sorte que nous n'eûmes aucun mal à entrer.

Nina alla immédiatement prendre un bain. Je crus qu'elle irait se coucher tout de suite après mais, comme moi, elle était trop remuée pour pouvoir dormir. Enveloppée dans une couverture de la tête aux pieds, elle vint s'asseoir dans le salon de musique. La couverture était bien trop chaude pour une nuit d'une telle douceur mais, malgré cela, elle avait des accès de fièvre et claquait des dents.

Je nous versai des Jameson. A la différence près que, cette fois, nous n'avons presque pas parlé, ce fut comme cette première nuit, où nous étions rentrés du Baxter et avions bavardé quasiment jusqu'à l'aube ; lorsque, enfin, nous étions allés nous coucher, elle avait enfilé mon vieux T-shirt ; quant à moi, j'avais passé le plus clair de la nuit à tourner, à virer, en proie à une vaine frustration. Je ne pouvais m'empêcher de penser que, depuis lors, tout, jusqu'au moindre détail, avait changé dans ma vie. Du tout au tout. Pourtant, à la surface, tout restait comme avant.

Nous bûmes en silence. Régulièrement, je remplissais nos verres.

Lorsque la première lueur du jour filtra à travers la grande baie vitrée, Nina tourna vers moi son beau regard et demanda de but en blanc :

— "Bon ? Et maintenant ?

— Qu'entends-tu par : « et maintenant » ?

— Nous ne pouvons pas continuer comme si rien ne s'était passé.
— Ça a été une nuit horrible, dis-je, prudent, mâchoires contractées d'avoir trop bu. Mais si on analyse ça froidement, il ne s'est rien passé, pas vraiment. Nous nous en sommes sortis sans que personne ait été blessé gravement.

— Rien ne pourra plus jamais être comme avant, Derek.

— Cela dépend de nous." Les jambes flageolantes, je me levai et allai m'agenouiller à ses pieds. "Nous ne pouvons pas... nous ne *devons pas* laisser cet incident troubler le cours de nos existences. Ce qui est arrivé était véritablement horrible. Mais c'est terminé, maintenant. Nous ne pouvons *que* continuer.

— Comment peux-tu dire ça ? Ça restera ancré en nous.

— Seulement si nous nous laissons envahir par ce souvenir.

— Il nous hantera toujours.

— Toi et tes fantômes !" J'aurais voulu prendre un ton léger mais ma langue était trop empâtée pour cela. "Je croyais que tu avais appris il y a longtemps à affronter tes fantômes.

— Pas dans un cas comme celui-ci, Derek." Comme à maintes reprises déjà, elle vida son verre, frissonna, fit une grimace puis me le tendit pour que je le remplisse.

"Es-tu sûre ?"

Elle se contenta de faire oui de la tête. J'avais mes doutes mais n'osai pas lui refuser. Je me relevai, allai chercher la bouteille presque vide et la servis. Cette fois, je ne l'accompagnai pas.

"Et notre récital ? demanda-t-elle de but en blanc.

— Oui ?

— Nous devons l'annuler.

— Non !" Rien n'aurait pu me consterner davantage. "Nous *devons* absolument continuer comme prévu. Il le faut !

— Tu veux dire : même si ce pays sombre dans l'abîme, *le spectacle continue* ?

— Nous jouerons de la musique parce que, maintenant plus que jamais, nous devons prouver que la musique est *nécessaire*. Elle compte plus que les voyous et la violence.

— Ce ne sera pas facile.

— Bien sûr que non. Pas facile du tout. Ce sera peut-être la chose la plus difficile que nous ferons jamais. Mais nous ne pouvons pas nous dérober. Sinon, nous serons perdus. Tout sera perdu. A jamais."

Elle dodelina lentement de la tête mais ne dit rien.

Quand, après un long moment, je levai les yeux, elle dormait à poings fermés ; la bouche entrouverte, elle ronflait légèrement.

Je pris le temps nécessaire pour me relever. Je songeai un instant à la soulever, à la porter jusqu'à sa chambre et à la déposer sur son lit. Mais... à supposer qu'elle se réveille ? Elle avait besoin d'oublier. En même temps, je n'avais pas envie de l'abandonner là. Et si elle se réveillait tout à coup et se

retrouvait seule ? C'est ainsi que, poussant un profond soupir, je me détournai d'elle et m'installai de mon mieux sur le canapé face à son gros fauteuil. Pas un instant je ne songeai que je pourrais moi-même m'assoupir. Néanmoins, quand je revins à moi, il faisait grand jour et le soleil me creva les yeux comme le couteau d'un agresseur. J'avais un mal de tête carabiné.

Nina m'eut l'air de dormir encore à poings fermés.

Mais, quand je revins de la cuisine, avec un plateau chargé de jus d'orange pressée, de café noir et de tranches de pain grillé, elle se réveilla. Pendant un instant, elle me dévisagea sans comprendre : de toute évidence, elle ne savait plus où elle était ou qui je pouvais être. Puis elle bougea, tendit les jambes, émit un grognement, se frotta les yeux avec ses poings fermés et demanda, abasourdie : "Merde, que s'est-il passé ?"

Je tentai de le lui expliquer ; la mémoire lui revint. Mais elle était dans un sale état. Je fis de mon mieux pour lui faire avaler un morceau, la cajolai pour lui faire boire le jus d'orange et le café, lui fis avaler une poignée de pilules, l'aidai à aller jusqu'à sa chambre et à se mettre au lit, tirai les rideaux et ressortis. Je n'avais pas fermé la porte qu'elle dormait déjà.

J'allai chercher des cachets pour mon propre mal de tête, puis téléphonai au département de musique, demandai à Lindie d'annuler tous mes rendez-vous de la journée. Je me rendis ensuite dans ma chambre pour m'écrouler à mon tour. Je me réveillai vers le soir. Peu après, Nina déboula et, cette fois encore, je lui préparai du jus d'orange et des bricoles à grignoter. Peu à peu, la vie se remit sur les rails, comme la vieille Ford de mon grand-père qui toussait et sifflait en démarrant tous les matins. Mais c'est seulement le lendemain que nous pûmes reprendre notre conservation sur l'avenir.

Au début, Nina, agressive et butée, ne voulut même pas songer un instant à notre récital. Mais, les jours suivants, peu à peu, je pus revenir sur le sujet. Annuler était impensable. Mais il me fallut une patience infinie pour la persuader ne fût-ce que de vouloir bien y repenser, au lieu de monter sur ses grands chevaux dès que je prononçais le mot. Pour l'heure, tout ce qu'elle voulait, arguait-elle, c'était se reposer. Se reposer et rien d'autre.

C'est ainsi que nous décidâmes d'aller passer quelques jours dans les collines, sur sa propriété familiale dans la région de Tulbagh. A l'écart du monde. Hors de portée des exigences, des attentes des autres, et de nos obligations.

Je lui promis que, si, à notre retour, elle était encore incapable d'en supporter l'idée, nous abandonnerions le projet du récital. Mais qu'au moins nous devions laisser l'option ouverte. Lui donner une chance. Attendre et voir venir.

ALLEGRO MA NON TROPPO

Jusqu'après Worcester, je ne me rappelle pas grand-chose de la route de Tulbagh. Car, la plupart du temps, Nina somnole, la tête contre la vitre. J'écoute un CD, les premières sonates de Beethoven, et laisse mon esprit vagabonder. Le monde coule à la portière, vert et bleu. Lentement, la montagne se rapproche, nous enserme, contracte notre espace vital. J'ai l'impression que le monde connu, tout ce qui nous est familier, se détache de nous. Ce qui reste, c'est nous, ici et maintenant.

En fin de matinée, quittant enfin la piste, nous franchissons la grille à bestiaux cliquetante à l'orée de la longue allée bordée de chênes nouveaux qui ont l'air de garder l'entrée du domaine depuis des siècles. A travers les arbres, on aperçoit la bâtisse passée à la chaux : dont, m'a expliqué Nina, une partie date du début du XIX^e siècle ; mais la demeure a été reconstruite et agrandie comme un nid de tisserins suivant les besoins de la famille et au moment où ils se faisaient ressentir. C'est désormais un amas délabré, chaleureux. Des murs massifs, un étage-grenier, auquel on grimpe par un escalier extérieur branlant ; un large stoep doté d'une véranda arrondie de style ancien et, de part et d'autre, des fenêtres aux losanges en vitraux. J'ai immédiatement pensé à la maison de mes grands-parents à Wellington. Elle a aussi réveillé d'autres souvenirs. Je ne parvins pas à les situer tout de suite mais ils revinrent peu à peu : une maison qui faisait partie d'un pâté de vieilles bâtisses du XIX^e à Claremont. J'y avais passé jadis une semaine formidable. Avec une petite amie, bien sûr. Ses parents s'étant absentés, nous avions dû nous occuper des chats, une portée fort musicale, affublés de noms tels que Mozart, Figaro, Suzanne et Papageno. (Mais nous nous occupions tant l'un de l'autre que les chats passèrent au second plan !) Une semaine inoubliable, au cours de laquelle un antique lit à baldaquin de la grande chambre à coucher, héritage de quelque passé lointain, s'effondra sur nous lors d'un après-midi mémorable. C'était la plus belle maison d'un groupe de vieilles bâtisses, préservé dans un quartier ombragé qui, Dieu sait comment, oublié par les promoteurs, constituait un îlot indemne perdu au milieu des immeubles d'habitation et des centres commerciaux qui se répandaient partout alentour avec une vulgarité tout américaine. Quelques mois après notre mémorable *Hochzeit* dans ce havre délicieux, tout fut vendu, démolé et remplacé par une verve au nom tristement prévisible de Claremont Heights. Un jour, tentant d'y rendre visite à des amis installés là-bas, je me perdis si lamentablement dans le labyrinthe ultramoderne qu'à un moment donné je crus que je n'en

ressortirais jamais vivant. Par la suite, si je voulais les voir, nous nous rencontrions à Cavendish ou ailleurs, non seulement parce que j'avais peur de perdre mon chemin mais aussi parce qu'il était déprimant de se rappeler la merveilleuse bâtisse qui s'y élevait jadis et dans laquelle j'avais passé une semaine inoubliable en compagnie de cette fille ; je sais qu'elle était violoncelliste mais suis totalement incapable de me rappeler son nom.

Maintenant, il me semble reconnaître ici, dans la maison familiale de Nina, ancienne mais modifiée au fil du temps, le double de ce lieu de rêve enfoui dans ma mémoire. A l'origine, m'a raconté Nina, *Lammermoor* avait été conçu par un ancêtre maternel qui, installé là peu de temps après l'arrivée des colons britanniques, avait voulu rendre hommage à sa terre natale écossaise bienaimée en lui donnant un nom tiré de Walter Scott.

L'ajout le plus frappant à la demeure est sans conteste les barreaux massifs, à l'ancienne, qui protègent toutes les portes et fenêtres.

“Au moins, on doit se sentir en sécurité ici ! fais-je remarquer, badin, en pensant forcément à notre récente aventure *Chez Alice*. Je suis certain que rien ni personne ne peut entrer ici !

— Ni en sortir”, réplique Nina, lapidaire. Elle ouvre le coffre de la voiture et sort sa valise. “Viens, je vais te faire faire le tour du propriétaire.”

Il semblerait que la clef de la porte d'entrée soit restée chez son frère, qui a oublié de la lui rendre quand il est parti pour une foire vinicole à Bordeaux. Nous contournons donc la maison jusqu'à la porte arrière. A l'abri de la lourde grille, celle-ci a été peinte en jaune tournesol. De toute évidence, c'est un travail récent, exécuté à la va-vite car, sous le jaune lumineux, on voit des traces de la peinture d'origine. Elle était bleue.

Je suis Nina des yeux. Tout à coup, elle allonge la foulée : la grâce de ses mouvements, ses longues jambes dans le jean délavé, le haut ample et succinct, les pieds dans des sandales minimalistes, qui permettent d'entrapercevoir la semelle de ses pieds quand elle marche. Le balancement de ses cheveux longs, réunis en une queue de cheval lâche qui se balance en mesure avec sa démarche féline. Cheveux couleur miel, blonds comme les blés ; blond ambré dans les ombres plus pleines. Je sens ma gorge se serrer à la perspective de me retrouver seul ici avec elle, juste elle et moi, pendant les quelques jours et *nuits* à venir. L'atmosphère est riche de promesses chargées comme des grappes de raisins l'été. Je ne demeure cependant que trop conscient de la menace de Nina : *Tu n'as pas le droit de chercher à me séduire*. Je ne connais que trop la fragilité de son équilibre nerveux. Après le traumatisme du restaurant, elle doit absolument goûter à un repos complet. Et donc il faut qu'elle puisse me faire confiance implicitement. Sinon... Oh oui, de cela aussi je ne suis que trop conscient. Pourtant, cela ne m'empêche pas de rêver et, qui sait, d'espérer.

Du stoep arrière, on bénéficie d'une vue imprenable sur la large vallée des Winterhoek, jusqu'au massif du Witzenberg en face. Des taches vertes : des vignobles ; les vergers, plus sombres, sont interrompus de-ci de-là par un

champ de blés dorés. Le blanc immaculé des maisons et des dépendances (abris, silos...), la plupart couvertes de toits de chaume, entourées par une abondante verdure. Trois aigles bateleurs décrivent des cercles paresseux très haut au-dessus de la vallée ; leurs cris sont presque inaudibles dans le ciel bleu. Une impression d'espace dans toutes les directions. Juste nous deux dans cet infini, et la débauche de vert et de bleu. Elle et moi. Nina et moi. Echoués sur une longue plage de temps, des jours – et des nuits – de musique.

Nina ouvre la porte et m'escorte à l'intérieur. Je suis un peu déçu parce qu'il ne ressemble pas à mon souvenir de la maison de Claremont. L'assortiment aléatoire de pièces confirme la première impression de nid de tisserands : une grande cuisine avec un fourneau Aga noir installé dans ce qui dut être la grande cheminée d'origine ; une vaste salle de séjour avec une table qui doit pouvoir accueillir seize convives et puis, surprise ! un Bechstein tout luisant, poussé contre le mur. Un long couloir au plancher en pin de l'Oregon file vers la porte d'entrée.

Juste en face de la salle à manger se trouve la chambre de Nina. La porte est ouverte ; en passant, je distingue un énorme lit à baldaquin qui fait instantanément remonter à la surface mes souvenirs de la semaine, perdue dans ma mémoire, que j'ai passée avec ma violoncelliste anonyme – c'est bien le seul élément, d'ailleurs, de cet intérieur, qui ravive cette expérience ancienne. Mais je réprime résolument toutes les pensées qu'il évoque en moi. Et Nina n'hésite pas un instant avant de m'emmener plus loin. De part et d'autre du couloir se trouvent des photos dans des cadres, dont quantité anciens et ovales, la plupart jaunies, ou tirées sur sépia, d'autres plus récentes ; il y en a plusieurs de Nina dans une série de rôles d'opéra, soit seule soit avec d'autres chanteurs : Bryn Terfel, Rolando Villazón, Plácido Domingo.

Parmi les plus anciennes, en figure une qui me fait une forte impression, et je crois que c'est significatif : un jeune couple, lui assis, elle debout, en tenue de soirée. Prise, sans doute, au temps de la guerre des Boers. Malgré son air sévère, quelque chose me touche dans la jeune femme : une belle plante, longs cheveux noirs remontés en une natte fixée au sommet du crâne. Le genre de femme qu'on imagine errant pieds nus dans la montagne, indifférente au qu'en-dira-t-on. L'homme paraît plus ordinaire, presque ringard ; avec son col haut à bords retournés, aux airs de phalène qui aurait voulu remonter le long de son cou et se serait arrêtée là, coincée ; avec son costume strict, la chaîne de la montre de gousset festonnant sur le ventre pas encore rebondi mais près de l'être. Ses grands-parents, m'explique Nina.

Une chose en particulier me frappe, même si j'imagine qu'elle devait être habituelle à l'époque : l'homme est assis, la jeune mariée debout.

“Comment cela se fait-il ? Je trouve ça tout à fait inacceptable.”

Nina sourit. (Le premier sourire insouciant que je la vois esquisser depuis quinze jours.) “Facile... Le bruit court dans la famille que cette photo a été prise juste après leur retour de lune de miel et qu'à ce moment-là *oupa* l'avait

tellement... *qu'il ne tenait plus debout*... Et que *ouma*, en conséquence, *ne pouvait plus s'asseoir*." Sur quoi, elle ajouta avec malice : "Vois-tu, nous avons *vraiment* le sang chaud dans cette famille.

— Qu'est-il arrivé à ta grand-mère ? J'imagine qu'elle a eu ving et un enfants et mourut en bonne chrétienne ?

— Hélas non. Elle n'en a eu qu'un. Ma mère. Elle n'était pas faite pour la vie à la campagne. Elle aurait voulu voir le monde. Et elle aurait voulu chanter. Je suis sûre que j'ai hérité de sa voix. Mais, à son époque, dans son milieu, il était impossible de briser ses liens et de suivre le destin de son choix. La seule occasion qu'elle avait de chanter, c'était aux communions ou dans ce genre de contexte. Peux-tu imaginer ça...?" Elle s'interrompt abruptement. "Tout de même, je crois qu'à sa façon mon *oupa* a fait de son mieux pour la comprendre. Un an après leur mariage (malgré les pires prédictions et avertissements de sa famille), il l'autorisa à se rendre à l'étranger. Même si l'une de ses tantes dut l'accompagner comme chaperon..." Une pause. "Elle voyagea pendant une année entière. Ils ne voulaient jamais en parler mais, si j'ai bien compris, elle aurait laissé la tante à Londres ou je ne sais où et serait partie seule... à Paris, à Vienne, à Milan. Partout, elle allait à des concerts. Mais à l'opéra, surtout. Du moins est-ce ce que j'ai deviné à partir de remarques anodines entendues au fil des années. Si tu me demandes mon avis, je crois qu'elle ne serait jamais revenue de son propre chef.

— L'argent s'est mis à manquer ?

— Ça aussi, j'imagine. Mais il y eut une autre raison. A son retour, elle était enceinte.

— Oh..."

Nina hoche la tête. "Dans son sillage est arrivé un Italien. Pure coïncidence, prétendait tout le monde. Mais ce qui était arrivé n'était que trop évident. Cet homme est même venu rendre visite à la famille ici à *Lammermoor*.

— Et puis ?

— Il est mort avant de pouvoir rentrer chez lui. De façon très inattendue.

— Un accident ?

— On n'a jamais vraiment su. Quelque chose de pas très chrétien, en tout cas, murmuraient les anciens. Peut-être son mari... mon grand-père, qui, à la longue, n'aurait plus pu supporter la situation. Ou son père. Ou elle-même. Comment savoir ? En tout cas, du jour de sa mort, mon *oupa* a enfermé sa femme dans la maison. Derrière ces barreaux épais qu'on voit encore ici partout aux fenêtres. Elle a accouché ici. Mais, à partir de ce moment-là, *oupa* et elle firent chambre à part. Elle a encore vécu trente ans, peux-tu concevoir ça ? Comme un oiseau en cage. Comme un singe dans un zoo. *Oupa* lui a acheté ce Bechstein. Il devait lui être attaché tout de même, en dépit de cette aventure. Elle était *belle*, bien sûr." Nina désigne le portrait. "Ces cheveux... La famille parle encore de l'obsession de mon grand-père pour ses cheveux. Qui ne blanchirent jamais. Noirs comme la queue d'un corbeau jusqu'au jour

de sa mort. Ils lui descendaient jusqu'au bas du dos. Mais à quoi bon ? Elle n'a finalement jamais joué du piano. De temps en temps, elle chantait un peu... elle s'asseyait devant le clavier mais n'appuyait jamais sur une touche... elle chantait, voilà tout. Ou elle fredonnait. Elle s'arrêtait dès que quelqu'un entrait. Et elle se retirait immédiatement dans sa pièce. Pauvre femme." Un long silence. "Toute cette passion, en vain ! Ça se transmet de génération en génération.

— Ça n'est tout de même pas la raison pour laquelle tu refuses de t'engager dans une relation ! osai-je me récrier.

— Combien de fois te l'ai-je répété, Derek ? Je n'ai pas le choix. Je ne peux pas risquer de diluer ma concentration. Tu sais bien que j'ai essayé. Plusieurs fois. Mais ça ne marche jamais. Werner. Edgar. Je *dois* chanter. Sinon tout aura été en vain. Comme pour *ouma*. Une malédiction."

Je ne sais que dire. Ou plutôt : je pourrais dire quantité de choses mais je préfère me taire.

Nous continuons à longer le couloir, accompagnés par le craquement du plancher, toute une symphonie de grincements et de gémissements allant de la basse profonde au contre-ut, loin du portrait de mariage des aïeux, de plus en plus loin de la chambre de Nina au généreux lit à baldaquin.

Encore des portraits, toujours des portraits. Et un miroir. Un beau miroir surprenant, avec son cadre art nouveau qui semble déplacé au milieu des clichés sévèrement rectangulaires. Le cadre a la forme d'une fille nue, longue crinière flottante, bras minces tendus autour de la glace aux contours de harpe.

"Et ça ?"

Nina haussa les épaules. "Une autre histoire, rien de plus. D'amour perdu ou de désir."

D'autres photographies de famille. Puis, sans transition, une toile, non encadrée, un petit format, de David Le Roux, dérangeant à sa manière, dans sa représentation d'une jeune femme, dans une rue étroite entre de hauts bâtiments aveugles : un côté d'elle porte un vêtement très chic, l'autre est un nu flagrant. L'effet n'est pas à proprement parler érotique, néanmoins je trouve cette toile inexplicablement dérangeante. Comme si, par la simplicité de son sujet, quasiment élémentaire, il touchait à un point d'une complexité infinie.

Nina confirme mon impression. "C'est mon frère qui l'a acheté. Je ne suis pas certaine de l'aimer. J'ai souvent été tentée de le décrocher mais, en fin de compte, je ne m'y résous jamais. Chaque fois... j'ignore pourquoi... mais on dirait qu'on cherche à me retenir. Une sorte de fascination malsaine.

— Je connais le peintre.

— Et... ?

— C'est un gars très ordinaire, convenable sous tout rapport... en surface. Mais tu as raison : en profondeur... Il y a quelques années, il a épousé une femme de couleur. Très belle. Une photographe. C'était déjà devenu légal, bien sûr, mais il fallait avoir du cran pour contester le vieil establishment

blanc. Ils ont deux gamines adorables. Une publicité vivante pour la nation arc-en-ciel.

— J'ai toujours pensé que *si* je décidais de me marier, un jour... je ne le ferai pas, mais *si*... je préférerais un Noir.

— Pourquoi ?

— Oh, tu sais bien, les Blancs sont si..." Sa phrase reste en suspens entre nous. Après un moment, elle reprend : "Mais viens plutôt, je ne t'ai pas encore montré ta chambre."

Une fois de plus, nous sommes accompagnés par les craquements du plancher. Tout à fait à l'extrémité du couloir, juste à gauche de la porte fermée à clef qui donne sur le stoep à l'avant de la maison, nous parvenons à la chambre qu'elle me réserve.

"C'était la chambre d'*ouma*, m'explique Nina. J'espère que ça ne te gêne pas.

— Pourquoi, ça devrait ?"

Dans la pièce, tout me paraît compassé et très correct : aucun signe des fulgurantes passions et frustrations du passé. Un lit une place, une table de toilette avec vasque et broc. Un pot de chambre en porcelaine sur l'étagère du bas. Une bibliothèque dont les livres sont posés au hasard, certains droits, d'autres couchés, plusieurs tranche tournée vers le mur. Beaucoup de livres de poche grand public (le goût de son frère ?) mais aussi les *Œuvres complètes de Shakespeare*, un Walter Scott dont la reliure rouge foncé est éraflée, plusieurs Dickens, une série incomplète de Poe, *Les Amants du Spoutnik* de Murakami, trois ou quatre romans et un recueil de nouvelles de *Sestiger* (deux Leroux, un Brink, De Vries, Adam Small, *Rook en Oker* d'Ingrid Jonker, deux ou trois Rabie). Sur les murs, encore des photographies de famille. Et une reproduction de l'une des œuvres énigmatiques de Magritte dans laquelle le visible et l'invisible semblent se défier l'un l'autre. Sans oublier une grande affiche, d'une exposition de Tamara de Lempicka à Vienne. L'œuvre reproduite est d'un érotisme éhonté, bien que le style froid et clinique confère au sujet une distance qui le ferait passer pour frigide.

"Allons nous chercher quelque chose à manger", suggère Nina.

Nous avons apporté de la nourriture dans une glacière dont elle étale rapidement le contenu sur la table de la cuisine. Quelques tomates, un avocat, de l'ail, des crevettes et une laitue. Tout cela est coupé et arrosé de jus de citron. En quelques minutes, nous sommes prêts à passer à table. Après quoi, nous nous dirigeons sans tarder vers le grand salon où le Bechstein nous attend, couvercle relevé, partition en place. Nous répétons tout l'après-midi. Au début, Nina est encore nerveuse, peu sûre d'elle ; toutefois, tandis qu'elle reprend confiance et que sa gorge et sa mâchoire se relâchent, la musique commence à couler plus doucement. Après la première demi-heure, une fois qu'elle s'est échauffée, nous pouvons commencer à travailler sérieusement. Je remarque un élément nouveau, différent, dans sa voix. L'émotion qu'elle transmet, riche, profonde et en même temps magnifiquement contenue et

maîtrisée, me prend dans ses rets. Chaque note est pensée, ressentie de part en part, poursuivie dans toutes ses possibilités, promesses et ramifications. Mais c'est bien plus qu'une question de notes, de tempo, de phrasé, de volume ; vers le milieu de l'après-midi, je dois reconnaître que je ne l'avais jamais entendue chanter ainsi.

Son choix de partitions n'est pas moins déconcertant : des chants d'adieu, pourrait-on dire. *Addio del passato. O mio babbino caro. Un bel dì*. Et puis, par-dessus tout, la stupéfiante aria de *Lucia*, la scène de la folie, *Ardon gli incensi* : "L'encens brûle, les torches sacrées flambent..." Je n'aurais jamais cru qu'après Callas quelqu'un pourrait atteindre la perfection dans cet air. Sauf, peut-être, Sutherland. Ou, plus récemment, l'incomparable Netrebko. En ce début de soirée, à l'heure où le crépuscule s'insinue déjà dans le salon, où le coucher de soleil brûle à travers les fenêtres ouvertes comme si, dehors, le monde partait en flammes, la façon dont Nina l'interprète me donne l'impression que mon sang se fige dans mes veines.

Nous n'arrêtons que lorsque la fatigue la submerge, quand le ciel perd sa dernière goutte de sang.

Transporté, je lâche dans un murmure : "Je crois que l'enfer doit ressembler à ça."

Nina hoche lentement la tête. A ma grande surprise, je constate qu'elle pleure. "L'intérieur de l'enfer est bien pire", déclare-t-elle sans me regarder. Puis elle va se faire couler un bain tandis que je prépare le dîner. J'ai apporté tous les ingrédients nécessaires pour faire un canard à l'orange, mon plat préféré.

J'ai toujours pensé que cuisine et musique étaient complémentaires : depuis mon adolescence, c'est le principe sur lequel je base mes activités culinaires. Au début, cela vint en grande partie du fait que ma mère était très peu fiable dans ce domaine, car elle avait tendance à se laisser distraire ; en effet, comme, en même temps, elle préparait ou répétait son cours du lendemain, elle oubliait complètement ce qu'elle avait sur le feu ; c'est ce qui me poussa à prendre la relève.

Ensuite, pendant mes premiers mois à Londres, quand je cherchais encore un logis avant de débiter mes cours au Royal College of Music, à Stepney je tombai sur une drôle de bonne femme, une certaine Mrs Fernandez, qui louait un studio dans sa vieille maison décatie. Elle offrait elle-même un drôle de spectacle, avec son nez comme une patate vérolée, ses lunettes à double foyer tenues par des épingles de nourrice et scotchées sur son appendice nasal ; elle avait une tignasse à la Muppet et teignait en rouge vif ses mèches fines et en bataille. La maison était encore plus troublante. Mrs Fernandez se disait peintre (c'était l'une des raisons pour lesquelles elle tenait à m'avoir comme locataire) ; mais elle exposait ses tableaux abstraits, déments, sur les murs extérieurs, aucun à l'intérieur. On évaluera son talent au fait qu'à ma connaissance personne n'en avait jamais volé un. Mais ce qui me frappa le plus chez elle, c'était la manière qu'elle avait d'accorder la musique à chaque

plat qu'elle préparait sur la gigantesque cuisinière de sa grande cuisine. Le schéma était immuable : elle ne préparait jamais d'agneau qu'en écoutant Beethoven : la *Neuvième* pour un gigot, la *Missa solemnis* pour une côte, un concerto de piano pour un curry. Pour la volaille, seul Mozart faisait l'affaire (une symphonie pour une dinde ; de la musique de chambre pour un poulet, avec accompagnement au piano pour un ragoût, au violon pour un curry, à la flûte ou à la clarinette pour un rôti, au cor pour un *à la King* ; et un opéra pour un canard). Berlioz, parfois Wagner, se mariaient harmonieusement au bœuf. Bach était excellent pour les entrées. Chostakovitch ou Debussy étaient prescrits pour les desserts. Toute musique devait être jouée *fortissimo* sur son pick-up plutôt branlant, dont les sons se répercutaient jusqu'aux fondations. D'abord tenté, en fin de compte, je refusai l'offre car je ne pus supporter l'idée qu'on m'impose toujours la musique que je devrais écouter, sans pouvoir jamais donner mon avis.

Quand je l'informai de ma décision, Mrs Fernandez me jeta un sort en invoquant tout le soufre et le feu de l'Ancien Testament. Je ne me rappelle pas tous les détails mais, entre autres, mon bras droit dépérirait, aucune femme n'accepterait jamais de m'épouser, je deviendrais aussi sourd que Beethoven, aussi aveugle que Bach, et je mourrais de mort violente. Je me rappelle, tout à coup (tant d'années plus tard), dans la cuisine de Lamermoor, que ses terribles prophéties ne se sont pas vraiment réalisées. J'ai atteint mes cinquante-deux ans sans aucun signe que ma main doive s'atrophier, pas même pour masturbation excessive, avec la vue et l'ouïe intactes, et peu de chance que je meure de mort violente, en tout cas dans cette propriété barricadée, imprenable comme une forteresse médiévale. (Le plus près que j'aie approché une telle fin, ça a été la nuit de *Chez Alice*, quand Steve et Carla, semblerait-il, nous ont sauvé la vie avec leur portable.)

Des souvenirs de ma rencontre avec la vieille sorcière, Mrs Fernandez, me reviennent tandis que je prépare le canard. Amusé, je me rends compte qu'en fait j'ai mis un CD d'arias de Mozart (chantées par Anna Netrebko). C'est comme une extension de notre répétition de l'après-midi ; j'ai mis le volume assez fort pour que Nina l'entende dans son bain, de l'autre côté du couloir.

Je râpe la peau de l'orange et presse le jus. J'enfile l'orange pelée dans le canard avec un bouquet de romarin. Puis je fais couler sur le poitrail un filet d'huile d'olive, j'attends que la chaleur se soit répandue de façon égale dans le four et glisse le canard à l'intérieur, dans un récipient en faïence, au milieu de pommes de terre coupées en deux. J'ouvre une bouteille de vin – le devonet du Clos Malverne, stupéfiant mélange de merlot et de pinotage (n'est-ce pas un vin grossièrement sous-estimé ?). Ensuite, je remplis nos deux verres pour laisser aérer ce nectar.

Comment Nina réagirait-elle si j'allais frapper à la porte de la salle de bains pour lui offrir un verre ? Et si je m'asseyais sur le rebord de la baignoire... peut-être, pourquoi pas, en apportant une bougie... question d'ambiance... ?

Non, non, je dois me refréner. Elle a besoin d'un repos complet (l'incident

du restaurant l'a chamboulée plus que je ne l'avais cru sur l'instant). Pour vraiment prendre du repos, elle doit pouvoir me faire entièrement confiance.

Je bois une gorgée de vin et laisse son sublime bouquet emplir toutes les cavités de ma bouche et alentour. Puis je me lève pour couper plusieurs oranges en tranches très fines que je dispose sur le bord du grand plat ovale dans lequel je servirai le canard ; en même temps, je commence à préparer la sauce que je verserai sur la bête quand elle sera cuite. Le jus et la peau de l'orange, un zeste de Van der Hum (parfois, j'utilise du Cointreau), un bouquet de romarin : tous doivent avoir le temps de lier connaissance mais pas de devenir cul et chemise lorsqu'ils sont présentés au canard. Je sais bien que certains préfèrent faire les présentations avant même de commencer la cuisson mais l'habitude m'a montré que cela peut trop facilement résulter en une bouillie infâme, or, ce que je veux, ce soir, ce que j'ai l'intention de servir à Nina, c'est un canard moelleux à l'intérieur mais avec la peau brune et craquante. Accompagné par une salade toute simple sauce miel et moutarde, un jet de vinaigre balsamique, des petits légumes coupés en lamelles ou en fines tranches (courgettes miniatures, poivrons rouges, carottes, betteraves), à faire revenir dans l'huile, pas trop longtemps : voilà qui devrait rendre justice à l'ensemble. Ajoutez Mozart, du vin et votre soirée risque fort d'être mémorable. Je ne peux m'empêcher de revoir mentalement le lit à baldaquin en ocotea que j'ai entrevu par la porte ouverte de la chambre de Nina. (Avec un peu de chance, il ne s'effondrera pas sous notre poids comme lors de mes ébats avec la violoncelliste de Claremont. D'ailleurs, même si ça devait arriver, ce ne serait pas la fin du monde.)

Dans trois quarts d'heure, une heure, j'ouvrirai le four et vérifierai la cuisson du canard, retirerai la feuille d'aluminium, verserai du jus sur la bête puis laisserai la cuisson suivre son cours. Et je l'interromprai régulièrement pour verser encore du jus, délicatement, prenant toujours soin d'éviter que la bête ne ramollisse.

Je viens de finir mon verre lorsque Nina revient, vêtue d'une robe longue indienne en mousseline ou un textile approchant qui moule vaguement ses formes, s'évasant autour de ses jambes quand elle marche : bref, un de ces vêtements qui suggèrent que la femme est nue dessous. Une ligne de boutons rouge foncé court tout du long, de la gorge au bas de la robe. Elle a laissé retomber sur ses épaules ses cheveux blonds, humides après le bain. Elle n'est pas maquillée, son visage tout net est nu et vulnérable. Elle est pieds nus. Dans mon état de désir turbulent et exponentiel, je la trouve irrésistible : musique faite chair, sonate pour flûte, aria pour soprano. Mais je me maîtrise et, à un moment où je contemple ses yeux bleu foncé, j'ai l'impression qu'elle est consciente que je me retiens, et apprécie ma retenue.

Après que j'ai versé la première fois le jus sur le canard, Nina m'aide à transporter de la cuisine jusqu'au stoep une table. Pas la vieille table, lourde, au milieu de la pièce sur ses pieds massifs, prête à repousser tout assaut, mais une autre, en podocarpe, contre le mur du fond, plus petite, plus gracieuse. Nina

prend une nappe blanche dans le tiroir de l'impressionnant buffet et l'apporte dehors avec l'argenterie et deux bougeoirs. Nous mettons la table ensemble. Puis j'apporte deux chaises et nous nous asseyons pour attendre, chacun avec son verre de devonnet couleur rubis, pressé au paradis. Par la fenêtre de la cuisine parvient la lumière, pas trop violente, si bien qu'elle ne dérange pas la nuit. Les étoiles jonchent la voûte bleu nuit comme si on avait tapé dans l'eau d'un bassin et éclaboussé le firmament. En face, au loin, les dents de scie des montagnes se découpent en noir sur l'horizon très haut. La longue et profonde vallée en contrebas est un néant noir de jais, ponctué de loin en loin par les taches mates, jaunâtres des cours de fermes. Un chien aboie. Dans un chêne à l'arrière de la maison un engoulevent crie ; une réponse lui parvient de plus bas. Dans la retenue d'eau de la propriété devant laquelle nous sommes passés avant de nous engager dans l'allée de chênes, des chœurs de grenouilles interprètent une cantate de Bach ou un somptueux oratorio. Plus près, les mouchetures sonores des criquets. Nous sommes loin de la ville, du bourdonnement continu de la circulation et de la menace permanente de la violence. Quelle paix inimaginable...

Episodiquement, de loin en loin, un léger frisson fait se dresser les poils sur ma nuque, avant de se répandre le long de ma colonne vertébrale. Comme s'il y avait un problème. Comme si la nuit paisible offrait l'asile à des choses sinistres dont le danger demeure précisément dans le fait qu'on ne sait pas les nommer.

Nous ne parlons pas beaucoup. Après la façon dont Nina a chanté cet après-midi, j'ai du mal à recourir à un moyen de communication aussi prosaïque que la langue parlée. Il est réconfortant, rassurant, profondément satisfaisant de rester assis ici en sa compagnie. D'étudier la lueur changeante de la bougie lorsque, de temps à autre, Nina fait un mouvement et que ses yeux accrochent la lumière : alors la lueur lèche ses pommettes, joue sur elles, se pose sur ses cheveux, blonds comme le jour. Et pourtant chargés, dans la nuit, d'ombres plus sombres qu'avant. Siroter mon vin et, régulièrement, remplir nos verres, une nouvelle bouteille, et puis recommencer à écouter la nuit.

Or, creusant sous le silence et le calme, je continue d'approfondir ma perception de son être et celle du désir fébrile qui couve encore en moi, telle une rémanence du coucher de soleil.

Puis vient le moment où je dois aller chercher la nourriture à la cuisine : je fais revenir rapidement les légumes dans la casserole, je réchauffe le jus avant de le verser sur le canard, dispose artistement le tout sur un large plateau, avant d'emporter celui-ci dehors, où je le place entre les bougies qui brûlent sereinement. *Introibo ad altare Dei.*

Une nouvelle fois, je remplis nos verres. Nous trinquons, buvons. Dégustons. Nina émet de petits bruits de plaisir tout au fond de la gorge. (Les mêmes que quand elle fait l'amour ?)

Loin du monde, nous nous blottissons dans notre maigre flaque de lumière perdue dans l'obscurité. A moins de deux heures du Cap et pourtant à des

années-lumière. Mes pensées voguent dans mille directions à la fois. Je songe aux temps préhistoriques dont Nina m'a parlé, lorsque de modestes communautés de Khoi et de San vivaient dans cette vallée, toujours sur le départ, revenant toujours. Lieu paisible et, malgré tout, en proie à suffisamment de violences intestines pour que règne ici une tension déplaisante. Beaucoup plus tard, les premiers colons blancs nomades vinrent de Roodezand, du Land van Waveren, avec leurs souvenirs d'Europe et d'un univers qui refluit de plus en plus et qu'ils essayèrent de charrier avec eux non sans empressement, d'où le choc inévitable avec l'altérité africaine. Les premières explosions de violence déchaînèrent une force qui, après plus de trois siècles, pulse encore de par le pays en sombres vagues et déferlements. Ici, nous sommes pris dans notre sempiternel et infime univers musical, Bach, Mozart, Beethoven, Chopin, Mahler, Chostakovitch, enveloppés par les ténèbres, les étoiles, les supernovæ explosives et les trous noirs d'un cosmos encore insondé. Un cosmos habité par les spectres d'ancêtres, de dieux oubliés et d'êtres invisibles qui continuent de fulminer dans leur ressentiment et, qui sait ? pourraient à cet instant même être en train de préparer leur revanche, à la suite d'injustices et de maux dont nous ignorons tout, dont nous ne voulons même plus rien savoir. Qu'il est insignifiant, cet urgent désir qui brûle en moi, en comparaison des puissances incompréhensibles qui nous entourent ! Néanmoins, il est réel : effroyablement réel : sang qui coule dans mes veines, chaleur qui bat contre mes tempes, sécheresse de ma gorge. Nina, oh mon Dieu, Nina ! Toi et ta voix céleste, toi et tes longs cheveux blonds qui tombent en cataracte sur tes douces épaules, toi et tes mains autour du verre au fond duquel, à la lumière de la bougie, luit un vin foncé et dangereux. Que peut-il nous arriver cette nuit ? Comment l'aube nous découvrira-t-elle, si elle nous découvre ?

Nina reste assise quand, beaucoup plus tard, je me lève pour remporter les plats dans la cuisine et les empiler dans l'évier. Quand je reviens, elle a rempli nos verres avec ce qui restait au fond de la bouteille. Cette fois encore, je m'assois face à elle. Les profondeurs de ses yeux sont ténébreuses comme la vallée en contrebas, comme le ciel nocturne au-dessus. Elle laisse choir une main dans la mienne et la laisse là, telle une mue qui serait tombée d'elle ou un objet dont elle aurait oublié l'existence.

Une fois nos verres terminés, je lance : "Et si nous rentrions ?"

Elle ne répond pas mais acquiesce d'un signe de tête.

Je me lève, conscient de la difficulté que j'ai à contrôler ma respiration. Je m'arrête derrière sa chaise et pose les mains sur ses épaules. Comme deux griffes démoniaques dans la lumière traîtresse, elles se posent sur sa peau douce, contre ses cheveux qui semblent rassembler, accumuler un nombre croissant d'ombres. J'inhale leur odeur. Cela me fait tourner la tête. Je ne suis plus sûr de savoir ce qui arrive, ce que j'imagine, ce que *n'arrive pas*.

"Tu viens...?"

Lorsque je l'accompagne à l'intérieur, elle a du mal à tenir debout.

Devant la porte ouverte de sa chambre, je m'arrête. Elle se penche en arrière contre moi.

“Nina ?”

Elle ne répond pas. Doucement, son crâne roule contre ma poitrine.

“Ne puis-je rester avec toi, ce soir ?”

Un autre léger mouvement de la tête, la danse de ses cheveux qui dans la pénombre paraissent encore plus pâles que d'ordinaire, comme si elle avait apporté avec elle un peu de la lumière de la journée passée.

“Sais-tu à quel point je te désire ?” Je ne reconnais pas ma voix, sa rudesse.

“Ne dis pas ça, Derek. Jamais. Nous ne devons pas... Tu te rabaisserais au niveau des autres.

— Je t'aime, pour l'amour de Dieu !

— Non. Rappelle-toi notre accord. Tu as promis.”

Je pousse un soupir et garde le silence pendant un long moment. Mes mains tremblent légèrement quand je les fais glisser de ses épaules pour aller les croiser sur ses seins. Pendant un bref instant, elle semble près de céder, puis elle se raidit.

“Non, Derek. S'il te plaît – elle lève le regard vers moi. C'est l'heure d'aller se coucher.

— Imagine...” J'essaie de rester léger mais ma gorge se contracte. “Imagine que je vienne à toi en pleine nuit ?”

Un rire bref. “N'oublie pas : je t'entendrai. Ces vieux planchers craquent tellement ! J'entendrai tes moindres mouvements.”

Je pousse un soupir. “D'accord. Alors, bonne nuit.”

Sur quoi, elle se retourne et m'embrasse. Sans crier gare. Sa langue va chercher les profondeurs de ma bouche. J'étouffe. Toutes sortes de choses incontrôlables arrivent à mon corps. Ma main gauche plaque Nina contre le chambranle de la porte alors que ma droite s'affaire à défaire la longue rangée de petits boutons rouges. Descend sur sa gorge tendue, entre ses seins, sur son ventre jusqu'à ce que je me retrouve à genoux devant elle. Je me relève. Mes mains continuent de s'activer. Elle écarte les jambes. Pas de culotte sous la mousseline de sa robe. Elle est incroyablement, délicieusement mouillée sous mes doigts. Comme si tout son corps se dissolvait dans cette rosée, comme si elle et moi commencions à fondre en elle. Entre mes doigts, je palpe le petit renflement de son clitoris. Jusqu'à ce que, soudain, comme si on tournait un interrupteur, elle recule, s'arrache à mon étreinte, haletante. Sa bouche est encore ouverte, elle a de la salive sur les lèvres.

“Non, Derek ! Tu *dois* aller te coucher maintenant.”

Hors d'haleine, la gorge sèche, les jambes raides, je recule dans le long couloir, accompagné dans ma retraite par les craquements et gémissements du plancher.

Tant bien que mal, je parviens à ma chambre. A mon corps défendant, engourdi, je ferme la porte dans mon dos : un dernier craquement, un triste son bifide. Mon crâne palpite d'un insupportable mal de tête. J'arrache mes

vêtements et me glisse dans le lit. Sur mes doigts s'attarde son odeur. Toutes les femmes que j'ai connues, depuis ma toute première rencontre avec une fille, ont toujours eu un goût qui leur était propre. Christa, derrière le piano. La fille du pasteur, Lulu, la tapageuse Maggie, l'infatigable Jenny, Linda, du début à la fin de la liste et retour. Chacune, toutes, les unes autant que les autres, uniques, fondamentalement uniques. Il existe peut-être un dénominateur commun mais, au bout du compte, chacune est incomparable. A partir de ce soir-là, je sais que je reconnaîtrais l'odeur de Nina n'importe où sur terre.

Je reste éveillé pendant des heures, à essayer de me calmer. A percer la lumière terne de l'ampoule poussiéreuse, le regard fixe, les yeux brûlants. La vasque et le broc. La bibliothèque branlante. Le volume de Walter Scott à la reliure rouge. Les ombres des gros barreaux à la fenêtre. Les taches de moustiques écrasés sur les murs. Les nœuds des planches de pin brunes au plafond, qui me dévisagent comme des yeux accusateurs.

A un moment donné, je dois m'être endormi. Je suis réveillé, perdu dans la nuit, par des grincements du plancher. Venus de très loin. De la chambre de Nina. Ils se rapprochent. Jusqu'à ma chambre. Il fait nuit noire. J'ai dû éteindre la lumière, même si je ne m'en rappelle pas. J'ai une migraine telle que ma tête va forcément exploser. Mais je ne me trompe pas : les lattes du plancher craquent bien. Je ne peux y croire. C'est absolument impossible. Pourtant, non, je ne me trompe pas. Chaque craquement distinct, chaque bruit de pas chuchotant, clairement identifiable.

Comme je me rappelle nettement le moment où nous nous sommes séparés sur le seuil de sa chambre ! Les gémissements mélodieux avec lesquels elle a réagi lorsque nous nous sommes pressés l'un contre l'autre. Quand j'ai déboutonné sa robe, de haut en bas. Le goût de sa langue. Le goût de son con. Son humidité sur mes doigts.

Or voici qu'elle revient. Qu'elle vient à moi.

Dans l'obscurité totale, ici dans les Winterhoek, loin des voisins, des maisons les plus proches, les nuits sont médiévales et absolues. Excepté, de loin en loin, une très rare voiture qui glisse en silence sur une route.

Juste devant ma porte, les bruits de pas cessent. Mon corps est tendu comme un ressort. Des billes de transpiration sur mon front. Je rejette les draps.

J'entends la porte qui s'ouvre, le double son mélancolique.

Je me redresse sur un coude. Je ne distingue presque rien. Mais je puis imaginer que je discerne ses formes, noir de jais sur noir foncé, dans le rectangle du chambranle. Elle approche, pieds nus. Ce léger mouvement qu'elle instille à l'atmosphère de la chambre qui sent le renfermé se déplace sur mon corps nu telle une brise à peine perceptible.

Les lattes du plancher gémissent quand elle approche.

Tout près du lit, elle s'arrête.

J'ai le souffle court. Je me pousse de côté.

Dans un murmure, je lui dis, avec difficulté : “Viens à moi.” Est-ce vraiment ma voix ?

L’espace d’un instant, elle hésite. Je lui tends la main. Elle aussi est nue. Je touche un poignet, je l’attire vers moi. Ensuite, sans hésitation, sans transition, nous sommes ensemble. Mon Dieu ! Je m’attendais qu’elle soit passionnée mais pas à ce point : pas cette entière soumission, ce total abandon.

Je ne sais plus pendant combien de temps nous restons entremêlés, je sais seulement que c’est merveilleux, incomparable. Son goût, son odeur, que j’ai appréhendés brièvement dans le couloir, se retrouvent sur mon visage, mes mains, mon corps tout entier. Tout se passe dans l’obscurité la plus profonde, ce qui rend la chose encore plus intense.

Tout près de la fin, tout de même, quand nous nous séparons un instant, nous entendons une voiture retardataire qui passe, bruit feutré, non loin. Une cavalcade fugace de motifs de lumière sur le mur intérieur. Balayant tous les objets de la chambre – lit, table, broc, bibliothèque... nous. Pendant un instant, le corps de Nina est caressé par le faisceau qui passe. Les membres lisses et nus, l’ombre infime des poils pubiens, les taches sombres de ses tétons. L’ondulation des cheveux longs, noirs de jais.

Puis, une fois encore, l’obscurité.

Je plisse les yeux très fort comme s’il était possible de repousser cette image et, une fois de plus, je presse mon visage vigoureusement dans les fragrances et fatales ténèbres entre ses jambes.

Il me faut longtemps pour m’apercevoir que ses cuisses accentuent leur prise. Et que je suffoque de plus en plus sous la pression de quelque chose comme une corde, comme une natte épaisse, qu’on enroule autour de mon cou. Jusqu’à ce que tout, dans la nuit noire, se mette à tourner et vriller, et que je comprenne que je ne réussirai pas à m’extraire de ce nœud noir.

Ouvrage réalisé
par le Studio [Actes Sud](#)
En partenariat avec le CNL.



www.centrenationaldulivre.fr

Ce livre numérique a été converti initialement au format EPUB par Isako
www.isako.com à partir de l'édition papier du même ouvrage.